GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

IQRAA

LE MAGAZINE HEBDOMADAIRE DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

Ph © Vatican Media

LÉON XIV EN ALGÉRIE

« Je viens parmi vous comme un pèlerin de paix. »

106

9 au 15 avril 2026

100 ANS DE LUMIÈRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS



Le Billet du Recteur

LÉON XIV EN ALGÉRIE : ET SI L'AUTRE ÉTAIT DÉJÀ NOUS ?



AUGUSTIN D'HIPPONE, ITINÉRAIRE D'UNE VIE ET D'UNE PENSÉE



« AIMER POUR MIEUX SE CONNAÎTRE » : ENTRETIEN AVEC MGR JEAN-MARC AVELINE

بسم الله الرحمن الرحيم



IQRA إقرأ

106



Ph © Guillaume Sauloup



sommaire

p. 12

Le billet du Recteur

LÉON XIV EN ALGÉRIE : ET SI L'AUTRE ÉTAIT DÉJÀ NOUS ?
PAR LE RECTEUR CHEMS-EDDINE HAFIZ

p. 17

Focus sur une actualité

LE PAPE EN ALGÉRIE, VU DU MONDE : ALGER AU CENTRE D'UNE GÉOGRAPHIE MORALE
PAR NOA ORY

p. 21

Contribution

LA VISITE DE LA PAIX EN ALGÉRIE
PAR RACHID AZIZI

p. 22

Entretien

JEAN-MARC AVELINE : « AIMER POUR MIEUX SE CONNAÎTRE »

p. 28

Contribution

ANNABA, TERRE DE SAINT AUGUSTIN : UNE MÉMOIRE QUI NE S'EFFACE PAS
PAR AMINE BENROCHD

p. 30

Laïcité

NEUTRALITÉ, EXCLUSION OU ÉQUILIBRE ? COMPRENDRE SANS CARICATURER
PAR CHEIKH KHALED LARBI



Ph © Le Parisien / Laurent le Crabe



édito

Ce que cette visite révèle

Certains événements ne se mesurent pas à ce qui s'y déroule, mais à ce qu'ils provoquent.
La visite du pape Léon XIV en Algérie appartient à cette catégorie. Elle a suscité des images fortes, largement saluées. Mais elle a aussi, plus discrètement, fait surgir des réactions contrastées, parfois hésitantes, parfois critiques, souvent révélatrices d'un malaise plus profond.
Car ce qui trouble n'est pas seulement la rencontre. C'est ce qu'elle met à nu.
Pourquoi un geste de respect, pourtant simple, suscite-t-il autant d'interrogations ? Pourquoi faut-il encore justifier ce qui, ailleurs, serait perçu comme allant de soi ? Et pourquoi certains ont-ils préféré, face à cet événement, le soupçon à la lecture, le bruit à la compréhension ? Ce numéro existe aussi parce que cette question-là méritait une réponse sérieuse.
Ces questions ne concernent pas seulement le regard porté sur l'autre. Elles interrogent, en creux, notre propre rapport à nous-mêmes.
Nos sociétés vivent aujourd'hui une tension singulière.
D'un côté, les identités se crispent. Elles se définissent contre, se protègent, se durcissent, parfois jusqu'au rejet. De l'autre, elles se diluent. Elles s'adaptent, se modulent, se

rendent acceptables, au risque de perdre leur consistance.
Entre ces deux mouvements contraires, une même inquiétude circule : celle de ne plus savoir où se tenir.
C'est peut-être cela que cette visite a révélé avec le plus de netteté.
Non pas une opposition entre les religions, mais une difficulté contemporaine à assumer la sienne sans la transformer en frontière, ni en variable d'ajustement. Le Coran, comme on le lira dans ces pages, a depuis longtemps tracé cette voie étroite : rencontrer sans se perdre, accueillir sans se diluer.
L'Algérie, par son histoire, offre un contre-point singulier à cette tension.
Terre de saint Augustin, dont la pensée a marqué durablement le christianisme, elle est aussi une terre où l'islam s'est inscrit dans une continuité, sans effacer ce qui l'a précédé. Cette stratification n'est pas toujours visible. Elle n'est pas toujours consciente. Mais elle existe jusque dans le langage : Amen et Amine puisent à la même racine sémitique, deux respirations d'un même souffle sacré, que nos traditions partagent sans toujours le savoir.
Ce qui s'est donné à voir ne relève pas d'une facilité culturelle ou d'une disposition spontanée à la tolérance. Il s'agit d'un équilibre plus fragile, plus exigeant, qui suppose de tenir ensemble des réalités que l'on oppose trop souvent.
Ce numéro spécial d'*Iqra* n'a pas pour ambition de célébrer un événement.
Il propose de le lire. Avec des voix diverses, des regards qui refusent la surface. Parmi eux, celui du cardinal Aveline, qui a accordé un entretien à la chaine de télévision publique algérienne d'une franchise et d'une profondeur rares sur Augustin, sur la Méditerranée, sur ce que cette visite engage vraiment. Mais aussi une revue de presse qui dit, mieux que tout commentaire, ce que le monde entier a vu dans ce voyage là où d'autres ont choisi de ne pas regarder.
Car une visite ne fait pas un tournant.
Mais elle peut ouvrir une question.
Et certaines questions, lorsqu'elles sont posées avec justesse, engagent bien davantage que les réponses qu'on leur apporte.

Chems-eddine Hafiz
RECTEUR DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS


Ph © Vatican Media

p. 34
Actualités de la Mosquée de Paris
DU 9 AU 15 AVRIL 2026

p. 38
ONE, TWO, THREE… LE PAPE EN ALGÉRIE
PAR NASSERA BENAMRA

p. 46
Paroles du Minbar
LE RÉSUMÉ DU PRÊCHE DU VENDREDI
LORSQUE LES DROITS DEVIENNENT L'ÂME DE LA SOCIÉTÉ
PAR CHEIKH ABDELKADER BELABDLI

p. 49
Le Saviez-vous ?
QUAND L'ALGÉRIE FUT UN CARREFOUR ENTRE ROME ET L'ISLAM
PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 50
Regard fraternel
LÉON XIV EN PÈLERINAGE VERS SES RACINES SPIRITUELLES
PAR NASSERA BENAMRA
MGR HENRI TEISSIER : ARTISAN DE LA FRATERNITÉ ET DU DIALOGUE INTERRELIGIEUX
PAR NASSERA BENAMRA

p. 56
Portrait
AUGUSTIN : ITINÉRAIRE D'UNE VIE ENTIÈRE ENTRE TRANSFORMATION ET ACCOMPLISSEMENT
PAR AHMED MOUSSA

p. 58
Penser
LA PENSÉE CHEZ AUGUSTIN, UNE INTELLIGENCE QUI S'ÉCRIT ELLE-MÊME
PAR AHMED MOUSSA

p. 60

DU NÉGUS À LÉON XIV EN PASSANT PAR DUVAL
PAR CHEIKH KAMEL CHEKKAT

p. 62

Récits célestes

LE DIALOGUE DE LA FOI DANS L'ENCEINTE DE MÉDINE : LORSQUE LE PROPHÈTE ﷺ ACCUEILLIT LA DÉLÉGATION DE NAJRAN
PAR CHEIKH ABDELKADER BELABDLI

LA SAINTE MONIQUE D'HIPPONE
PAR NASSERA BENAMRA

p. 68

AUGUSTIN, L'ENFANT DES DEUX RIVES ET L'ISLAM
PAR HANANE SAÏDI

p. 70

Résonances abrahamiques

LÉON XIV À ANNABA : LE PARFUM DISCRET D'UNE ÉGLISE MINORITAIRE
PAR RAPHAËL GEORGY



Ph © Vatican Media

p. 74

Sabil al-Iman

ACCUEILLIR SANS SE DILUER : LA VOIE DU CROYANT FACE À LA DIFFÉRENCE
PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 78

Invocation

"REGARDE TOUTES LES TERRES OÙ L'INJUSTICE S'EST INSTALLÉE"

p. 79

Le Hadith de la semaine

L'UNITÉ DE LA PROPHÉTIE ET LA PLACE DE JÉSUS ('ÎSÂ), *PAIX SUR LUI*
PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 82

Découvrons-là

DANS LA VRAIE VIE « LE PAPE EN ALGÉRIE… ÇA NOUS CONCERNE VRAIMENT ? »
PAR CHEIKH ABDELALI MAMOUN

p. 84

Le Coran m'a appris

À SE RENCONTRER SANS SE PERDRE
PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 86

Notre mosquée

LA VISITE DE LÉON XIV EN ALGÉRIE VUE PAR LE RECTEUR DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS
PAR NASSERA BENAMRA

p. 90

Mizan El-Qadhaya

LA PRIÈRE DANS LES LIEUX DE CULTE NON MUSULMANS : ENTRE PERMISSION ET NÉCESSITÉ
PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 92

Hadiths forgés, rectifiés

INTRODUCTION À NOTRE NOUVELLE RUBRIQUE
PAR CHEIKH RACHID BENCHIKH


Ph © Vatican Media

p. 94

À la découverte des mosquées du monde

DJAMAA EL-DJAZAÏR, LA MOSQUÉE DU LARGE
PAR NOA ORY

p. 105

Les Mots voyageurs

AMEN / AMINE
PAR NOA ORY

p. 113

Plumes en éveil : un livre coup de coeur

LÉON XIV, PAPE MISSIONNAIRE D'UNE ÉGLISE MONDIALISÉE
ELISE ANN ALLEN

p. 114

Le dessin de la semaine

PAR JUSTIN MARRON

p. 115

Le citation de la semaine

“CELUI QUI AIME SON FRÈRE”
AUGUSTIN D'HIPPONE

p. 116

Événements à venir

À LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS


Ph © Vatican Media



Ph © Vatican Media





Ph © Vatican Media

Le billet du Recteur

n°104

LÉON XIV EN ALGÉRIE : ET SI L'AUTRE ÉTAIT DÉJÀ NOUS ?

Il y a des moments où l'histoire ne se lit pas dans les textes, mais dans les visages. Ce lundi 13 avril 2026, j'étais à Alger. Et ce que j'ai vu ce jour-là m'a imposé une question que je n'arrive pas à quitter, une question simple en apparence, vertigineuse en réalité : pourquoi une société majoritairement musulmane accueille-t-elle le chef de l'Église catholique avec cette sérénité naturelle, cette chaleur sans mise en scène, cette curiosité sans méfiance, alors que des sociétés qui se disent avancées peinent à accepter la simple présence visible de l'autre ? Je ne prétends pas y répondre. Mais je refuse de faire semblant de ne pas l'avoir posée.

Ce que j'ai vu

Dès sa descente d'avion, le pape Léon XIV a prononcé ses premiers mots en arabe : As-salamu alaykum. Ce n'était pas un geste de protocole. C'était une adresse. Une amitié. Et dans la foule algéroise qui l'attendait, musulmane, curieuse, quelque chose a répondu immédiatement.

Pas l'effusion désordonnée. Pas la distance glacée. Quelque chose de plus rare : une reconnaissance tranquille de l'altérité. Une manière d'accueillir sans se renier, d'ouvrir sans se dissoudre.

J'ai vu des familles dans les rues. Des regards attentifs, presque tendres. Une présence populaire qui n'avait pas été convoquée, qui n'était pas instrumentalisée. Elle était là, simplement, naturellement, comme si recevoir l'autre, quel qu'il soit, faisait partie d'une mémoire ancienne que le corps n'a pas oubliée.

> **Comme si recevoir l'autre, quel qu'il soit, faisait partie d'une mémoire ancienne.**

La presse arabe elle-même en a pris note avec étonnement et respect. Ce peuple, pourtant forgé par une histoire de blessures profondes, colonisation, décennie noire, décennies d'épreuves, n'a pas répondu par la crispation. Il a répondu par l'ouverture.

Un fils de saint Augustin revient chez lui

Ce pape est augustinien. Il l'a dit dès le premier jour de son pontificat. Et avant d'être élu, il avait déjà foulé le sol algérien à Annaba, l'antique Hippone, ville de celui qu'il appelle son père spirituel.

Cela change tout à la lecture de sa présence ici.

Ce n'est pas un chef d'Église en visite diplomatique dans un pays musulman. C'est un homme qui revient sur une terre qui l'a déjà formé. Et cette terre est aussi celle qui a produit Augustin lui-même, ce fils de Berbère né à Thagaste, dont la voix irrigue encore la théologie chrétienne mondiale quinze siècles après sa mort.

Nommer cela, c'est corriger en silence une des grandes distorsions de notre époque : l'idée que le christianisme serait une religion venue d'ailleurs, imposée à l'Afrique. Cette terre en est l'une des matrices. Elle l'a pensé, produit, rayonné, longtemps avant que l'Europe n'en fasse son récit exclusif.

Et cette histoire, le peuple algérien ne l'a pas reçue comme une leçon. Il l'a reconnue comme une vérité qui lui appartenait déjà.

Ce que le pape a dit, et ce que cela engage

À Djamaa El Djazaïr, devant les autorités et le corps diplomatique, Léon XIV a prononcé un discours que je qualifierais de courageux, dans le sens le plus exigeant du terme.

Il a rappelé la signification arabe du mot *sadaka*, l'aumône, mais aussi la justice, pour en faire une leçon universelle : celui qui accumule et reste indifférent aux autres est injuste. Dire cela devant des diplomates, c'est nommer ce que les discours officiels dans le monde évitent soigneusement en ces temps de guerre.

> « Un discours que je qualifierais de courageux.

Il a dit de la Méditerranée et du Sahara qu'ils ne doivent pas devenir des cimetières où meurt aussi l'espérance. Cette formule n'est pas métaphorique. Elle désigne des corps réels, des vies englouties, un ordre mondial qui a décidé que certaines existences valent moins que d'autres selon le côté de la mer où elles se trouvent.

Il a parlé de la tension entre fondamentalisme et sécularisation, sans condescendance, sans leçon, avec cette formule qui mérite d'être méditée longuement : il faut éduquer à la pensée critique et à la liberté, à l'écoute et au dialogue, à la confiance qui nous fait reconnaître dans celui qui est différent un compagnon de route, et non une menace.

Et lorsque le président Tebboune a porté, devant lui, la voix du peuple palestinien et exigé justice pour Ghaza, quelque chose de rare s'est produit : deux voix morales, venues de traditions différentes, se sont rejointes sur l'essentiel. Non pas pour s'annuler, mais pour se renforcer.

La question qui reste

Alors je reviens à ma question.

Pourquoi ici ? Pourquoi cette sérénité, cette capacité à recevoir l'autre sans en être déstabilisé ?

Peut-être parce qu'une société qui a traversé ce qu'a traversé l'Algérie, la colonisation, la guerre d'indépendance, la décennie de violence fratricide, et qui en est sortie sans perdre son sens de l'hospitalité, a compris quelque chose d'essentiel que les sociétés plus préservées n'ont pas encore appris : que l'identité véritable ne se défend pas, elle se vit.

Qu'on n'a pas besoin de rejeter l'autre pour exister. Que la rencontre n'est pas une menace pour ce qu'on est, mais une occasion de le découvrir plus profondément.

Cette intuition, profondément enracinée dans la tradition islamique et profondément humaine aussi, est peut-être ce que l'Algérie a à offrir au monde en ce moment.

Non pas comme modèle exportable. Mais comme rappel : que la coexistence n'est pas un idéal qu'on atteindrait un jour, dans un futur hypothétique. C'est une pratique. Une discipline. Un choix quotidien que certaines sociétés font encore, silencieusement, sans en faire une doctrine.

Ce que cela nous demande, depuis Paris

En tant que Recteur de la Grande Mosquée de Paris, je rentre de cette expérience avec une conviction que je ne peux pas taire.

La France a besoin d'entendre ce que l'Algérie vient de montrer.

Non pas pour copier. Mais pour comprendre que ce qu'elle peine à construire, un espace où les appartenances coexistent sans s'affronter, n'est pas une utopie. C'est une réalité vécue, imparfaite, vivante, à quelques heures d'avion.

Et que si l'islam y est une ressource pour le lien plutôt qu'un facteur de division, ce n'est pas malgré ses valeurs. C'est grâce à elles.

Le pape l'a dit à sa manière, depuis la plus grande mosquée d'Afrique : une religion sans miséricorde et une société sans solidarité sont un scandale aux yeux de Dieu.

Je reçois ces mots. Je les retourne aussi vers nous-mêmes.

Alger, ce 13 avril, n'a pas seulement accueilli une visite. Elle a posé une question que le monde n'a pas fini d'entendre.

À Alger, le 14 avril 2026

CHEMS-EDDINE HAFIZ

Recteur de la Grande Mosquée de Paris



Ph © Vatican Media

Focus

sur une actualité

LE PAPE EN ALGÉRIE, VU DU MONDE : ALGER AU CENTRE D'UNE GÉOGRAPHIE MORALE

PAR NOA ORY

Pendant trois jours, l'Algérie n'a pas seulement reçu un pape. Elle a accueilli un déplacement que la presse mondiale a aussitôt chargé d'un sens plus vaste : historique, spirituel, diplomatique, parfois même civilisationnel. De la dépêche d'agence aux lectures plus idéologiques, un même constat domine : la visite de Léon XIV en Algérie, du 13 au 15 avril 2026, a installé Alger dans une scène qui la dépasse, entre mémoire, dialogue interreligieux et redéfinition du rôle de l'Afrique dans le récit catholique contemporain.

Les agences posent le cadre : une première historique

La base de cette couverture internationale est d'abord factuelle. Reprise en Suisse par Le Temps avec l'AFP, la visite est décrite comme « *historique* » : jamais encore un pape ne s'était rendu en Algérie, première étape d'une tournée africaine de 18 000 kilomètres passant ensuite par le Cameroun, l'Angola et la Guinée équatoriale. Le cardinal Jean-Paul Vesco y donne la formule qui servira de clé de lecture à une grande partie des médias : il s'agit de « *continuer à construire des ponts entre le monde chrétien et le monde musulman* ». Les dépêches insistent aussi sur la centralité de saint Augustin, sur l'hommage rendu au Monument des martyrs, sur la visite de la Grande Mosquée d'Alger et sur la célébration à Notre-Dame d'Afrique.

Reuters adopte le même registre sobre, tout en ajoutant une dimension politique. L'agence britannique note que Léon XIV, premier pape américain de l'histoire, choisit Alger pour délivrer un appel à bâtir des sociétés fondées sur la justice et la solidarité. Pour Reuters, le choix de l'Algérie signale la volonté du Vatican de s'adresser au Sud global depuis l'une de ses capitales symboliques, à mi-chemin entre la rive nord et le reste du continent africain.

Associated Press insiste sur la dimension augustinienne et interreligieuse, soulignant que le pape est en Algérie pour honorer saint Augustin dans un pays où les catholiques ne sont que quelques milliers sur 48 millions d'habitants. Ce rapport numérique, loin d'affaiblir le geste, en accentue la portée symbolique : c'est précisément parce que l'Église y est infiniment petite que la visite dit quelque chose d'universel.

La presse anglo-saxonne : Augustin comme grammaire morale

C'est la presse anglo-saxonne qui donne à cette visite son épaisseur intellectuelle la plus nette. Dans le New York Times, Matthew Mpoke Bigg lit le voyage comme un retour aux sources augustiniennes du pontife : « *With Algeria Visit, Pope Leo Returns to His Roots in a Holy Order* ». La visite à Annaba, l'ancienne Hippone, y devient bien plus qu'une étape de programme. Elle est présentée comme le retour d'un pape augustinien sur la terre de celui qui a façonné sa famille spirituelle. Le journal relie même cette matrice augustinienne à la posture publique de Léon XIV face au pouvoir politique. Le pape déclare ne craindre ni l'administration américaine ni le fait de parler « *haut et fort* » au nom de l'Évangile ; interrogé sur Truth Social, il ré-

pond avec une ironie sèche : « *It's ironic, the name of the site itself. Say no more.* » Cette lecture du Times fait d'Augustin non un décor, mais une grammaire morale du pontificat.

BBC News met en avant le caractère délibéré du choix algérien. Pour la chaîne britannique, le fait que Léon XIV ait tenu à faire de l'Algérie la première escale africaine de son pontificat reflète « *l'importance profonde* » que le Vatican accorde à ce pays en tant que lieu spirituel et historique incontournable. La chaîne relève également la devise choisie pour cette étape, As-Salam Alaykoum, « *la paix soit avec vous* », devise confirmée par le Vatican lui-même et que le pape a prononcée à voix haute dès son premier discours au Maqam Echahid, comme un signal adressé autant aux musulmans algériens qu'au reste du monde.

Au cœur de la couverture anglophone, une citation du pape lui-même, prononcée à Notre-Dame d'Afrique et reprise par le National Catholic Reporter, Vatican News et de nombreux médias catholiques internationaux, a circulé comme formule-clé de toute la visite : « *Faith does not isolate, but opens us up; it unites us, but does not create confusion; it brings us closer, without homogenizing, and fosters true fraternity.* » Cette phrase, qui condensait l'esprit de toute l'étape algérienne, a été largement reprise comme le cœur théologique et humain du message papal.

La presse italienne et espagnole : la Méditerranée comme projet

Du côté de la presse méditerranéenne européenne, la visite est lue à travers le prisme de la géographie partagée. Le Corriere della Sera s'est focalisé sur l'importance géopolitique de l'axe Rome-Alger renforcé par cette dimension spirituelle, voyant dans le discours du pape un désaveu des politiques de force et un pari sur la diplomatie de la rencontre, avec l'Algérie comme pivot méditerranéen. La déclaration officielle de Giorgia Meloni, qui a salué le voyage apostolique en soulignant sa portée pour le dialogue et le rapprochement entre rives méditerranéennes, est largement citée, montrant que Rome a perçu l'événement non comme une visite périphérique, mais comme un acte touchant à l'architecture morale de la Méditerranée.

El País de Madrid s'arrête sur l'étape d'Annaba avec une sensibilité propre à l'Espagne, pays de vieilles coexistences méditerranéennes. Le quotidien madrilène rappelle qu'Augustin a pensé depuis l'Afrique une théologie qui a façonné l'Europe entière, voyant dans le recueillement du pape sur ses traces un rappel que la rive sud de la Méditerranée n'est pas une frontière, mais un berceau commun.



Le monde arabe : entre diplomatie sobre et lecture anticoloniale

Dans le monde arabe, le premier grand registre est celui de la diplomatie sobre. Asharq Al-Awsat présente la visite comme l'ouverture d'une tournée africaine d'ampleur et reprend l'idée d'un effort pour construire des ponts entre les mondes chrétien et musulman. L'article met en avant le caractère inédit du voyage, sa dimension augustinienne et la place particulière de l'Algérie comme terre de rencontre, dans un ton plus institutionnel que lyrique. Cette retenue est importante : elle montre que, même dans une presse régionale souvent attentive aux arrière-plans géopolitiques, la lecture dominante reste celle d'un geste de dialogue, non d'une simple opération d'image.

Al Jazeera couvre la visite de façon substantielle, détaillant chaque étape de la première journée depuis l'accueil sur le tarmac jusqu'à la Grande Mosquée, et soulignant que le voyage revêt une forte dimension personnelle pour le pape, qui marchera sur les traces de saint Augustin. La chaîne qatarie insiste sur le fait que Léon XIV ne vient pas donner des leçons, mais écouter et témoigner, une posture qui transforme Alger en plateforme de dialogue constructif dans un monde en guerre.

Al-Quds Al-Arabi s'arrête sur le débat intellectuel qu'a suscité la visite en Algérie même, autour de la redécouverte de l'héritage de saint Augustin. Pour ce quotidien panarabe, la question posée par le séjour du pape touche à l'identité algérienne profonde : comment une société majoritairement musulmane se reconnaît-elle, ou non, dans un penseur chrétien né sur son sol il y a seize siècles ?

A l'autre extrémité du spectre éditorial, Al-Akhbar au Liban choisit une lecture beaucoup plus politique, lisant la tournée africaine de Léon XIV comme une forme de rébellion contre l'héritage colonial catholique. Le journal relit l'itinéraire algérien à partir de la mémoire anticoloniale et des propos du pape sur les nouvelles tendances coloniales, articulant aussi la référence à Augustin à une théorie du rapport au pouvoir : parler clairement sans se dissoudre dans l'affrontement direct, maintenir une exigence morale sans singer le combat partisan. Dans une partie de la presse arabe, la visite n'est donc pas seulement un événement religieux ; elle est reçue comme un signe adressé au Sud global et à l'histoire coloniale elle-même.

L'Afrique parle d'elle-même

Du côté de la presse africaine anglophone, la lecture est significative. The Guardian Nigeria, qui avait anticipé la visite dès novembre 2025 en titrant « *Pope Plans Trip to Africa, Starting with Algeria* », souligne que le choix de commencer une tournée africaine par un pays à 99 % musulman est un message politique fort : il dit au monde que l'Afrique n'est pas seulement une terre de mission, mais une terre de solutions diplomatiques. Pour la presse nigériane, l'Algérie n'est pas choisie malgré son islam majoritaire, mais précisément à cause de lui, parce qu'elle incarne la possibilité d'une rencontre que personne ne pensait imminente.

Au Sénégal, la presse suit l'événement avec une fraternité évidente, dans un pays qui pratique lui-même un dialogue islamo-chrétien ancré dans les traditions soufies et les confréries. Le geste du pape devant le Monument des martyrs y est lu comme une reconnaissance du génie africain de la médiation : Léon XIV ne vient pas en vainqueur ni en missionnaire, mais en pèlerin, une lecture qui résonne d'autant plus fort que la coexistence, au Sénégal, n'est pas un idéal abstrait mais une réalité quotidienne vécue depuis des générations.

Les voix politiques : quand le monde réagit

Giorgia Meloni, dans une déclaration officielle, a qualifié la visite d'« *événement historique qui confirme que l'Algérie joue un rôle important dans le rapprochement des points de vue et l'établissement de ponts de coopération entre l'Europe et l'Afrique* ». Le fait que Rome commente officiellement ce déplacement montre qu'il a été perçu en Italie non comme une visite périphérique, mais comme un événement touchant à l'architecture morale de la Méditerranée.

En Colombie, le président Gustavo Petro a réa-

gi sur X en affirmant que « *faire la paix entre des civilisations différentes, tel est le chemin de l'humanité* », déclaration reprise par plusieurs médias arabophones et algériens. Qu'un dirigeant d'Amérique latine, issu d'une tradition de gauche et de résistance anticoloniale, salue spontanément le geste du pape dit quelque chose sur la portée transnationale de l'événement.

Vatican News, enfin, a donné à cette séquence la tonalité la plus incarnée. Dans un entretien avec Mgr Nicolas Lhernould, l'accent est mis sur l'atmosphère de paix ressentie pendant la visite, sur la présence de non-chrétiens à certains moments forts et sur la visibilité mondiale soudainement donnée à une petite Église locale. Là où les agences parlent de symboles, le Vatican parle d'expérience vécue : la coexistence n'y est pas un slogan, mais un climat.

Quatre récits, une conviction

De cette circulation médiatique mondiale, il ressort au fond quatre récits majeurs. Le premier, celui des agences et des grands quotidiens, voit dans le voyage une première historique et une main tendue entre christianisme et islam. Le deuxième, plus intellectuel, incarné par le New York Times, fait d'Augustin la clé de compréhension du pape lui-même. Le troisième, plus géopolitique, porté par Reuters, Al Jazeera et la presse africaine, lit l'Algérie comme une plateforme où l'Afrique, la Méditerranée et le Sud global se rencontrent. Le quatrième, plus critique, illustré par Al-Akhbar et en partie par la presse arabophone, relie la visite à une relecture de l'héritage colonial et à la volonté du Vatican de s'en démarquer symboliquement.

Mais au-delà de leurs différences, ces récits convergent sur un point essentiel : l'Algérie n'a pas été traitée comme un simple décor. Elle a été lue comme un lieu de signification. Terre de saint Augustin pour les uns, pays-pont entre deux univers religieux pour les autres, laboratoire discret de coexistence pour d'autres encore, elle a momentanément déplacé le centre du regard. Et c'est peut-être cela, au bout du compte, que révèle le mieux cette revue de presse mondiale : à Alger, le pape n'a pas seulement visité un pays ; il a mis en scène une certaine idée du monde, un monde où la paix ne se proclame pas depuis les abstractions, mais se cherche dans les lieux où l'histoire, la foi et la mémoire acceptent encore de se parler.



Ph © Vatican Media

La visite de la paix en Algérie

PAR RACHID AZIZI

L'Algérie et le Saint-Siège n'ont pas une histoire simple. C'est précisément ce qui donne son poids à cette visite. Venir ici, c'est choisir une terre qui porte l'histoire de la colonisation, de la lutte pour l'indépendance, de mémoires encore vives dans les familles. Ce déplacement est une rencontre choisie, avec tout ce que cela suppose d'attention et d'engagement.



***Rachid Azizi** est chroniqueur, auteur, déontologue, engagé sur les questions de justice sociale et de citoyenneté.*

Accueillir une figure majeure du christianisme mondial dans ce contexte, c'est choisir de se regarder en face, sans esquiver le poids du passé. Le geste dit simplement qu'il est possible d'avancer ensemble, malgré ce qui a été.

L'Algérie est une terre où l'islam structure profondément la vie collective. Le christianisme y existe aussi, discret, enraciné dans une longue présence historique. Entre ces deux traditions, des hommes et des femmes travaillent, loin des tribunes, à ce que la coexistence soit une réalité avérée.

Cette visite s'inscrit dans une démarche plus large. Depuis plusieurs années, le pape François multiplie les gestes en direction du monde musulman. En 2019, il signait à Abou Dhabi, avec le grand imam d'Al-Azhar, un document sur la fraternité humaine. Ce texte pose des bases claires : reconnaître la dignité de tout être humain, refuser toute instrumentalisation du religieux, ouvrir des chemins de coopération. C'est une orientation assumée, portée dans la durée.

En Algérie, cette démarche rencontre une tradition d'hospitalité profondément ancrée dans les mœurs. L'accueil de l'étranger, la place donnée à l'invité, le partage du repas — ce sont ces gestes-là, simples et constants, qui font exister l'idée de vivre ensemble. Mais ils font rarement la une...

Dans un monde traversé par des tensions et des incompréhensions, ces moments de rencontre rappellent que les religions peuvent porter autre chose qu'un discours d'affrontement. Elles peuvent offrir un langage du respect et de l'écoute, contribuer à desserrer les peurs, à remettre de l'humanité là où les regards s'étaient durcis.

Et cet événement est l'occasion de nous interroger. Que faire de nos différences ? Comment accueillir ce qui ne nous ressemble pas ? Quelle place donner à la parole de l'autre ? Ces questions concernent chaque croyant, chaque citoyen.

La paix se construit dans les gestes ordinaires, dans les choix que chacun fait, chaque jour, de se tourner vers l'autre. C'est là, peut-être, que réside l'essentiel de ce que cette visite nous dit : la rencontre est possible, elle est même nécessaire. Et elle commence souvent bien plus près de nous que nous ne le croyons.



Ph © REUTERS / Guglielmo Mangiapane

JEAN-MARC AVELINE

« Aimer pour mieux se connaître »

Le cardinal Jean-Marc Aveline, archevêque de Marseille et président de la Conférence des évêques de France, revient sur la visite historique du pape Léon en Algérie, premier grand voyage africain du nouveau souverain pontife. Né à Sidi Bel Abbès, figure majeure du dialogue interreligieux en France, Mgr Aveline parle de l'Algérie avec une tendresse mêlée d'exigence. Augustin, Abdelkader, Duval : les noms se répondent à travers les siècles. Et au fond de tout, une conviction : ce n'est pas la connaissance qui précède l'amour, c'est l'inverse.

Quelle est la symbolique de cette première visite du pape en Algérie, en Afrique ?

C'est la première visite d'un pape en Algérie et le premier grand voyage du pape Léon, après le voyage en Turquie et au Liban pour l'anniversaire du concile de Nicée, et une petite journée à Monaco. Et puis c'est particulièrement significatif de faire un voyage sur le continent africain, il y aura l'étape du Cameroun, de l'Angola et de la Guinée, et de commencer ce voyage par l'Algérie. Ça situe l'Algérie comme ayant un rôle important pour tout ce continent. Je pense que c'est lourd de sens, c'est lourd de symbolique.

Commencer ce voyage africain par l'Algérie est lourd de sens.

Ce pape est-il vraiment augustinien, comme on le dit depuis le premier jour ?
Je savais qu'il était augustinien, mais on peut être augustinien sans être à ce point imbibé d'Augustin. Lui est imbibé. Il ne cesse de distiller des petites phrases d'Augustin presque à chacun de ses discours. Mais comme Augustin est inépuisable, ça peut durer très très longtemps, et c'est très nourrissant.

Qu'est-ce que saint Augustin représente aujourd'hui pour le monde catholique ?
Saint Augustin, c'est une des plus grandes figures de l'histoire de l'Église. Il a marqué non seulement sa région et son siècle, mais jusqu'à aujourd'hui. Il était professeur de rhétorique, il écrit bien, il a de belles formules. En latin, il est une figure indépassable qui irrigue encore la pensée chrétienne. À l'époque d'Augustin, l'Église chrétienne s'était beaucoup développée dans cette province de Rome qu'on appelait l'Ifriqiya, la Numidie, près de 300 évêchés à ce moment-là, autour de Carthage.
Ce que je retiens d'Augustin comme pertinent pour toutes les époques, c'est d'abord le besoin d'intériorité. Trouver le chemin de l'intérieur de soi-même, où on trouve la paix et la liberté.
Ensuite, le sens de la responsabilité. Ce n'est pas un type qui voulait être évêque, il voulait vivre simplement. Mais il a dû assumer des responsabilités de plus en plus importantes, parce que c'était une période troublée. En 410, c'est la prise de Rome par les Wisigoths. En 429, ils mettent le siège devant Hippone, à Annaba. Augustin meurt en 430. Dans une lettre à un évêque qui lui demande s'il faut partir face aux Vandales, il répond : non, on doit rester avec le peuple.

Aimer pour mieux se connaître : c'est dans la vie comme ça d'ailleurs.

Et dernièrement, le sens de la bonté. Augustin ne dit pas : il faut d'abord se connaître, et puis après on verra si on peut s'aimer. Il dit : d'abord il faut s'aimer, parce que c'est comme ça qu'on commence à se connaître. C'est le sens profond de la mission de l'Église aujourd'hui, de la mission de la petite Église d'Algérie, et du sens du voyage du pape.

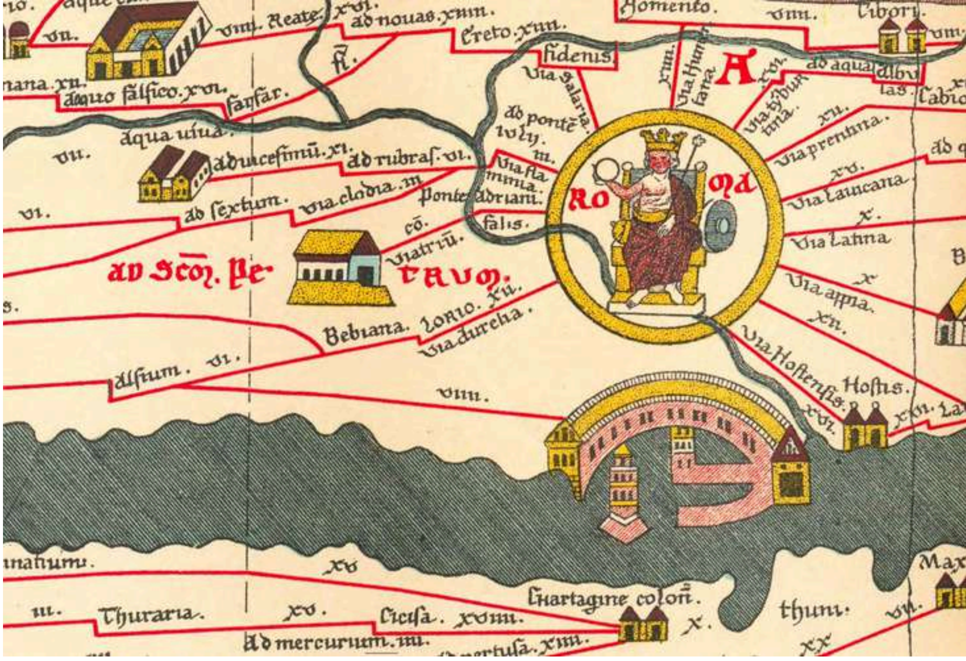
La phrase d'Augustin fait-elle écho à Ibn Arabi, à l'émir Abdelkader ?
Oui. Les Méditerranéens et les Africains du Nord résistent plus que les Nordistes à la sécularisation, parce qu'il y a en eux un sens de Dieu, un sens de la transcendance. Qu'il s'exprime selon la religion musulmane, juive ou chrétienne : ces trois religions sont toutes nées autour de cette mer. On retrouve cette dimension chez Abdelkader, chez Ibn Arabi, chez Augustin. L'être humain a à l'intérieur de lui quelque chose qui le pousse plus loin, plus haut que lui-même.


Ph © Le Parisien / Laurent le Crabe

Mgr Jean-Marc Aveline

La phrase d'Augustin fait-elle écho à Ibn Arabi, à l'émir Abdelkader ?
Oui. Les Méditerranéens et les Africains du Nord résistent plus que les Nordistes à la sécularisation, parce qu'il y a en eux un sens de Dieu, un sens de la transcendance. Qu'il s'exprime selon la religion musulmane, juive ou chrétienne : ces trois religions sont toutes nées autour de cette mer. On retrouve cette dimension chez Abdelkader, chez Ibn Arabi, chez Augustin. L'être humain a à l'intérieur de lui quelque chose qui le pousse plus loin, plus haut que lui-même.

La fierté de l'Église d'Afrique, qui n'hésitait pas à tenir tête à Rome ?
Il y a la fierté d'une culture, oui. Et la fierté d'une Église d'Afrique qui n'a pas à recevoir de leçons d'ailleurs. Quand il faut dire au pape de l'époque qu'il devrait faire un peu plus attention, Augustin n'hésite pas. Avant lui, Cyprien. Et Tertullien avant, c'était encore autre chose. Mais chez Augustin comme chez Cyprien, le souci de la communion entre toutes les Églises : la communion, ce n'est pas l'uniformisation. C'est le respect de chacune des différences.



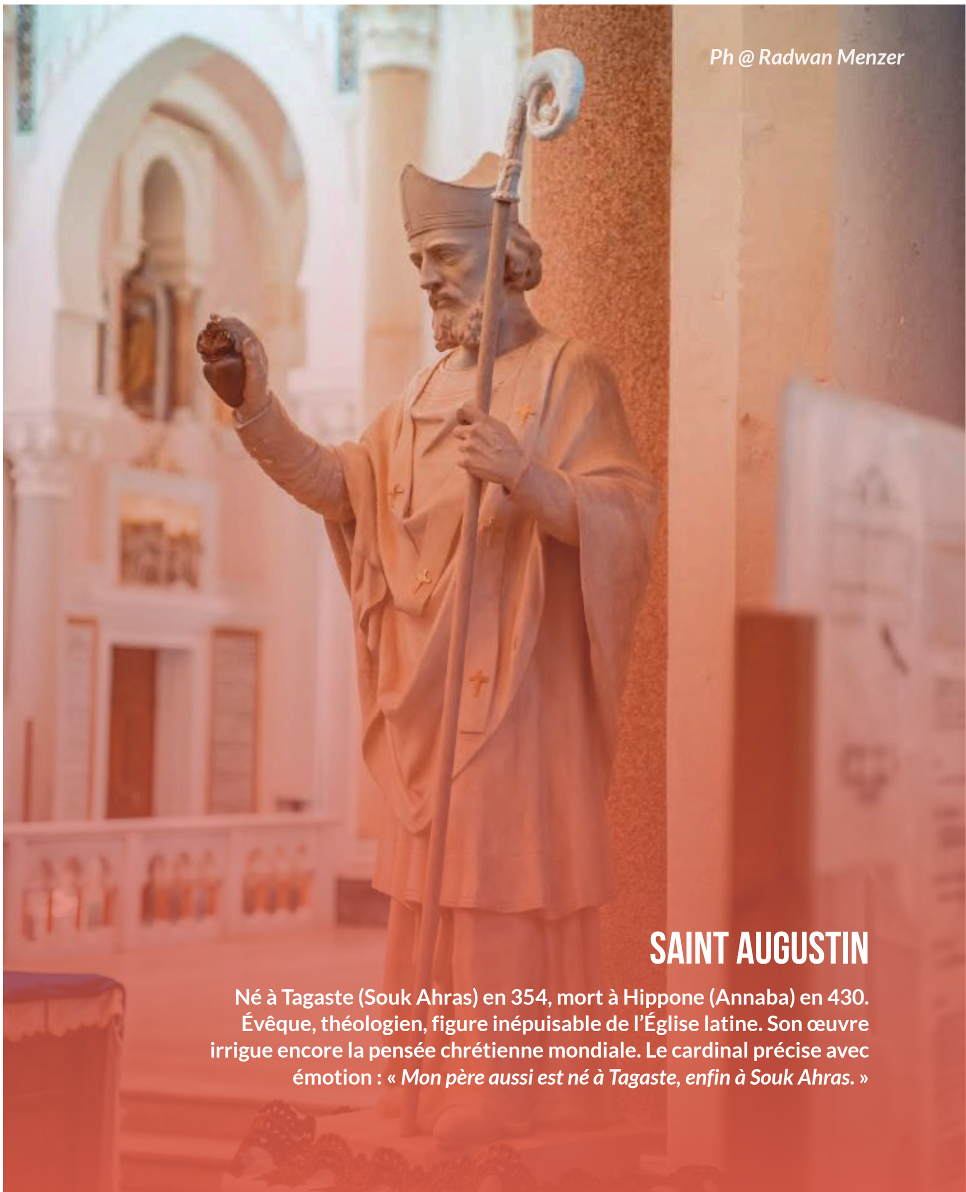
Rome et le monde, selon Table de Peutinger, XIIIe siècle

La « diplomatie spirituelle » est-elle le dernier recours dans un monde où les armes ont pris le dessus ?
Diplomatie comme diplomatie, c'est un métier, et je préfère ne pas me l'appliquer. Mais les relations interpersonnelles entre personnes qui croient différemment, qui respectent ce que l'autre croit, et qui sont prêtes à apprendre de la façon dont l'autre parle de Dieu : ça a des répercussions, même des répercussions politiques. Le dialogue interreligieux n'est pas un agenda politique. Il est un appel profond. Si on croit que tout homme, toute femme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, et qu'on peut trouver la même chose dans le Coran, alors on a forcément du respect même pour celui qui ne pense pas comme moi. La liberté religieuse fait partie des conditions d'un bon dialogue interreligieux.

L'Algérie est plus grande que ce que l'on en dit.

Ce voyage a été initié par l'Algérie, à l'invitation du président Tebboune. Cela vous surprend-il ?
Que le pape aille en Algérie, ça ne m'a pas surpris. J'étais là au moment de son élection, le 8 mai, jour anniversaire aussi de la béatification des martyrs d'Algérie. Et j'ai découvert à quel point il était imbibé d'Augustin. Ça ne m'étonne pas non plus de la part du peuple algérien. Je souffre parfois que l'Algérie, vue de l'extérieur, soit réduite.

Saint Augustin, dans la basilique d'Annaba



SAINT AUGUSTIN

Né à Tagaste (Souk Ahras) en 354, mort à Hippone (Annaba) en 430. Évêque, théologien, figure inépuisable de l'Église latine. Son œuvre irrigue encore la pensée chrétienne mondiale. Le cardinal précise avec émotion : *« Mon père aussi est né à Tagaste, enfin à Souk Ahras. »*



SIDI BEL ABBÈS, LE RETOUR

« Quand je suis allé à Tlemcen, j'ai pu aller à Sidi Bel Abbès, où je suis né. C'était la première fois que quelqu'un de ma famille osait y retourner, il y avait des blessures qu'on craignait de raviver. J'y suis retourné et j'ai été touché par la bonté humble de ceux qui m'ont accueilli. Je suis l'aîné de la quatrième génération. Cette bonté m'a convaincu que l'âme d'un peuple vaut qu'on la respecte. »

Sidi Bel Abbès, ville de naissance de Jean-Marc Aveline

Il y a des trésors dans ce peuple. Des trésors qui viennent de sa terre, de la beauté de ses paysages : ça façonne une âme, ça aussi.

Qu'est-ce que cette visite peut apprendre aux jeunes sur l'histoire de l'Algérie ?
Ça dit que ce peuple a une histoire qui remonte à très loin. Son âme aujourd'hui puise à des racines très profondes, avant l'arrivée des chrétiens, pendant toute cette période, puis après, puis avec l'islam, et encore aujourd'hui. Dans l'histoire de chaque peuple, il y a des moments où l'âme a perdu la tête. Mais ce qui compte, c'est la volonté de recoller à la hauteur de son âme.

Basilique saint Augustin d'Annaba



Qu'est-ce qui limite encore l'élan du dialogue islamo-chrétien ?
Souvent c'est l'ignorance. On se fait des idées sur la religion de l'autre parce qu'on ne la connaît pas. En France, la laïcité risque de virer au laïcisme, une idéologie qui fait comme si la dimension religieuse n'avait pas d'importance, qui exclut la religion de l'espace public. Mais c'est ne rien comprendre à la religion. Il n'y a donc pas d'enseignement du fait religieux et de la pluralité des religions. Ça manque terriblement.
Il y a aussi la difficulté quand il y a trop de liens entre la confession de foi et l'organisation politique de la société. Et puis, troisième obstacle, il faut que chaque tradition religieuse balaie devant sa porte. Il y a des erreurs du passé qu'il faut regarder en face pour pouvoir les corriger. Et tant qu'on n'a pas fait ce travail, ça ne sert à rien d'accuser les autres de ne pas le faire.

> *Ce qui fait peur, c'est ce qu'on ne connaît pas.* »

La visite du pape peut-elle être un levier ?
Les symboles peuvent être forts. Le fait que le pape y aille, non pas parce qu'il force la porte, mais parce qu'on l'a invité, le président de la République, l'archevêque d'Alger : c'est une petite graine semée. Et rien ne remplace la relation interpersonnelle. Sa présence auprès de cette petite Église qui vit de proximité, pour moi, c'est plus fécond pour le dialogue qu'un colloque sur l'islam et le christianisme.

En France, l'Algérie est parfois traitée d'antichrétienne. Qu'en pensez-vous ?
Non. L'âme algérienne, dans ses racines, a aussi beaucoup reçu de la présence chrétienne. Elle a souffert des colonisations successives, romaines, vandales, byzantines, françaises. Et l'Église qui a accompagné la colonisation française a eu du mal

à être au service du peuple algérien, pas seulement des chrétiens européens. Elle l'a fait par les bon-nes sœurs, par la prise de cons-cience de Charles de Foucauld, par la reconnaissance du travail d'Abdelkader.

Et surtout par Mgr Duval. Quand il est arrivé comme évêque de Constantine en 1947, il n'avait pas été préparé à ça, il était de Haute-Savoie. Mais la Providence avait préparé son cœur : son frère était mort à la guerre, et il avait été témoin des prêtres savoyards qui faisaient passer des familles juives en Suisse. À Alger, le 25 mars 1954, il a dit à la cathédrale : « *On ne me dise pas qu'il faut passer du temps pour rencontrer les gens avant de pouvoir les aimer.* » C'est ce jour-là qu'il a récité Augustin.



Mgr Jean-Marc Aveline et le recteur Chems-eddine Hafiz

Ce message humble et bon, Foucauld, Duval, Tes-sier, Pierre Claverie à Oran, Christian de Chergé et les autres, jusqu'à Jean-Paul Vesco aujourd'hui : ce message, à mon avis, il peut porter beaucoup de fruits. C'est pour cela que je vous remercie beaucoup du soin que vous prenez à donner à la visite du pape un élan et un écho aussi important.

Ma mère me dit toujours, quand elle voit que je suis un peu inquiet : « *Ne t'inquiète pas, ce matin, comme tous les matins, la Providence s'est levée un quart d'heure avant toi.* » Ça m'aide beaucoup. Une phrase qui dit l'âme méditerranéenne : une confiance profonde, ni naïve ni résignée, que les deux rives partagent.

Entretien accordé à la télévision publique algérienne, traduit et mis en page pour publication. Version condensée.

> *Cette petite Église a une mission de proximité, non de prosélytisme.*

Le pape Léon XIV rendant visite à une maison de retraite tenue par des Petites sœurs des pauvres à Annaba, le 14 avril 2026



Ph @ AP / Andrew Medichini



Le pape léon XIV et le président Abdelmadjid Tebboune, le 13 avril 2026
Ph @ OSV News photo / Simone Risoluti/ Vatican Media

Annaba, terre de saint Augustin : une mémoire qui ne s'efface pas

PAR AMINE BENROCHD

La venue du pape en Algérie, avec une étape à la Basilique Saint-Augustin d'Annaba, a été présentée comme un geste de dialogue et de tolérance. L'expression est commode. Elle évite surtout de poser une question plus exigeante : que signifie revenir, aujourd'hui, sur une terre où les traditions religieuses ne se sont jamais entièrement quittées — et que révèle, en miroir, la présence musulmane en Europe de cette histoire croisée ?



Ce que l'Algérie n'a pas à "tolérer"

Parler de tolérance suppose une distance. On tolère ce qui n'est pas soi.

Or, à Annaba, cette idée se fissure rapidement. La présence chrétienne en Afrique du Nord appartient à une histoire ancienne dont Augustin d'Hippone est l'une des figures majeures. Né à Thagaste et évêque d'Hippone, il meurt en 430 dans cette région même où s'élève aujourd'hui la basilique qui porte son nom.

Ce simple fait suffit à déplacer le regard : une part décisive de la pensée chrétienne s'est élaborée ici. L'Algérie n'a donc pas à « *accueillir* » cette mémoire. Elle en est l'un des lieux d'enracinement.

Un lieu qui oblige à regarder autrement

Sur les hauteurs d'Annaba, la Basilique Saint-Augustin d'Annaba fait face à la Méditerranée. Construite entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle, à proximité du site antique d'Hippone, elle rassemble plusieurs influences sans se réduire à un style unique.

En contrebas, les vestiges antiques. Au-dessus, l'édifice moderne. Autour, la ville.

Tout est visible d'un seul regard. Ici, rien n'a été remplacé. Les époques se sont simplement empilées.

Ce que cette visite renvoie à l'Europe

La visite du pape ne concerne pas seulement l'Algérie. Elle renvoie aussi à une mémoire européenne incomplète qui associe volontiers le christianisme à l'Europe. Pourtant, une part de sa pensée s'est construite au sud de la Méditerranée. Augustin en est un témoin majeur.

Se rendre à Basilique Saint-Augustin d'Annaba, c'est donc revenir vers un lieu d'élaboration, et non vers une périphérie. Ce déplacement corrige une évidence trop rapidement admise.

Une présence inscrite dans le paysage

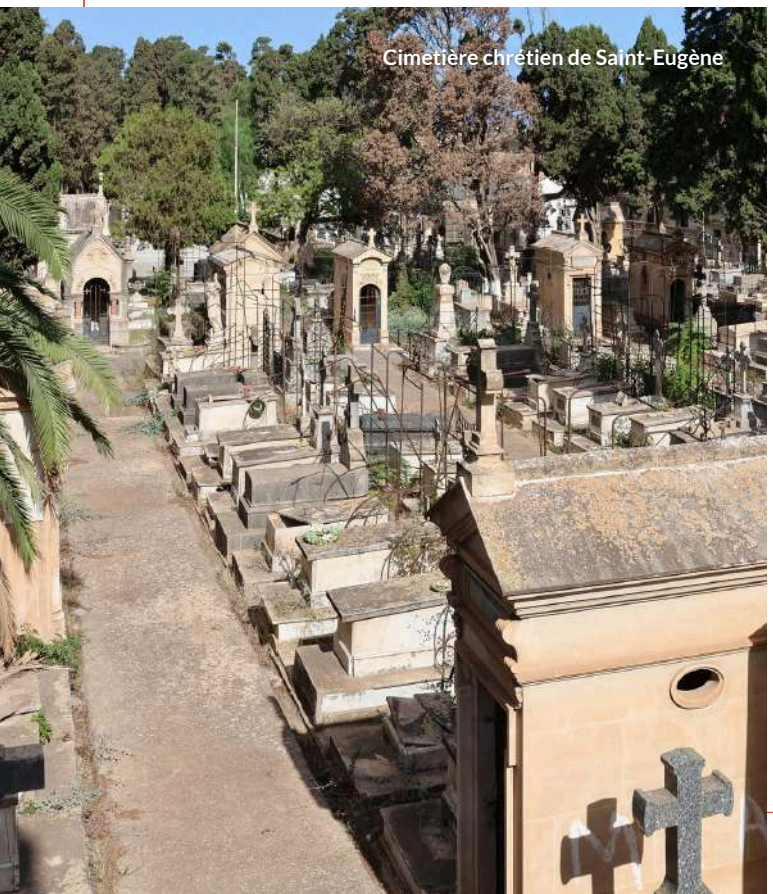
Annaba n'est pas une exception.

À Alger, la Cathédrale du Sacré-Cœur d'Alger reste un lieu de culte actif. Chaque semaine,

À Oran, la Cathédrale du Sacré-Cœur d'Oran a changé de fonction. On y lit, on y travaille. Plus haut, le Sanctuaire de Santa Cruz reste accroché à la montagne, visible depuis toute la ville.
À Alger encore, le Cimetière chrétien de Saint-Eugène s'étend face à la mer. Les pierres y portent des noms, des dates, des histoires. Rien d'abstrait ici : seulement des vies passées, inscrites dans le sol.

Des formes de continuité
Ces lieux ne racontent pas une disparition.
Certains restent des espaces de culte, d'autres ont changé d'usage, d'autres encore sont devenus des repères dans le paysage. Cette diversité empêche toute lecture uniforme : elle montre que le religieux ne s'efface pas d'un seul bloc, mais évolue selon les lieux et les époques.

Un cadre que l'islam n'ignore pas
Cette réalité peut aussi être éclairée à partir des sources islamiques. Le verset 13 de la sourate al-Hujurât énonce : « Ô hommes ! Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle, et Nous avons fait de vous des peuples (shuʿûb) et des tribus (qabâ'il) afin que vous vous connaissiez (li-taʿârafû)… »


Cimetière chrétien de Saint-Eugène

Dans la tradition exégétique, cette diversité est comprise comme une condition de la connaissance, et non comme une fracture à résorber.
Dans le même esprit, le hadith rapporté par al-Bukhârî et Muslim est interprété comme un principe général gouvernant les relations humaines.

« Celui qui ne fait pas miséricorde aux hommes, Dieu ne lui fait pas miséricorde »

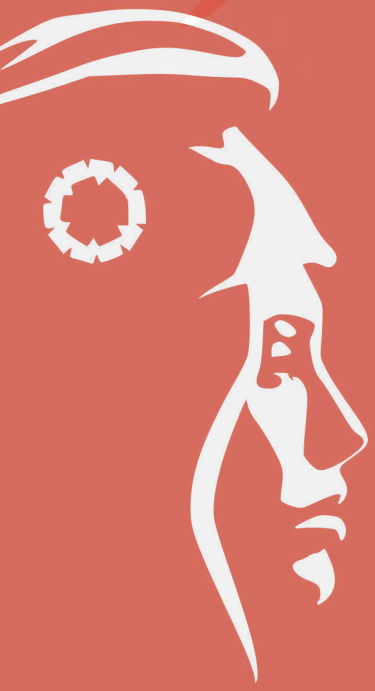
Un miroir : l'islam en Europe
Ce que donne à voir l'Algérie trouve un écho, sous une autre forme, en Europe.
À Paris, la Grande Mosquée de Paris s'est installée durablement dans un espace façonné par l'histoire chrétienne. Elle n'y est plus un simple symbole : elle est devenue un lieu familier, fréquenté, inscrit dans la vie de la ville.
Dans un cas comme dans l'autre, ce n'est pas seulement la coexistence qui est en jeu, mais l'inscription progressive dans le temps. Les paysages religieux changent, sans disparaître entièrement.

Ce que la visite rend visible
La venue du pape ne crée rien. Elle attire l'attention. Elle met en lumière une réalité souvent discrète : une société où une tradition majoritaire coexiste avec des héritages plus anciens, sans les effacer.
À Annaba, il suffit de regarder.
Les ruines d'Hippone, la Basilique Saint-Augustin d'Annaba, la ville contemporaine — tout tient dans le même paysage. À quelques mètres, des colonnes antiques, puis des murs du XIXe siècle, puis des immeubles récents. Rien n'a été effacé. Tout a été laissé en place.
C'est peut-être cela que cette visite rappelle, au-delà des discours : une société ne se définit pas seulement par ce qu'elle affirme, mais par ce qu'elle choisit de ne pas effacer.

62 | NEUTRALITÉ, EXCLUSION OU ÉQUILIBRE ? COMPRENDRE SANS CARICATURER

Par **Cheikh Khaled Larbi**

Entre foi et silence, entre loi et croyance,
Le mot résonne fort, chargé de défiance,
Laïcité, principe ou frontière invisible ?
A celui qui réfléchit… rien n'est jamais si simple.



Dans les débats contemporains, peu de notions suscitent autant de confusion que celle de la laïcité. Tantôt présentée comme une garantie de liberté, tantôt perçue comme un instrument d'exclusion, elle oscille entre idéal républicain et réalité contestée. Face à ce concept, le croyant ne peut se contenter d'une réaction instinctive. Il lui est demandé de comprendre, d'analyser, et surtout de distinguer entre le principe et ses applications.

UNE DÉFINITION SOUVENT MAL COMPRISE

A l'origine, la laïcité désigne un principe simple : la neutralité de l'État vis-à-vis des religions.

Elle repose sur trois piliers fondamentaux : la liberté de conscience, la liberté de culte et la séparation des institutions religieuses et politiques.

Dans son intention initiale, la laïcité n'est donc pas une négation du religieux, mais une organisation visant à éviter qu'une croyance ne s'impose à tous.

ENTRE PRINCIPE ET RÉALITÉ : UN ÉCART GRANDISSANT

Si la définition paraît claire, son application est souvent plus complexe.

Dans certains contextes, la laïcité devient non plus une neutralité de l'État, mais une exigence de neutralité imposée aux individus ; non plus une protection de la foi, mais une mise à distance du religieux dans l'espace public ; non plus un cadre équilibré, mais parfois une lecture restrictive de l'expression religieuse.

Ce glissement nourrit les incompréhensions et les tensions. Car ce qui est perçu comme une protection par certains est vécu comme une contrainte par d'autres.

LA SPÉCIFICITÉ FRANÇAISE ET LE REGARD EXTÉRIEUR

Il est essentiel de rappeler que la laïcité telle qu'elle est appliquée en France possède une histoire particulière, marquée par des rapports conflictuels entre l'État et l'Église.

Ce modèle ne se transpose pas automatiquement ailleurs.

Dans un pays comme l'Algérie, où la religion fait partie intégrante de l'identité collective, la question se pose différemment. La séparation stricte entre foi et société n'y a ni la même origine, ni la même signification.

Comprendre cela permet d'éviter les jugements hâtifs et les comparaisons simplistes.

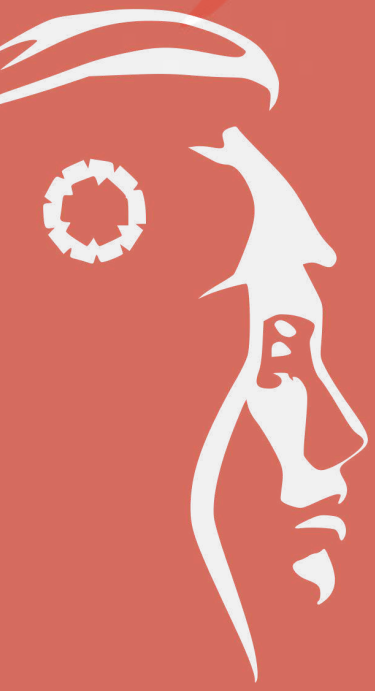
Peut-on concilier foi et laïcité ? La question revient souvent : un croyant peut-il évoluer sincèrement dans un cadre laïque ?

La réponse demande nuance.

Si la laïcité garantit réellement la liberté de croire et de pratiquer, alors elle peut constituer un espace où la foi s'exprime sans contrainte étatique.

Mais si elle tend à invisibiliser le religieux ou à le cantonner strictement à la sphère privée, elle entre en tension avec une vision de la foi qui englobe tous les aspects de la vie.

Le croyant est alors appelé à faire preuve de discernement : respecter le cadre légal sans renoncer à son identité.



LE PIÈGE DES POSITIONS EXTRÊMES

Deux attitudes opposées dominent souvent le débat.

Le rejet total, qui voit dans la laïcité une hostilité systématique envers la religion.

L'adhésion naïve, qui en fait un idéal absolu sans en questionner les limites.

Or, la réalité est plus subtile.

Refuser de comprendre la laïcité, c'est se priver d'outils d'analyse. L'accepter sans recul, c'est risquer d'ignorer ses dérives. La voie juste consiste à adopter une posture équilibrée : comprendre sans se soumettre aveuglément, critiquer sans caricaturer.

UNE RESPONSABILITÉ INTELLECTUELLE ET SPIRITUELLE

Pour le croyant, la réflexion sur la laïcité ne doit pas être uniquement politique. Elle est aussi spirituelle.

Elle interroge sa capacité à vivre sa foi dans des contextes variés, sa compréhension des priorités religieuses, sa manière d'interagir avec une société plurielle.

Car au-delà des lois et des débats, une réalité demeure : la foi authentique ne dépend pas uniquement du cadre extérieur, mais de la solidité intérieure.

VERS UN ÉQUILIBRE POSSIBLE

La laïcité, lorsqu'elle est comprise dans son sens le plus juste, peut être un espace d'équilibre : un cadre qui protège sans effacer, une neutralité qui n'impose pas l'indifférence, une organisation qui permet la coexistence sans confusion.

Mais cet équilibre n'est jamais acquis. Il dépend des interprétations, des contextes et des acteurs. D'où la nécessité, pour chacun, d'adopter une posture lucide et responsable.





Actualités

de la Grande Mosquée de Paris

du 9 au 15 avril 2026



12 avril

À Alger, le recteur reçu par le président de l'Assemblée populaire nationale

Ce dimanche à Alger, le recteur Chems-eddine Hafiz a été reçu par Ibrahim Boughali, président de l'Assemblée populaire nationale.



12 avril

"Pourquoi la visite du pape en Algérie va marquer l'histoire"

Le recteur Chems-eddine Hafiz s'est exprimé dans plusieurs médias algériens (El Moudjahid, TSA, Le Soir d'Algérie, Radio 3, Atipik, ...), à la veille de l'arrivée de Léon XIV à Alger.

13 avril

La Grande Mosquée de Paris salue la visite de Léon XIV en Algérie, porteuse de fraternité

Au centre culturel de Djamaâ El-Djazaïr, le recteur Chems-eddine Hafiz assistait au discours du président de la République Monsieur Abdelmadjid Tebboune souhaitant la bienvenue au pape « *sur cette terre généreuse qui a donné naissance à Saint Augustin, votre père spirituel et l'un des esprits les plus lumineux de l'histoire de la pensée humaine* ».

La Grande Mosquée de Paris a également salué le puissant symbole par lequel s'est conclu le premier jour de visite du pape Léon XIV en Algérie, entre Djamaâ El-Djazaïr – la grande mosquée d'Alger – et la basilique Notre-Dame d'Afrique : la foi comme trait d'union qui fait grandir une véritable fraternité. « *Comme vous le savez je viens en Algérie avec beaucoup de joie car c'est également la terre de mon père spirituel saint Augustin qui a voulu tant enseigner au monde* » a déclaré le Saint Père dans « *une Église faite de pierres vivantes où, sous le manteau de Notre-Dame d'Afrique, la communion entre chrétiens et musulmans se construit* ».





14 avril

Le recteur reçu par Dr Youcef Belmehdi

Mardi 14 avril, le recteur Chems-eddine Hafiz a été reçu par Dr Youcef Belmehdi, ministre Algérien des Affaires religieuses et des Wakfs.



15 avril

Le recteur reçu par le ministre Algérien du Commerce

À l'occasion de son déplacement en Algérie, le recteur Chems-eddine Hafiz a également été reçu par Monsieur Kamel Rezig, ministre du Commerce et de la Promotion des Exportations, pour échanger sur les modalités de la certification halal des produits destinés à la consommation nationale.



15 avril

Visite à Djamaâ El-Djazaïr

Le recteur Chems-eddine Hafiz s'est rendu à Djamaâ El-Djazaïr, honorée deux jours plus tôt par la visite du pape. Reçu fraternellement par le recteur Cheikh Mohamed Mamoune El Kacimi El Hassini, ils ont échangé sur les relations qui unissent nos deux institutions.





Ph © Guillaume Sauloup

15 avril

Pour éloigner les préjugés, la lecture par un chrétien de la vie du Prophète ﷺ

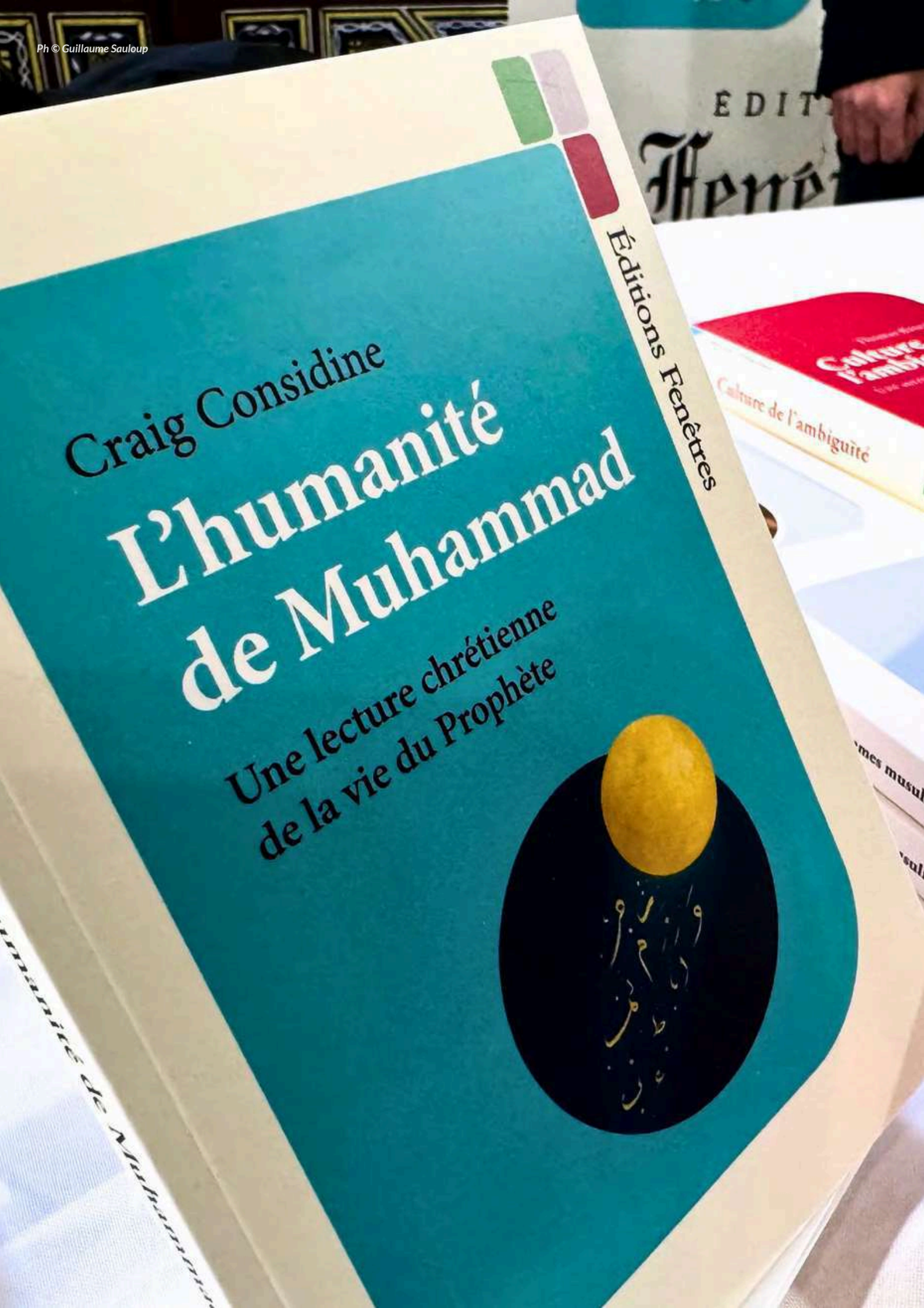
Une riche conférence de l'écrivaine Karima Berger et de père François Euvé, théologien et rédacteur en chef de la revue Études, se tenait mercredi soir autour du livre *L'humanité de Muhammad* du sociologue Craig Considine (traduit et publié aux Éditions Fenêtres).

Un ouvrage qui aborde la vie du Prophète ﷺ et les valeurs essentielles de l'islam avec le regard d'un chrétien soucieux d'éloigner des préjugés façonnés par l'histoire, pour mieux comprendre ce que toutes les religions ont en partage.





Ph © Guillaume Sauloup



13
avril

One, two, three... le Pape en Algérie

Par **Nassera Benamra**


Ph © Vatican Media

L'Algérie a accueilli ce lundi le pape Léon XIV pour une visite historique, chargée d'une forte portée symbolique. C'est en effet la première fois qu'un souverain pontife se rend dans ce pays, terre natale de saint Augustin, l'une des grandes figures de la pensée chrétienne bien avant l'avènement de l'islam.

Le président Abdelmadjid Tebboune se tenait en première ligne pour accueillir le pape, en visite de deux jours en Algérie. Une venue placée sous le signe du dialogue et du rapprochement, avec cette ambition affichée de « *poursuivre la construction de ponts entre le monde chrétien et le monde musulman* », comme l'a rappelé l'archevêque d'Alger, le cardinal Jean-Paul Vesco.

Sur le tarmac de l'aéroport Houari-Boumediene, le protocole algérien s'est déployé dans toute sa solennité. Une salve de 21 coups de canon, suivie de l'exécution des hymnes nationaux et d'une revue des troupes de l'Armée nationale populaire, a marqué le début de cette visite placée sous le signe de la solennité. Une mise en scène officielle, précise et maîtrisée, mais qui dépasse le simple cérémonial.


Ph © Vatican Media




Ph © Vatican Media

AU SANCTUAIRE DU MARTYR
UN APPEL AU PARDON

Comme le veut la tradition algérienne, Sa Sainteté le pape Léon XIV s'est rendu au Sanctuaire du Martyr. Sur les hauteurs de la capitale, face à un lieu chargé de mémoire, il s'est recueilli en hommage aux martyrs de la glorieuse Révolution de libération nationale. Visiblement ému, Léon XIV a déposé une gerbe de roses blanches au pied du monument, avant de s'incliner dans un silence chargé de recueillement. Un geste simple, mais lourd de sens.

Sur l'esplanade de Riadh El Feth, devant une foule venue l'accueillir, le souverain pontife a livré un message empreint de gravité et d'espérance. « *En ce lieu, rappelons-nous que Dieu souhaite la paix pour toutes les nations* », a-t-il déclaré, appelant à faire du pardon le socle d'un avenir réconcilié.

Saluant « *un pays au passé riche et ancien* », il a tenu à souligner la capacité de l'Algérie à traverser les épreuves avec dignité et courage. Pour lui, la paix véritable ne peut se construire sans un travail profond sur les mémoires : « *Nous devons œuvrer ensemble à la guérison des mémoires et à la réconciliation entre anciens adversaires.* »

Reconnaissant que « *pardonner est difficile* », il a néanmoins insisté : « *la véritable lutte pour la libération ne sera pleinement accomplie que lorsque la paix des cœurs sera conquise* ». Un appel à rompre avec les cycles de ressentiment, à l'heure où les conflits continuent de marquer le monde.

> En ce lieu, rappelons-nous que **Dieu souhaite la paix** pour toutes les nations.

L'ALGÉRIE, **TERRE D'ACCUEIL** ET **DE SPIRITUALITÉ**

Au-delà des cérémonies et des gestes codifiés, c'est toute une tradition d'accueil qui s'exprime. Une hospitalité enracinée dans l'histoire du peuple algérien, où l'hôte est élevé au rang d'invité d'honneur, et où les figures religieuses occupent depuis l'Antiquité une place particulière dans l'imaginaire collectif.

Cette attention portée aux hommes de foi ne date pas d'hier. Elle s'inscrit dans une continuité historique qui remonte notamment à la terre de saint Augustin, façonnée aussi par l'influence de sa mère, Monique, dont l'éducation a marqué durablement sa pensée. Une filiation spirituelle et culturelle qui éclaire, encore aujourd'hui, la manière dont l'Algérie accueille les représentants du religieux.

Dans ce contexte, le pape a salué les plus hautes autorités de l'État présentes pour l'accueillir, tandis que le président Tebboune échangeait avec la délégation qui l'accompagnait. Les deux hommes se sont ensuite retirés dans le salon d'honneur de l'aéroport pour un premier entretien, ouvrant officiellement une visite à la fois diplomatique, symbo-

bolique et profondément ancrée dans une mémoire partagée.

Pour mieux comprendre cette dimension profondément ancrée dans la culture algérienne, IQRA a rencontré Fériel M. doctorante en science politique à l'unversité d'Alger. Pour elle, l'accueil réservé au pape ne relève pas uniquement du protocole d'État, mais s'inscrit dans une mémoire collective bien plus ancienne. « *En Algérie, l'hospitalité n'est pas un simple geste, c'est une manière d'être. Elle traverse les siècles et les générations. Accueillir l'autre, surtout lorsqu'il est porteur d'une dimension spirituelle, c'est presque une évidence culturelle* », explique-t-elle.

Évoquant la figure de saint Augustin, elle poursuit : « *On oublie souvent que derrière Augustin, il y a Monique, sa mère. Une femme de foi, de patience, qui a profondément influencé son parcours. Cette transmission, cette éducation par le spirituel, fait écho à quelque chose de très présent encore aujourd'hui dans les familles algériennes.* »

Dans cette perspective, la visite du pape prend une résonance particulière : « *Ce n'est pas seulement une visite diplomatique. C'est aussi une rencontre avec une histoire, avec une sensibilité. Et c'est peut-être pour cela que l'accueil est à la fois très officiel… et profondément chaleureux.* »

À LA GRANDE MOSQUÉE D'ALGER

UN TEMPS DE SILENCE ET DE MÉDITATION

Léon XIV a poursuivi l'après-midi de son voyage par une visite dans un haut lieu de culte musulman, où il a observé un temps de silence et de recueillement. Lors de son entretien avec le recteur, il a renouvelé son appel à promouvoir la « *paix* » et le « *pardon* », tout en soulignant l'importance de la formation, de la « *recherche de la vérité* » et du respect de la dignité de chaque être humain. Après s'être déchaussé, il a pénétré dans l'édifice pour une visite brève mais intense, ponctuée de silence devant le *miḥrāb*. Accompagné du recteur Mohamed Mamoun El Qasimi, il a procédé à un échange de dons et à un entretien privé, au cours duquel il a réaffirmé son appel au respect mutuel et à la dignité humaine, invitant chacun à devenir des « *promoteurs de paix et de pardon* ».

En amont, le pape et le recteur, tous deux vêtus de blanc, avaient traversé les vastes espaces de la mosquée, entre colonnes immaculées, moquette bleu clair et lustre monumental. L'édifice, qui mêle art islamique traditionnel et design contemporain, s'étend sur près de 27 hectares face à la baie d'Alger et figure parmi les plus vastes complexes religieux au monde.

A l'intérieur, le silence dominait. Guidé par une accompagnatrice, le pape a découvert les lieux dans le calme, levant régulièrement les yeux vers les voûtes. Deux cardinaux étaient présents : George Jacob Koovakad et Jean-Paul Vesco. Pour sa deuxième visite dans une mosquée après Istanbul, Léon XIV s'est ensuite recueilli quelques instants devant le *miḥrab*


Ph © Vatican Media


Ph © Vatican Media

avant un court échange avec le recteur. Avant de quitter les lieux, il a signé le livre d'or en français, y laissant un message appelant la miséricorde divine à « *garder dans la paix et la liberté le noble peuple algérien et toute la famille humaine* ».



À LA NOTRE-DAME D'AFRIQUE
FRATERNITÉ ET RECUEILLEMENT

Léon XIV a ensuite rejoint la basilique Notre-Dame d'Afrique pour un moment de rencontre avec la communauté catholique en Algérie. Dans une église remplie de fidèles, chrétiens et musulmans réunis, le pape a insisté sur la force du vivre-ensemble et le témoignage que peut porter une Église minoritaire dans un pays à majorité musulmane.
Il a encouragé les fidèles à rester unis et fidèles à leur mission, rappelant que « *Dans un monde marqué par les divisions et les guerres, qui apportent souffrance et mort, votre vie, vécue dans l'unité et la paix est un signe fort* ».

Le pape a également rendu hommage aux 19 religieux et religieuses martyrs d'Algérie, qui ont choisi de rester auprès du peuple algérien « *dans ses joies et dans ses peines* », fidèles à leur engagement jusqu'au bout. Il a évoqué, avec simplicité, la figure du frère Luc de Tibhirine, rappelant cette parole devenue symbole de fidélité : « *Je veux rester avec eux* ». Dans une atmosphère recueillie, ce moment a pris la for-

> Nous sommes **frères et sœurs**, car nous avons **le même Père** dans les cieux.


Ph © Vatican Media

me d'un message de fraternité et de proximité, où le pape a invité l'Église d'Algérie à continuer d'être un signe de paix, de dialogue et d'espérance au cœur de la société.

À ANNABA
LÉON XIV SUR LES PAS DE SAINT AUGUSTIN

Le 14 avril, Léon XIV s'est rendu à Annaba pour une étape marquée par la mémoire de saint Augustin et la rencontre avec les communautés locales. Le pape a d'abord visité le site archéologique de l'ancienne Hippone, lieu emblématique de l'histoire chrétienne en Afrique du Nord, où il s'est recueilli sur les traces de l'évêque d'Hippone. Une couronne de fleurs a été déposée et un olivier planté, dans un geste chargé de symboles, tandis qu'une chorale d'Annaba accompagnait ce moment par des chants inspirés des écrits d'Augustin sur la paix et la fraternité.


Ph © Vatican Media

Le souverain pontife s'est ensuite rendu à la maison d'accueil des Petites Sœurs des Pauvres, sur les hauteurs de la ville où il a rencontré les personnes âgées résidentes et salué l'engagement des religieuses et du personnel. Il a rappelé, dans un message simple et fort, que « *Dieu demeure ici, car là où il y a amour et service, il y a Dieu* », soulignant ainsi la présence de Dieu dans les gestes concrets du quotidien.

L'après-midi, Léon XIV a célébré la messe à la basilique Saint-Augustin d'Annaba, construite sur les lieux de l'ancienne Hippone. Devant environ 1 500 fidèles, il a prononcé une homélie centrée sur l'unité et la foi, affirmant que « *la foi en un seul Dieu, Seigneur du ciel et de la terre, unit l'humanité selon une justice parfaite* ».

Revenant sur l'héritage de saint Augustin, Léon XIV a évoqué une Église appelée à vivre dans la communion et le partage, où l'unité des cœurs devient un témoignage concret. Cette fraternité, a-t-il souligné, ne se limite pas aux paroles mais se manifeste dans la solidarité, le service et l'attention aux plus fragiles.

> Dieu demeure ici, car **là où il y a amour et service**, il y a Dieu.

A l'issue de sa visite officielle de trois jours en Algérie, une première historique dans les relations entre l'État algérien et le Saint-Siège, Léon XIV a été raccompagné lors d'une cérémonie d'adieu présidée par le chef de l'État, Abdelmadjid Tebboune, à l'aéroport international d'Alger. Avant son départ, un entretien en tête-à-tête a eu lieu entre les deux dirigeants, suivi de l'exécution des hymnes nationaux et de la revue des délégations officielles. Un moment protocolaire venu clore une visite placée sous le signe du dialogue et du rapprochement.

Cette visite aura mis en lumière une volonté partagée de dialogue interreligieux, de respect mutuel et de promotion de la paix.

> Au moment de quitter
> la République algérienne
> démocratique et populaire,
> 'exprime ma profonde gratitude
> à Votre Excellence,
> ainsi qu'au peuple algérien,
> si cher à mon cœur,
> pour l'accueil chaleureux
> et l'hospitalité qu'ils m'ont
> témoignés lors de ma visite.
> Avec l'assurance de mes prières,
> j'invoque sur la nation
> la bénédiction divine
> de paix et de joie.


Ph © Vatican Media









Ph © AFP / Alberto PIZZOLI

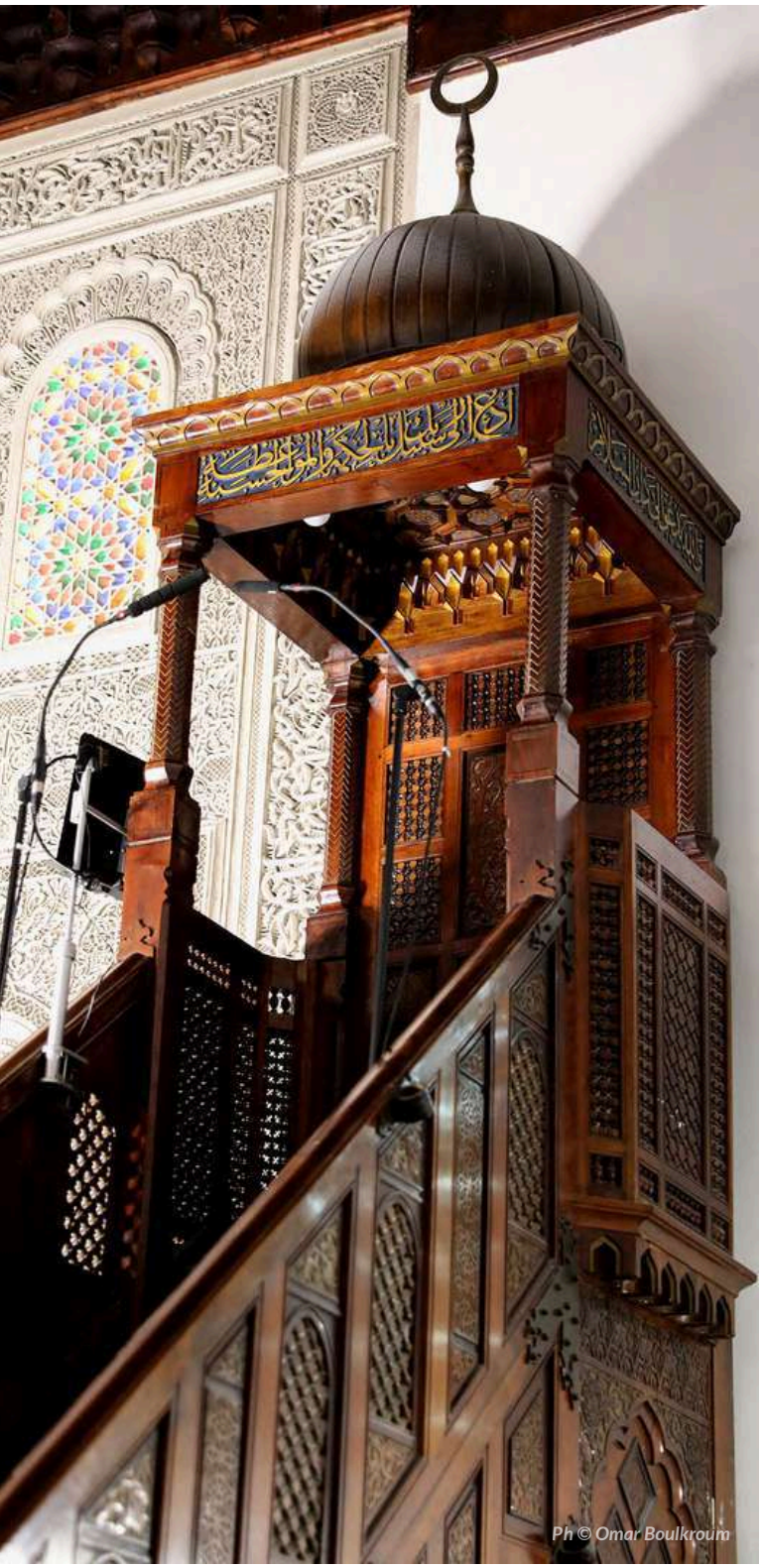


Paroles du Minbar

10 avril

LE RÉSUMÉ DU PRÊCHE DU VENDREDI
LORSQUE LES DROITS DEVIENNENT L'ÂME DE LA SOCIÉTÉ

Par **Cheikh Abdelkader Belabdli**


Ph © Omar Boulkroun

Louange à Allah, exalté soit-Il, qui a uni les cœurs par la foi et a fait de la fraternité une miséricorde. Il dit, glorifié soit-Il : « Les croyants ne sont que des frères ». J'atteste qu'il n'est de divinité digne d'adoration qu'Allah, l'Unique, sans associé, et j'atteste que notre maître Mohamed ﷺ est Son serviteur et Son Messager, lui qui a enseigné à sa communauté des droits par lesquels les liens se consolident et les cœurs s'attendrissent.

Serviteurs d'Allah, Serviteurs d'Allah, l'homme ne peut vivre seul. Il a besoin des autres, non seulement pour vivre, mais aussi pour l'apaisement de son cœur. Or, nous vivons un temps où les moyens de communication abondent, tandis que les liens véritables s'affaiblissent, les corps se rapprochent, mais les cœurs s'éloignent.

C'est ici que l'islam montre sa grandeur : il ne se contente pas d'appeler au bien de façon générale, mais il établit des droits concrets qui font vivre la fraternité. Le Prophète ﷺ a dit : « *Le musulman a sur son frère musulman six droits…* » : le saluer lorsqu'on le rencontre, répondre à son invitation, le conseiller avec sincérité, invoquer pour lui lorsqu'il éternue, lui rendre visite lorsqu'il tombe malade, et accompagner son convoi funèbre lorsqu'il meurt.

Le premier de ces droits est le salut. Ce n'est pas un mot vide, mais une paix offerte. Le Prophète ﷺ a dit : « *Répandez le salut entre vous.*» Et il a dit aussi : « *Vous n'entrerez pas au Paradis tant que vous ne croirez pas, et vous ne croirez pas vraiment tant que vous ne vous aimerez pas les uns les autres… Répandez donc le salut entre vous.* ». Lorsque le salut se répand, la confiance grandit, les cœurs s'ouvrent et la fraternité renaît.

Puis vient la réponse à l'invitation. Car honorer une invitation, ce n'est pas seulement partager un repas, c'est reconnaître un lien, entretenir

l'affection et faire vivre la présence entre les gens. Le Prophète ﷺ a dit : « *Si l'un de vous est invité, qu'il réponde.* »
Vient ensuite le conseil sincère. Le Prophète ﷺ a dit : « *La religion, c'est le conseil sincère* ». Le conseil véritable n'humilie pas, ne blesse pas, mais réforme avec sagesse et miséricorde.
Et parmi ces droits encore : visiter le malade. Dans le hadith divin, Allah dira : « *Ô fils d'Adam, Je suis tombé malade et tu ne M'as pas rendu visite… Ne savais-tu pas que si tu lui avais rendu visite, tu M'aurais trouvé auprès de lui ?* ».
Ainsi, les droits de la fraternité ne sont pas de simples règles de convenance, Ils sont la vie même de la société. Quand on les néglige, les cœurs se durcissent et la chaleur humaine disparaît, quand on les fait revivre, les âmes se rapprochent et la miséricorde renaît.

Qu'Allah nous bénisse par le Noble Coran et nous fasse profiter de ses versets et du rappel plein de sagesse.

DEUXIÈME PRÊCHE

Louange à Allah, Seigneur des mondes. J'atteste qu'il n'est de divinité digne d'adoration qu'Allah, et j'atteste que notre maître Mohamed ﷺ est Son serviteur et Son Messager.

Serviteurs d'Allah, l'islam relie les relations humaines à leur sens ultime. C'est pourquoi il a fait du fait de suivre les funérailles un droit de la fraternité : afin que l'homme se rappelle sa fin, et qu'il comprenne que ce qui demeure n'est pas ce qu'il a accumulé, mais ce qu'il a donné.
Le Prophète ﷺ a dit : « *Le croyant est pour le croyant comme un édifice dont les parties se soutiennent les unes les autres.* ». Et Allah, Très-Haut, dit : « Et Il a uni leurs cœurs. »
Voilà le secret de la force des sociétés : non seulement des lois et des intérêts, mais une miséricorde qui circule entre les cœurs. Allah dit encore : « *Entraidez-vous dans la bonté et la piété.* »
Ô croyants, notre besoin aujourd'hui n'est pas seulement de parler de fraternité, mais de la faire revivre dans nos foyers, nos mosquées et nos relations quotidiennes.



Et parmi les plus grandes preuves de la sincérité de cette fraternité, il y a la douleur que nous ressentons pour nos frères de Ghaza, éprouvés par l'épreuve, la peur, la perte et la détresse. Le croyant ne peut être indifférent à la souffrance de son frère. Il le porte dans son cœur, le soutient par son invocation, et demeure attaché à l'espérance en la miséricorde d'Allah.

Ô Allah, unis nos cœurs, réforme nos relations, fais de nous des gens de fraternité sincère, de miséricorde véritable et de solidarité authentique.

Ô Allah, enlève de nos cœurs la dureté et fais-les revivre par la foi et la compassion.

Ô Allah, secours nos frères éprouvés, soulage leur détresse, apaise leur peur et accorde-leur patience, secours et délivrance.

Ô Allah, préserve les pays des musulmans en général, et préserve la France, son peuple et tous ceux Et qu'Allah répande Ses bénédictions et Sa paix sur notre maître Mohamed ﷺ, sur sa famille et sur l'ensemble de ses Compagnons.

Et qu'Allah répande Ses bénédictions et Sa paix sur notre maître Mohamed ﷺ, sur sa famille et sur l'ensemble de ses Compagnons.
Et notre ultime invocation est : louange à Allah, Seigneur des mondes.


Ph © mehdi33300



Ph © Grégory Roth

LE SAVIEZ VOUS?

87

Par Cheikh Khaled Larbi

QUAND L'ALGÉRIE FUT UN CARREFOUR ENTRE ROME ET L'ISLAM

Terre de mémoire, terre de passage,
Où les croyances traversent les âges,
Entre croix et croissant, sans vacarme ni tumulte,
Se cache une histoire que le temps consulte…

Un centre antique du christianisme

Bien avant l'islam, l'Algérie était l'un des grands centres du christianisme antique ? La ville d'Hippone, aujourd'hui Annaba, fut le siège de l'un des plus grands penseurs de l'histoire chrétienne : saint Augustin (354–430). Théologien majeur de l'Église, ses écrits influencent encore aujourd'hui la pensée occidentale. Et pourtant… il était nord-africain.

Une terre de diversité

A l'arrivée de l'islam au VIIe siècle, cette terre ne s'est pas vidée brutalement de sa diversité religieuse ? Des communautés chrétiennes ont subsisté pendant plusieurs siècles, vivant sous gouvernance musulmane, dans un cadre juridique défini : celui du pacte de protection, qui garantissait sécurité et liberté de culte en échange d'un engagement civique.

Une histoire de dialogue

L'histoire de l'Algérie n'est pas seulement faite de confrontations, mais aussi de dialogues silencieux. Des savants musulmans ont étudié les textes antiques transmis par des chrétiens d'Orient, tandis que des figures chrétiennes ont observé, parfois admiré, la rigueur intellectuelle et spirituelle de la civilisation musulmane.

Une fraternité jusque dans les heures sombres

Durant la période contemporaine, l'Algérie a été le théâtre d'exemples puissants de fraternité. Le Cardinal Léon-Étienne Duval, archevêque d'Alger pendant la guerre d'indépendance, s'est distingué par son soutien au peuple algérien, au point d'être surnommé affectueusement « Mohamed Duval ». Plus tard, les moines de Tibhirine, restés en Algérie durant les années noires, ont incarné une présence chrétienne discrète, enracinée dans le respect et la proximité avec leurs voisins musulmans. Saviez-vous que même dans les moments les plus sombres, des liens invisibles ont résisté ? Que des Algériens musulmans ont protégé des chrétiens, et que des chrétiens ont choisi de rester par fidélité à une terre et à un peuple qu'ils considéraient comme les leurs ?

L'Algérie, aujourd'hui encore, porte en elle cette mémoire complexe, ni totalement apaisée, ni totalement brisée, mais riche d'enseignements pour qui cherche à comprendre plutôt qu'à juger. Car au fond, cette histoire nous murmure une vérité essentielle : les civilisations ne se résument jamais à des oppositions simples. Elles sont faites de rencontres, de tensions, mais aussi de respect, de transmission et parfois… d'une fraternité inattendue.

Alors avant de juger, apprends à voir,
Avant de trancher, prends le temps de savoir,
Car sous les silences de l'Histoire,
une vérité se cache en toi…
Le savais-tu ?

Regard fraternel

101 | LÉON XIV EN PÈLERINAGE VERS SES RACINES SPIRITUELLES

Par **Nassera Benamra**



Ph © Andrew Medichini / AP - SIPA

« Je suis un augustinien, un fils de saint Augustin »

C'est par ces mots que Léon XIV s'est présenté, lors de sa première apparition au balcon de la basilique Saint-Pierre, en mai 2025.

Le pape Léon XIV a entamé sa visite en Algérie, première étape de sa tournée apostolique en Afrique, amorcée le 13 avril. Un déplacement qui revêt une dimension particulière, tant pour la petite Église locale que pour un peuple connu pour son sens de l'accueil, curieux de rencontrer ce « fils de saint Augustin ». Une première pour un souverain pontife dans un pays qui fut, autrefois, un véritable carrefour des spiritualités.

Un voyage inscrit dans l'héritage augustinien

En se rendant en Algérie pour la première fois comme évêque de Rome, Léon XIV inscrit son déplacement dans une profondeur historique et spirituelle singulière. Ce voyage ne se limite pas à une visite pastorale mais il renvoie à un héritage ancien, celui de saint Augustin, né au IVe siècle à Taghaste, aujourd'hui Souk Ahras. Figure majeure du christianisme, il a inspiré une tradition fondée sur l'unité, la pauvreté, la vérité et la charité.

Attendu pour rencontrer le peuple algérien, musulman, dans un esprit de dialogue et de fraternité, le souverain pontife s'inscrit ainsi dans une filiation spirituelle largement reconnue sur place. « *Le Pape, et celui-ci en particulier, est vraiment attendu* » témoigne le cardinal Jean-Paul Vesco, archevêque d'Alger. « *Il y a eu ce grand moment, dès le début de son pontificat, où il a dit "Je suis un fils de saint Augustin"*, explique l'archevêque dominicain, *et cette filiation spirituelle a été prise au premier degré par les Algériens, et c'est un beau signe parce que c'est "notre" Pape. Je pense qu'à la fin du voyage, ce sera vraiment "leur" Pape* », a-t-il ajouté dans ses déclarations à la presse.

Cette référence à Augustin dépasse le registre symbolique, car avant son élection, Mgr Prevost s'était déjà rendu à deux reprises en Algérie, lorsqu'il était prieur général de son ordre, témoignant d'un lien ancien avec cette

terre. « *Dans cette profondeur historique, il y a l'histoire chrétienne de cette Afrique du Nord qui allait jusqu'à Carthage, un foyer très vivant du christianisme* », rappelle Mgr Vesco.

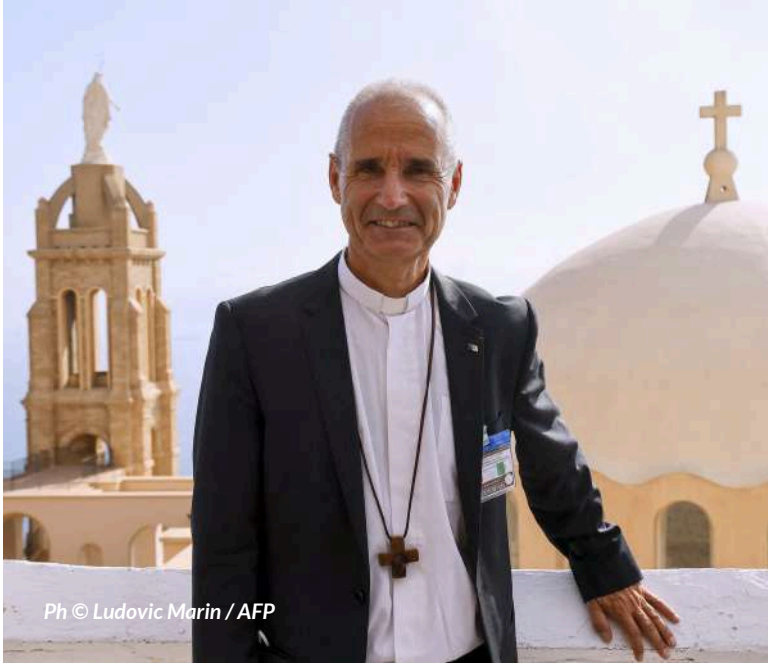
A la découverte d'une Église catholique africaine

Au-delà de la profondeur historique qui relie l'Algérie à saint Augustin, évêque d'Hippone au IVe siècle, le pape part aussi à la rencontre d'une Église bien réelle, discrète, presque fragile. Une « *petite Église* », marquée par les épreuves et profondément transformée au fil des trois dernières décennies, notamment depuis le martyre des 19 bienheureux, parmi eux les moines de Tibhirine, assassinés en 1996, pendant la « décennie noire ».

Aujourd'hui, cette Église assume pleinement ce qu'elle est devenue : « *Notre Église va se montrer telle qu'elle est* », souligne le cardinal Jean-Paul Vesco, « *une Église modeste et africaine. Un visage qui a beaucoup changé depuis de début de la guerre d'indépendance et l'époque du cardinal Léon-Étienne Duval* », un de ses prédécesseurs à Alger. « *Nous sommes envoyés à un peuple algérien qui est immensément musulman mais aussi avec quelques chrétiens, voilà notre peuple* ». Pour lui, ignorer cette réalité serait une erreur : « *c'est passer à côté de l'âme de cette Église* ».

Pays tourné vers l'Afrique autant que vers la Méditerranée, l'Algérie occupe une place particulière, à la croisée des mondes, des cultures et parfois des tensions.

C'est dans cet esprit, la visite de Léon XIV s'inscrit dans le sillage de Pape François, très attaché à cette « Mare Nostrum » envisagée comme un espace de rencontre et de fraternité. « *C'est tout le travail que porte l'Église de ce pourtour méditerranéen*, explique encore le cardinal Vesco, *cette Méditerranée qui n'est pas faite pour être une frontière, mais qui l'est malgré tout devenue, étant même un tombeau pour tant de personnes en migration* ». Une réalité douloureuse, qui n'efface pas pour autant ce qui unit les rives : « *cette culture méditerranéenne (…) traverse les différences religieuses, les différences de cultures, et il est bon qu'il y ait ce voyage-là* ».



Le cardinal Jean-Paul Vesco, archevêque d'Alger

Les églises ouvertes à une mémoire spirituelle commune

En Algérie, les églises occupent une place singulière dans le paysage social et culturel. Contrairement à ce que l'on observe dans d'autres pays, elles sont souvent visitées et fréquentées par des Algériens musulmans, dans un geste empreint de respect et de curiosité spirituelle. Avec le temps, cette pratique est devenue pour certains une forme de rituel, visiter l'église, s'y recueillir un instant, ou simplement rendre hommage à la Vierge Marie, perçue comme un symbole de pureté et de bénédiction.

Pour beaucoup, ces visites s'inscrivent dans une culture populaire où se mêlent mémoire religieuse et tradition. La Vierge Marie, appelée Maryam dans le Coran, occupe en effet une place particulière dans l'islam, où elle est reconnue pour sa foi, sa droiture et son courage spirituel. Cette reconnaissance contribue à créer un lien singulier avec ces lieux, perçus non pas comme étrangers, mais comme faisant partie d'un héritage spirituel plus large, parfois associé à la recherche de la « baraka », cette bénédiction discrète mais profondément ancrée dans les représentations populaires.

Au-delà des appartenances religieuses, ces espaces deviennent parfois des lieux de passage et de respect partagé, où se rencontrent histoire locale, sensibilité spiritu-



Ph © Leonid Andronov

elle et traditions populaires algériennes, on ne peut imaginer les hauteurs de Bab El-oud sans Notre Dame d'Afrique, appeler Madame l'Afrique pour les habitants du quartier, qui se présentent avec fierté « *je suis un enfant de Madame l'Afrique* ».

Le Pape vient rencontrer « l'Algérie d'aujourd'hui »

Le pape Léon XIV vient rencontrer « *l'Algérie d'aujourd'hui* », dans un pays où sa visite suscite déjà une attente rare. De nombreux Algériens y voient un moment particulier, porté autant par la curiosité que par la gratitude. Au-delà de l'événement religieux, c'est surtout la dimension humaine de la rencontre qui domine les esprits. « *Ce qui compte plus que tout pour eux c'est la personnalité, ce sont les regards et c'est cela qui touche les cœurs. Les Algériens sont frappés au cœur, c'est leur immense qualité. Je n'ai aucun doute sur le fait que ceux qui le verront et le regard que le Pape portera sur eux et sur notre pays les touchera au cœur, ça j'en suis sûr* » témoigne Jean-Paul Vesco.

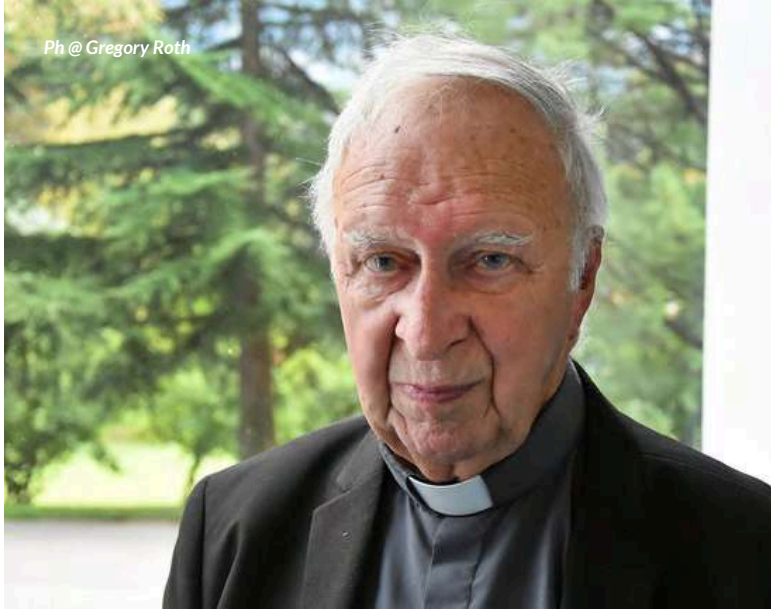
Dans les jours qui ont précédés son arrivée, cette visite est déjà commentée comme un moment à part. Certains parlent d'un accueil d'une intensité particulière, presque inédit, tant la charge symbolique est forte. Dans les espaces de rassemblement et de mémoire, notamment autour de l'esplanade de Riad El Feth, à proximité du Sanctuaire du Martyr, lieux qui dominent la capitale, l'événement prend une dimension populaire supplémentaire, celle d'un rendez-vous entre histoire, mémoire et présent.

Léon XIV entend également établir des « *ponts* » avec l'Algérie et, plus largement, avec le monde musulman. Ce déplacement constitue d'ailleurs son troisième voyage dans un pays à majorité musulmane depuis son élection en mai 2025, après la Turquie et le Liban.

Pour l'archevêque d'Alger, le cardinal Jean-Paul Vesco, c'est « *un frère qui vient visiter ses frères* » et « *rencontrer le peuple* » d'un pays majoritairement musulman, rappelle-t-il. Le pape, précise-t-il encore dans des déclarations à l'AFP, a exprimé à plusieurs reprises son désir de se rendre sur les lieux liés à saint Augustin, tout en souhaitant rencontrer « *l'Algérie d'aujourd'hui* ».

« *L'Algérie … a une histoire ancienne. Le fait que le pape vienne aussi pour Saint-Augustin redonne une profondeur à cette histoire. Il y a une histoire chrétienne, préchrétienne, préislamique et précolonisation. Tout cela est dans l'âme des Algériens* », explique-t-il encore à France 24.

Le cardinal ne nie pas l'intérêt politique que peut représenter une telle visite. « *L'Algérie veut lancer un message d'ouverture* », reconnaît-il, tout en soulignant que cette dynamique vaut pour tous les pays hôtes. Et c'est précisément ce message d'ouverture, porteur d'une autre image du pays. « *L'Algérie est heureuse et honorée d'accueillir un pape et le fera le mieux possible* », conclut-il.


Ph @ Gregory Roth

REPARUTION | MGR HENRI TEISSIER : ARTISAN DE LA FRATERNITÉ ET DU DIALOGUE INTERRELIGIEUX

Par **Nassera Benamra**

Plongeons directement dans le cœur de la vie et de l'héritage de Monseigneur Henri Teissier en commençant par la fin, là où les véritables héros de la compassion et de la spiritualité laissent leur empreinte dans le tissu même de la société. L'Algérie a perdu, le 1er décembre 2020, l'un de ses enfants les plus dévoués. Elle a pleuré sa disparition et partagé la douleur de sa famille et de ses amis. Il a vécu en défendant la foi chrétienne catholique, imprégné des valeurs nobles de l'humanité, traitant toutes les personnes, quelles que soient leurs origines, sur un pied d'égalité.

Comme il a su rassembler en vivant, Monseigneur Teissier a réuni musulmans et chrétiens à sa mort. Des citoyens venus de divers quartiers et villes, en particulier de Bab El-Oued, Saint-Eugène et Bologhine, qui le considéraient comme l'un des leurs, se sont joints aux chrétiens et aux fidèles de la Basilique de Notre-Dame d'Afrique. Des responsables étaient également présents pour rendre un dernier hommage à celui dont le cercueil était enveloppé du drapeau algérien.
Indépendamment de leur religion, tous se sont unis pour prier et honorer sa mémoire, exprimant leur profonde sympathie et leur attachement aux valeurs d'amitié et de coexistence qu'il a toujours défendues avec une détermination inébranlable. Des témoignages émouvants ont été partagés à propos de cet homme qui a refusé de quitter l'Algérie durant les heures sombres de la décennie noire. Henri Teissier est resté une référence religieuse en Algérie, appelant inlassablement à la coexistence pacifique, à l'acceptation de l'autre et au dialogue interreligieux.
Henri Teissier est né le 29 juillet 1929 à Lyon et a consacré sa vie au monachisme jusqu'à sa nomination en 1955. Il a été évêque d'Oran de 1972 à 1981, et puis archevêque d'Alger de 1988 à 2008. Considéré comme l'un des disciples du célèbre Numide, Saint Augustin, et de sa pensée, il est un principal précurseur du vivre-ensemble. Ses actions ressemblaient à celles de l'universel saint Augustin. Il a choisi de s'immerger totalement dans la société algérienne et de partager le même destin durant les premières années de son indépendance, qu'il soutenait, pour devenir Algérien lui-même, au lendemain de l'indépendance. Il a obtenu la nationalité algérienne en 1966.
Il admirait les idées de l'Émir Abdelkader, fondateur de l'État algérien, et a reçu le Prix de la paix de l'Émir Abdelkader en 2018. Il a également été à l'origine de la découverte des mémoires de l'Émir, écrites pendant son emprisonnement en France.
Monsieur Teissier a écrit plusieurs ouvrages qui reflètent sa profonde implication dans la promotion du dialogue et de la coexistence pacifique entre les différentes communautés religieuses en Algérie. Il suffit de les parcourir pour comprendre son engagement et ses contributions dans un contexte purement algérien.

Dans son livre *Chrétiens d'Algérie : un partage d'espérance*, Monseigneur Teissier explique comment l'Église, à la lumière du Concile Vatican II, a élargi sa mission pour inclure non seulement les chrétiens mais aussi tous les hommes.

Cet ouvrage explore l'histoire et l'expérience des chrétiens en Algérie, en mettant l'accent sur l'espoir et le dialogue interreligieux. L'auteur a abordé des points importants tels que :

- Universalité de la mission : Vatican II a encouragé l'Église à chercher les frères et sœurs dans toutes les cultures et traditions, soulignant que la mission chrétienne n'est pas limitée aux seuls chrétiens mais s'étend à toute l'humanité.
- Exemple des martyrs : les dix-neuf religieux martyrisés en Algérie l'ont été par fidélité à un peuple musulman, malgré les dangers, montrant que l'amour et la mission de l'Église transcendent les frontières religieuses pour atteindre la fraternité universelle.
- Partage spirituel et humanitaire : les missionnaires ont cru en la possibilité d'un partage spirituel avec les musulmans, soulignant que le Royaume de Dieu peut être annoncé à tous, indépendamment de leur foi.
- Service et solidarité : le service des pauvres, des femmes en difficulté et des jeunes est vu comme un service au Seigneur « Prophète » Jésus, même si ces personnes sont musulmanes. Ce service est une expression de l'amour universel prôné par le christianisme.
- Dialogue interreligieux : Monseigneur Teissier insiste, dans cet ouvrage, sur l'importance du dialogue interpersonnel et du partage des dons de l'Esprit entre chrétiens et musulmans. Il souligne que l'action de Dieu dépasse les frontières.

À travers ses ouvrages et ses conférences, il a œuvré pour le rapprochement entre les habitants des deux rives de la Méditerranée. Sa maîtrise de la langue arabe et son intérêt pour le patrimoine algérien l'ont amené à constituer une bibliothèque spécialisée, consacrée à l'histoire de l'Algérie, au dialogue interreligieux, à la figure de Saint Augustin, ainsi qu'à l'itinéraire spirituel et mystique de l'Émir Abdelkader.

Le 9 septembre 2020, à trois mois de son décès, il était l'invité des "Mercredis du Savoir" organisés par la Grande Mosquée de Paris. Lors de cette conférence, il a partagé son expérience et ses réflexions en tant que témoin de l'histoire de l'Algérie et artisan de la fraternité islamo-chrétienne. Il a mis en lumière les défis et les succès du dialogue interreligieux en Algérie, et a réaffirmé son engagement indéfectible pour la paix et la coexistence harmonieuse. En tant que promoteur de la paix, il a également discuté des nombreuses initiatives qu'il a soutenues pour rapprocher les communautés religieuses et culturelles, soulignant l'importance de l'éducation, de la compréhension mutuelle et du respect réciproque. Ce fut une occasion de plus pour lui de démontrer que la fraternité et la paix peuvent être cultivées même dans les contextes les plus difficiles.




Ph @ mtcurado
PAX ET CONCORDIA SIT CONVIVIO NOSTRO
NOTRE-DAME-D'AFRIQUE PRIEZ POUR NOUS ET POUR LES MUSULMANS



PORTRAIT

Augustin

ITINÉRAIRE D'UNE VIE ENTIÈRE ENTRE TRANSFORMATION ET ACCOMPLISSEMENT

Par **Ahmed Moussa**

Augustin d'Hippone naquit en 354 dans la ville de Thagaste, en Afrique du Nord, l'actuelle Souk Ahras, en Algérie, au sein d'un foyer marqué à la fois par la piété chrétienne de sa mère, Monique, et par l'appartenance païenne de son père. Dès son enfance, son inclination pour les études se manifesta avec évidence : il reçut une solide formation en langue latine et dans les arts de la rhétorique, ce qui le préparera plus tard à devenir l'un des plus éminents orateurs de son époque.

Vers l'an 370, Augustin se rendit à Carthage pour poursuivre ses études. Il y vécut une période riche en expériences personnelles, ouverte sur la vie et traversée de profondes contradictions. C'est à cette époque qu'il noua une relation dont naquit son fils, Adéodat. En 373, il fut également attiré par la pensée manichéenne, qui lui apporta alors des réponses lui paraissant convaincantes, à ses interrogations existentielles ; il y demeura attaché pendant près d'une décennie.

Cependant, son ambition intellectuelle le poussa à quitter l'Afrique : il gagna Rome en 383, puis Milan en 384, où il occupa la charge de professeur de rhétorique. C'est là que s'amorça le grand tournant de son existence. Marqué par les prédications de l'évêque Ambroise, il traversa en 386 une profonde expérience intérieure qui le conduisit à reconsidérer toute l'orientation de sa vie. En 387, il reçut officiellement le baptême, inaugurant ainsi un nouveau chapitre placé sous le signe de l'engagement religieux.

Augustin retourna en Afrique du Nord en 388, après la mort de sa mère. Il choisit d'abord une vie de recueillement et de retrait, avant d'être appelé au service de l'Église. Il fut ordonné prêtre en 391 dans la ville d'Hippone, l'actuelle Annaba, puis devint évê-

que en 395, charge qu'il conserva jusqu'à sa mort. A partir de cette fonction, il s'imposa comme une figure majeure de la vie religieuse et intellectuelle de son temps, alliant à la fois gouvernement ecclésiastique, enseignement et activité d'écriture.

Ses réalisations se manifestent avant tout dans une œuvre abondante, comptant plusieurs centaines d'écrits entre livres, lettres et sermons. Parmi ses ouvrages les plus célèbres figure *Les Confessions*, œuvre singulière qui unit le récit auto-biographique à la méditation spirituelle, et dans laquelle il retrace, avec une sincérité et une force remarquables, son cheminement, de l'égarement vers la foi. Il est également l'auteur de *La Cité de Dieu*, rédigée en réponse aux accusations adressées au christianisme après la chute de Rome ; il y développe une vision d'ensemble de l'histoire et de la société à la lumière de la foi.

Parmi ses autres œuvres figure également *De la Trinité*, considéré comme l'un de ses textes théologiques les plus importants, ainsi que d'autres écrits consacrés à des questions diverses, notamment la nature humaine, la volonté et la grâce. Mais son apport ne se limita pas à la seule activité d'auteur : il joua aussi un rôle majeur dans les débats intellectuels et religieux de son temps, affrontant plusieurs courants de pensée et contribuant à fixer les grandes lignes de la pensée chrétienne occidentale.

Augustin demeura actif jusqu'aux dernières années de sa vie, malgré les épreuves que traversait alors la région. En 430, tandis que la ville d'Hippone était assiégée par les Vandales, il mourut à l'âge d'environ soixante-seize ans. Il s'éteignit dans un moment de profond bouleversement historique, mais laissa derrière lui un héritage intellectuel et littéraire considérable, qui fit rayonner son nom bien au-delà de son époque et de son pays.

Ainsi, la vie d'Augustin n'apparaît pas comme la simple biographie d'un homme d'Église, mais comme un itinéraire humain et spirituel complet : d'étudiant à Carthage à professeur à Milan, puis évêque à Hippone ; de jeune homme en quête de vérité, à l'une des figures les plus marquantes de l'histoire de la pensée. C'est une existence façonnée par les transformations, affermie par l'accomplissement, et qui demeure le témoignage saisissant de la capacité de l'être humain à réorienter sa destinée.

Penser



9 | LA PENSÉE CHEZ AUGUSTIN, UNE INTELLIGENCE QUI S'ÉCRIT ELLE-MÊME

Par **Ahmed Moussa**

Lorsque nous pénétrons dans l'univers intellectuel d'Augustin d'Hippone, nous ne nous trouvons pas tant devant un système philosophique rigoureusement construit que face à une expérience humaine écrite à l'encre de l'inquiétude et de l'angoisse. Cet homme n'était pas un penseur élaborant sa réflexion de l'extérieur ; il était une conscience qui s'écrivait elle-même et se redécouvrait à travers le langage. Lui qui fut maître de rhétorique, on ne peut comprendre sa pensée en se bornant à suivre ses idées : il faut encore prêter l'oreille au timbre de sa voix, telle qu'elle oscille entre le doute et la certitude.

Dans *Les Confessions*, Augustin semble inventer une forme nouvelle d'écriture : une écriture qui ne s'adresse pas tant au lecteur qu'à la conscience elle-même, ou peut-être à Dieu à travers elle. Ici, la pensée n'est pas spéculation abstraite, mais aveu ; et l'aveu n'est pas seulement le récit des fautes passées, il est aussi une tentative pour comprendre comment le moi se forme au fil du temps. Il écrit son passé non pour le raconter, mais pour le réinterpréter, comme si la mémoire, chez lui, n'était pas un simple dépôt d'événements, mais un atelier où se reconstruit le sens.

A travers cette œuvre, sa pensée peut être envisagée comme un mouvement incessant vers l'intériorité : chaque idée y est un pas de plus vers la profondeur, et chaque question une brèche ouverte dans une nouvelle surface. Augustin ne se fie pas aux certitudes hâtives ; il tient au contraire que la vérité exige patience et méditation. C'est pourquoi son écriture se distingue par une certaine lenteur volontaire, comme si elle refusait toute forme de réduction ou tout caractère sommaire et s'attachait à traverser, une à une, toutes les nuances de l'expérience humaine.

Et lorsque nous passons à *La Cité de Dieu*, nous constatons combien l'horizon de cette pensée s'élargit : Augustin n'est plus seulement occupé de lui-même, mais du monde tout entier. Il n'abandonne pourtant pas sa manière propre d'écrire et de penser : il ne considère pas l'histoire comme une simple succession de faits, mais comme une quête de sens. A ses yeux, ce qui advient dans le monde ne relève pas seulement du conflit politique ; cela reflète un affrontement plus profond entre deux visions de l'existence : l'une attachée à ce qui passe, l'autre orientée vers ce qui demeure éternel. En ce sens, la pensée devient chez lui une tentative pour comprendre la place de l'homme à l'intérieur d'une histoire qui le dépasse.



Ph © OSV News photo/Simone Risoluti, Vatican Media

L'un des aspects les plus remarquables de la pensée d'Augustin réside dans sa méditation sur le temps. Il ne le conçoit pas comme une réalité extérieure que l'on mesurerait simplement à l'aide des heures, mais comme une expérience intérieure que l'être humain éprouve et habite. Le passé, selon lui, n'existe que dans la mémoire ; l'avenir n'existe que dans l'attente ; quant au présent, il est l'instant où ces différentes dimensions se rencontrent.

Ainsi, le temps devient chez lui tout autant un état de l'âme qu'une réalité objective. Tout se passe comme si Augustin, dans l'acte même d'écrire, cherchait à saisir l'insaisissable : le passage du temps au plus profond de l'âme humaine.

Quant à ses méditations sur la volonté, elles dessinent l'image d'un être humain divisé en lui-même. Chez Augustin, l'homme ne s'avance pas en ligne droite vers le bien : il hésite, recule, puis avance de nouveau. La volonté n'est pas une force simple ; elle est un lieu de lutte. C'est ce qui rend sa pensée si proche de l'expérience quotidienne : chacun peut se reconnaître dans cette hésitation, dans cet écart entre ce qu'il veut et ce qu'il accomplit.

On peut imaginer Augustin au moment où il écrit, non comme un philosophe sûr de lui, mais comme un homme habité par l'inquiétude, assis dans le silence, rappelant ses souvenirs, éprouvant ses mots et hésitant avant de les fixer sur la page. Sa pensée ne naît pas toute faite ; elle se forme lentement, à travers le doute et l'expérience. C'est peut-être pour cela que ses textes demeurent vivants jusqu'à aujourd'hui : ils ne livrent pas des réponses définitives, mais ouvrent des questions toujours recommencées.

La pensée d'Augustin, en son fond, est une invitation à concevoir l'acte de penser comme une expérience personnelle. Il ne s'agit pas nécessairement de parvenir aux mêmes conclusions que lui, mais d'emprunter son chemin : interroger, douter, chercher. Car, à ses yeux, la vérité n'est pas un point d'arrivée, mais une quête qui ne s'achève jamais.

Ainsi, nous ne lisons pas Augustin seulement pour le comprendre, mais aussi pour mieux nous comprendre nous-mêmes. Car ce qu'il écrit, en définitive, ne porte pas sur un temps révolu, mais sur une figure humaine qui continue de se reproduire à travers tous les âges.



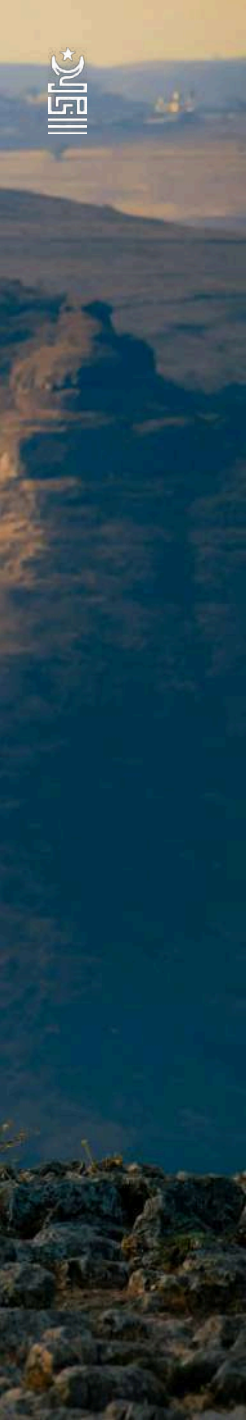
Ph © Nandakumar R

DU NÉGUS À LÉON XIV

EN PASSANT PAR DUVAL

Par **Cheikh Kamel Chekkat**

La visite du Pape Léon XIV en Algérie s'inscrit dans une conjoncture à la fois symbolique et stratégique, où le dialogue islamo-chrétien est appelé à se renouveler en profondeur. Même s'il s'agit d'une visite d'état, elle dépasse le simple cadre diplomatique pour toucher à une mémoire longue, faite de tensions, certes, mais aussi de rencontres fécondes et d'estimes réciproques. En ce sens, elle réactive une tradition ancienne de reconnaissance mutuelle, dont l'un des exemples les plus lumineux demeure l'accueil des premiers musulmans par le Négus d'Abyssinie à l'époque du Prophète PBSL. Ce geste fondateur, empreint de justice et de protection, constitue l'un des premiers jalons d'un vivre-ensemble possible entre islam et christianisme.



Dans le contexte algérien, cette mémoire se prolonge à travers des figures comme l'archevêque Léon-Étienne Duval, dont l'engagement aux côtés du peuple algérien durant la guerre de libération a profondément marqué les consciences. Il incarne, contrairement à Charles Lavigerie, une pratique du christianisme enraciné dans la justice, la solidarité et le respect de l'autre, rejoignant ainsi des valeurs profondément islamiques. La venue d'un pape que l'on perçoit comme franc et courageux peut, à cet égard, raviver cette lignée d'hommes de foi qui ont su dépasser les appartenances pour servir l'humain.

Le Coran lui-même ouvre un horizon théologique à ce rapprochement, en reconnaissant une proximité particulière avec les chrétiens ; il est dit au verset 82 de sourate EL-Maida : « Tu trouveras certainement que les Juifs et les associateurs sont les ennemis les plus acharnés des croyants. Et tu trouveras certes que les plus disposés à aimer les croyants sont ceux qui disent : "Nous sommes chrétiens." C'est qu'il y a parmi eux des prêtres et des moines, et qu'ils ne s'enflent pas d'orgueil. »

Ce verset ne doit pas être lu de manière polémique, mais comme une invitation à discerner, au sein des traditions religieuses, les dispositions spirituelles qui favorisent l'humilité, l'ascèse et la proximité avec Dieu. Il suggère que le dialogue véritable repose moins sur des déclarations institutionnelles que sur des qualités intérieures partagées.

Cependant, cette relance du dialogue ne saurait faire l'économie d'une lucidité historique. Le fait que le Pape Léon XIV soit augustinien interpelle directement l'Algérie dans son rapport à son propre passé. Saint Augustin, figure majeure du christianisme, est



Ph © Jean-Claude FRANCOLON/Gamma-Rapho via Getty Images

aussi un enfant de cette terre nord-africaine. Mais s'y référer exige une approche équilibrée : Il ne s'agit ni d'une appropriation exclusive, ni d'un oubli sélectif. Car à côté d'Augustin, il y eut aussi les donatistes, porteurs d'une autre lecture du christianisme, plus rigoriste et enracinée dans les réalités locales. Les ignorer reviendrait à simplifier une histoire complexe, faite de débats, de fractures et de dynamiques internes.

Ainsi, la sobriété historique s'impose comme une condition essentielle du dialogue. Se réapproprier Augustin, oui, mais dans une conscience élargie de la pluralité des héritages religieux en Afrique du Nord. Cela permettrait d'éviter toute instrumentalisation et d'ouvrir un espace de rencontre fondé sur la vérité plutôt que sur la mémoire sélective.

En définitive, la visite du Pape Léon XIV pourrait marquer une étape significative dans la redéfinition du dialogue islamo-chrétien en Algérie : un dialogue ancré dans l'histoire, éclairé par la révélation, et porté par des figures de sincérité et de courage. Cette visite rappelle, aussi, que la rencontre entre les religions n'est pas seulement possible, mais nécessaire, dès lors qu'elle se construit sur l'humilité, la lucidité et la reconnaissance mutuelle.



Ph © Vatican Media

Récits célestes


Ph © Zurijeta

83 | LE DIALOGUE DE LA FOI DANS L'ENCEINTE DE MÉDINE : LORSQUE LE PROPHÈTE ﷺ ACCUEILLIT LA DÉLÉGATION DE NAJRAN

Par **Cheikh Abdelkader Belabdli**

Au cours de la neuvième année de l'Hégire, Médine rayonnait de la lumière du message prophétique. Les fondements de l'État islamique y étaient désormais solidement établis, et sa lumière s'étendait jusqu'aux horizons de la péninsule Arabique. C'est dans cette atmosphère lumineuse qu'arriva à Médine une imposante délégation venue du sud de la péninsule : elle comptait environ soixante hommes parmi les chrétiens de Najran, dont des savants, des prêtres et des hommes de jugement. Ils n'étaient pas venus dans un esprit de confrontation, mais en quête de vérité, portant leurs questions au Prophète ﷺ dans le cadre d'un échange fondé sur le dialogue.

La délégation entra dans la mosquée du Messager de d'Allah ﷺ, dans une scène qui résumait à elle seule le sens du dialogue interreligieux sous le signe du respect et de l'écoute. Là, dans l'enceinte de la mosquée du Prophète, ce ne furent pas les épées qui se levèrent, mais les arguments ; la foi ne fut pas imposée, elle fut au contraire présentée sous sa forme la plus noble, avec clarté et sagesse.

L'entretien porta sur la véritable nature de Jésus, sur lui la paix, et Allah, Le Très-Haut, révéla alors : « Pour Allah, Jésus est semblable à Adam : Il l'a créé de poussière, puis Il lui dit : "Sois", et il fut. » Ce verset constituait une réponse sereine à l'ambiguïté, par la force de la preuve, et rappelait que la foi authentique ne repose pas sur la contrainte, mais sur l'intime conviction.

Lorsque la discussion s'intensifia, le verset de la Moubâhala fut révélé : « Dis : Venez, appelons nos fils et vos fils… ». Alors, la délégation préféra la voie de la prudence et choisit la réconciliation plutôt que la controverse, par égard pour la véracité du Prophète ﷺ et l'autorité qui émanait de sa personne.

Certains ouvrages de la Sîra rapportent que la délégation de Najran pria dans la mosquée du Prophète et que celui-ci ﷺ ne les en empêcha pas. Toutefois, le récit de cet épisode n'est pas établi par une chaîne de transmission authen-



tique, même s'il est largement répandu dans les sources biographiques. Cet événement a néanmoins été évoqué comme un symbole de tolérance et d'éthique du dialogue, ainsi que comme une illustration du fait que l'islam préserve la dignité humaine et reconnait la liberté de croyance.

Cette rencontre ne fut pas un simple échange passager : elle déboucha sur un noble pacte leur garantissant la sécurité et la liberté de religion. On y lit notamment : « *A Najran et à son territoire sont accordés la protection de Dieu et la garantie de Mohammed, le Prophète ﷺ, pour leurs biens, leur religion, leurs églises et leurs croix.* » Ainsi, ce document constitue un témoignage éclatant de la justice de l'islam et l'un des fondements de la coexistence religieuse dans l'histoire de l'humanité.

Le Coran a établi les principes de cette voie en déclarant : « Nulle contrainte en religion », et encore : « Ne discutez avec les gens du Livre que de la manière la plus courtoise. »

Ces principes n'étaient pas de simples formules théoriques : ils se sont incarnés dans le comportement même du Prophète ﷺ, au point que la cité prophétique de Médine devint un modèle vivant de dialogue noble et élevé entre les religions.

Dans notre monde contemporain, où les rencontres entre responsables religieux se renouvellent et où les efforts en faveur d'une meilleure compréhension entre les hommes se multiplient, ce récit prophétique retrouve aujourd'hui tout son éclat. De même que le Prophète ﷺ accueillit la délégation de Najran avec sagesse et respect, les rencontres religieuses de notre époque représentent autant d'occasions de promouvoir la paix et d'enraciner une culture de la coexistence.

Le dialogue sincère n'affaiblit pas la foi ; il en révèle au contraire la profondeur et la noblesse, et fait de la différence un pont vers la connaissance mutuelle plutôt qu'un motif de discorde.

Ainsi, les échos de la cité prophétique de Médine se prolongent à travers les siècles pour rappeler à l'humanité que la véritable force ne réside pas dans la domination, mais dans l'élévation morale, et que les plus grandes victoires sont celles que remportent les valeurs.

La rencontre avec la délégation de Najran fut une leçon intemporelle dans l'art de vivre le désaccord avec dignité, ainsi qu'un modèle d'inspiration céleste éclairant la voie de l'entente entre les hommes.

A une époque où le besoin de bâtir des ponts de dialogue ne cesse de croître, ce récit prophétique demeure le témoignage vivant que les révélations célestes, si diverses que soient leurs trajectoires, se rejoignent dans la dignité de l'être humain et dans sa quête de la vérité.

Depuis l'enceinte de la mosquée du Prophète, est parti un message éternel adressé au monde entier : la foi ne s'impose pas, le respect n'attend aucune condition, et la paix naît du cœur de la vérité.



Ph © AFP / Alberto PIZZOLI



REPARUTION | LA SAINTE MONIQUE D'HIPPONE

Par **Nassera Benamra**


Ph @ Siempreverde22

Dans de nombreuses villes européennes, il est courant de croiser une église, une rue ou une institution portant le nom de Saint Augustin. Son nom est parfois gravé sur un mur d'un bâtiment, comme c'est le cas dans certains quartiers antiques de Barcelone, un détail souvent évoqué par les guides touristiques. En tant que l'un des penseurs les plus influents du christianisme, il paraît pertinent d'explorer sa pensée. En creusant, nous avons constaté l'importance qu'il accordait à sa mère, qu'il vénérait et considérait comme essentielle dans la formation de sa personnalité et dans son succès. C'est ainsi que nous avons décidé de nous intéresser à cette figure maternelle, une femme dont l'influence mérite pleinement d'être reconnue.

Qui était réellement la mère de Saint Augustin ?

Il s'agit de Monique d'Hippone, née en 332 après J.C. dans le village de Thaghaste, l'actuelle Souk Ahras, en Algérie. Elle a grandi dans un environnement chrétien profondément sincère. Dès son enfance, elle abandonnait parfois ses amies et ses jeux pour se retirer derrière un arbre, s'agenouillant pour prier. À mesure qu'elle grandissait, sa foi chrétienne fleurissait davantage dans son cœur. Sa beauté était remarquable, sa silhouette élancée, son esprit clair, sa sagesse profonde, son âme vaste et ses émotions intenses.

Le destin voulait qu'elle épouse Patricius, un notable de Thaghaste, de religion polythéiste, qu'elle servit avec dévouement. Malgré ses colères et ses infidélités, elle supportait tout avec patience, gagnant ainsi le respect et l'amour de son mari. Par sa douceur, elle apaisait également les tensions avec sa belle-mère, et jouait un rôle de pacificatrice.

Monique donne naissance à trois enfants, dont Augustin, qu'elle élève avec une grande piété chrétienne. Elle ne souhaitait cependant le faire baptiser que plus tard, à sa demande, même lorsqu'il se trouvait en danger de mort. Elle n'exécute pas ce projet, craignant que les tentations de l'adolescence, notamment son désir de conquêtes amoureuses, ne le détournent de sa foi. Tout en espérant qu'il fasse carrière, elle ne le poussait pas vers le mariage, de peur que cela ne compromette ses ambitions académiques et professionnelles, préférant attendre qu'il soit pleinement accompli et prêt à faire des choix mûrement réfléchis.

Ce qui caractérise le plus cette sainte, c'est sa foi profonde dans le pouvoir de la prière. Comme le disent les pères de l'Église : « *Bienheureux celui qui se tient à la porte de la prière.* » Grâce à ses prières ferventes, issues d'un cœur rempli de foi, elle réussit à ramener son mari. Elle avait fermement décidé de gagner l'âme de son mari, et sa foi inébranlable la poussait à conseiller les autres femmes en détresse, leur disant que la prière est la clé du salut. La première réponse à ses prières était la conversion de son mari Patricius, ce qui la réjouit profondément et lui fait oublier ses souffrances. Mais, il mourut peu après, la laissant veuve alors qu'elle était encore jeune.

Après la mort de son mari, elle se consacre entièrement à ses enfants, à l'aide aux proches, et aux œuvres de charité. Elle se rendait à l'église chaque jour, et passait de longues heures à visiter les malades, à servir les pauvres, à consoler les veuves et à relever le moral des mères dont les enfants s'étaient égarés.

Les larmes d'une mère exaucées par la miséricorde divine

Augustin achève ses études à l'école de Madoure, une ville intellectuelle célèbre située à 30 km de Thagaste, où il surpassait même ses professeurs grâce à son talent et son intelligence. Son père, avant sa mort, souhaitait l'envoyer à Carthage pour poursuivre ses études, mais le manque d'argent l'oblige à passer une année chez lui, sans occupation, en compagnie de mauvaises fréquentations. Pendant cette période, il s'adonnait à des actes inconsidérés, comme voler des poires dans les jardins des voisins, non par nécessité, mais par goût pour la domination.

Une année plus tard, à Carthage, il excelle dans ses études et développe une passion pour la sagesse. Sa mère espérait que ses connaissances le mèneraient à la foi en Dieu. À l'aube de sa jeunesse, il s'écartait du droit chemin, séduit par une femme plus âgée. Malgré les exhortations incessantes de sa mère, il demeure sourd à ses paroles, qu'il considérait comme de simples propos féminins, alors que pour elle, elles reflétaient la voix de Dieu.

Elle intensifie ses prières, ses jeûnes et ses larmes pour implorer le retour de son fils. Après sa conversion, Augustin écrit: « *Devant toi, ta fidèle servante, ma mère, me pleurait avec plus de larmes que d'autres mères n'en répandent sur un cercueil.* »

Dans ce même esprit de confiance et d'espérance, le pape François évoque : « *Nous en venons à la dernière inquiétude, l'inquiétude de l'amour. Ici, je ne peux manquer de m'arrêter sur la mère, Monique. Que de larmes a versées cette sainte femme pour la conversion de son fils. Et combien de mères versent aujourd'hui encore des larmes pour que leurs enfants retournent au Christ ! Ne perdez pas l'espérance dans la grâce de Dieu. Dans les Confessions, nous lisons cette phrase qu'un évêque dit à sainte Monique, qui lui demandait d'aider son fils à retrouver le chemin de la foi : "Il est impossible que l'enfant de telles larmes périsse".* » (Paroles du pape François, Basilique Saint-Augustin à Campo Marzio, Rome, Mercredi 28 août 2013)

Le retour d'Augustin à la foi

En 382, Augustin quitte sa mère, Monique, pour poursuivre gloire et richesse à Rome. Malgré ses larmes et prières, il s'éloigne d'elle et de Dieu. Refusant de renoncer, Monique le rejoignit à Milan, où elle reçut l'assurance de Saint Ambroise : « *Le fils de tes larmes ne périra pas.* »

Ses prières exaucées, Augustin se convertit et reçu le baptême en 387. Peu après, Monique, apaisée et comblée, déclare : « *Tout ce que j'ai désiré est accompli.* » Elle décède cette même année, laissant un héritage de foi et d'amour maternel.

La sainte Monique aurait pu rester une femme oubliée de l'histoire, comme tant d'autres de son époque. Mais en donnant naissance à Augustin, l'une des plus grandes figures de l'Église, elle a laissé une empreinte indélébile. Par sa foi inébranlable, ses prières incessantes et son amour infini, elle a contribué à façonner non seulement le destin de son fils, mais aussi celui de la chrétienté.



Augustin

l'enfant des deux rives et l'Islam

Par **Hanane Saïdi**

Il naquit en 354 à Thagaste, dans ce que les Romains appelaient la Numidie et que l'his-toire appellerait un jour l'Algérie. Fils d'un père romain et de Monique, une berbère, femme de foi et de larmes, Augustin porta, dès ses premiers jours, le poids et la grâce d'un double enracinement.

La terre qui l'enfanta n'appartenait encore ni à l'Occident ni à l'Orient tel qu'ils se constitueraient plus tard. Dans les marchés, on parlait le punique, le berbère et le latin. Et sur cette vieille terre, habitée de mémoires superposées, on adorait des dieux rivaux sans s'en offusquer vraiment.

Augustin fut d'abord un homme inquiet. *Les Confessions*, rédigées à Hippone vers 397, portent dans chacune de leurs pages la trace d'une âme qui ne sait pas se tenir tranquille, avide d'une vérité qu'elle pressent sans encore pouvoir la nommer.

« *Notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il se repose en toi* » : cette phrase, peut-être la plus célèbre que l'Occident chrétien ait jamais produite, n'est pas celle d'un homme serein. C'est celle d'un homme qui a longtemps cherché ailleurs. D'un homme qui, en cherchant Dieu, s'est probablement cherché aussi.

Carthage d'abord, avec ses plaisirs et ses vertiges. Puis le manichéisme, cette grande explication du monde qui séduisait les esprits avides de système. Puis Milan, les cercles néoplatoniciens, l'élégance d'une philosophie qui semblait répondre à tout. Il chercha avec la fièvre propre à ceux qui sentent confusément que leur soif est plus grande qu'eux.

Sa mère Monique priait. Son intelligence résistait. Et puis un soir, dans un jardin de Milan, une voix d'enfant : Tolle, lege. Prends, lis. Il s'exécuta. Il ne fut plus jamais le même.

On pense, inévitablement, à la grotte de Hirâ : à cet autre homme saisi par une voix venue d'ail-leurs, dans une autre langue. Mohammed ﷺ et Augustin ne se connaîtront jamais. Deux siècles les séparent. Mais la même fièvre les traverse : la certitude soudaine, irréversible, qu'on vient d'être choisi pour quelque chose de plus grand que soi.

Ce qu'Augustin apporta au monde, on ne finirait pas d'en faire le tour. La théologie de la grâce d'abord, qui allait traverser quinze siècles de disputes chrétiennes. Et cette méditation sur le temps intérieur, dans le livre XI des *Confessions*, qui anticipe de plus d'un millénaire les interrogations de la philosophie moderne. *La Cité de Dieu*, enfin, dictée dans l'urgence pendant que les Vandales assiégeaient Hippone : une pensée politique née sous la menace, par un Africain du Nord dont la terre natale ne serait devenue musulmane que deux siècles plus tard. L'ironie de l'histoire a rarement été aussi silencieuse.

Augustin précède l'islam d'Afrique du Nord. Il appartient à une strate plus ancienne, que ni la conquête arabe du VIIe siècle ni la colonisation française du XIXe n'effacèrent vraiment, même si chacune, à sa façon, tenta de la faire oublier.

L'olivier de saint Augustin qui pousse encore au cœur de Souk Ahras n'est pas un ornement touristique. C'est un survivant. Il a vu passer des armées, des langues, des dieux. Il est toujours là.

Pour les Algériens d'aujourd'hui, Augustin n'est pas un étranger. Il est un ancêtre dans la lignée des grandes figures nées sur ce sol : Apulée, Tertullien, Ibn Khaldoun deux siècles après lui, et tant d'autres dont les noms ont disparu sans laisser de trace.

La Numidie produisit des penseurs comme d'autres régions produisaient du blé. Augustin reste le plus grand. Sa mère portait un prénom berbère. Son père adorait les dieux romains. Lui-même, avant sa conversion, fut séduit par les sagesses orientales qui circulaient librement dans la Méditerranée antique. Cela, au fond, c'est l'Afrique du Nord dans son épaisseur réelle.

Quand le pape Léon XIV se recueille à Annaba sur la tombe d'Augustin, il ne vient pas en conquérant d'une mémoire étrangère. Il vient en héritier, comme tous ceux que cet homme a traversés sans qu'ils l'aient nécessairement cherché. Car Augustin est de ces penseurs qui débordent les cadres où on tente de les enfermer. Son obstination à ne pas se satisfaire des réponses faciles, sa certitude que la justice ne négocie pas avec la commodité : tout cela parle encore, et pas seulement aux chrétiens.

L'Algérie d'aujourd'hui gagnerait à se souvenir de lui. Non pour faire d'Augustin un emblème de l'Occident chrétien, ce qu'il ne fut jamais vraiment, mais parce que son histoire dit quelque chose de vrai sur la profondeur de cette terre. Il y a seize siècles, un jeune homme de Thagaste se demandait comment vivre avec la vérité, la justice et l'imperfection du monde. Ces questions n'ont pas de propriétaire. Elles sont nées ici, sous ce ciel, à côté des oliviers, et elles n'ont jamais cessé d'être actuelles.


Ph @ Vatican Media

Résonances abrahamiques

26 | LÉON XIV À ANNABA : LE PARFUM DISCRET D'UNE ÉGLISE MINORITAIRE

Par **Raphaël Georgy**

Dans la basilique qui porte le nom de son maître spirituel, le pape augustinien a célébré mardi 14 avril 2026 la seule messe pontificale de son passage en Algérie. Devant un millier de fidèles, il a choisi l'image de l'encens pour dire aux 8 000 catholiques du pays ce qu'il attendait d'eux.

La modestie de la basilique Saint-Augustin à Annaba, capable d'accueillir autour d'un millier de fidèles, comme ce mardi 14 avril 2026 lors de la messe célébrée par le pape Léon XIV, tranche avec la nouvelle Grande Mosquée d'Alger, inaugurée en 2024 et qui affiche une jauge de 120000 personnes. Le contraste illustre la situation de la communauté chrétienne d'Algérie, petite et modeste. La venue du pape constitue d'autant plus un événement fort et inattendu, dépassant les logiques simplement humaines, à l'image d'un Jésus se rendant d'abord auprès des plus petits. « *Votre présence dans le pays fait penser à l'encens*, a affirmé le souverain pontife dans son homélie. *Un grain incandescent qui diffuse son parfum parce qu'il rend gloire au Seigneur, et apporte joie et réconfort à beaucoup de frères et sœurs. Cet encens est un petit élément précieux qui n'est pas au centre de l'attention mais qui invite à tourner nos cœurs vers Dieu, en nous encourageant mutuellement à persévérer dans les difficultés du temps présent. La louange, la bénédiction, la supplication s'élèvent de l'encensoir de notre cœur, en répandant la suave odeur de la miséricorde, de l'aumône et du pardon.* »

L'encens, bien connu en islam sous le nom de *bakhour* en arabe, est utilisé régulièrement dans les offices catholiques et remonte aux origines du christianisme et du judaïsme. « *Que ma prière soit devant toi comme l'encens, et l'élévation de mes mains comme l'offrande du soir* », disait le psaume 141. Dans l'évangile de Matthieu, les mages offrent à l'enfant Jésus de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Les Pères de l'Église, comme les chrétiens appellent les grands commentateurs de la Bible, y ont vu la reconnaissance de l'intimité entre Jésus et Dieu.

Comme l'encens, la communauté chrétienne est tout juste assez grande pour être remar-quée. Elle n'a pas vocation à exister pour elle-


Ph @ Vatican Media



Ph @ Vatican Media

même, mais à s'offrir aux autres. L'encens n'attire pas l'attention; il oriente vers Dieu. Son parfum ne sature jamais la pièce; il se diffuse en laissant de l'espace aux autres. Ainsi le pape présente-il l'image d'une coexistence possible.
Mais si les chrétiens d'Algérie sont petits par le nombre, ils sont grands par le passé dont ils héritent : une grande Église à Hippone, dont Augustin était l'évêque de 395 à 430 après J.-C. Un des théologiens chrétiens les plus influents


Ph @ Vatican Media

avec Thomas d'Aquin a défini une des plus anciennes règles monastiques occidentales, inspirée du livre des Actes des apôtres, dans la Bible. Par un heureux hasard du calendrier, c'est ce texte qui a été lu durant la messe célébrée par le pape à Annaba: « *La multitude de ceux qui étaient devenus croyants avait un seul cœur et une seule âme; et personne ne disait que ses biens lui appartenaient en propre, mais ils avaient tout en commun.* (...) *Aucun d'entre eux n'était dans l'indigence, car tous ceux qui étaient propriétaires de domaines ou de maisons les vendaient, et ils apportaient le montant de la vente pour le déposer aux pieds des Apôtres; puis on le distribuait en fonction des besoins de chacun.* »
Dans ce texte, Luc présente un idéal d'Église où la fraternité des croyants va jusqu'à la mise en commun des biens, reflet visible de leur unité de foi et de cœur.
La régénération du cœur est une des clés de voûte de la théologie d'Augustin, car pour lui, c'est le lieu où Dieu agit. Elle n'est pas l'œuvre

de l'homme, mais bien de Dieu qui fait « *naître à nouveau* » ou « *d'en haut* », comme le dit l'évangile de Jean, lu également pendant la messe. Le pape en fait même une « *règle apostolique* » et un « *critère authentique de réforme ecclésiale* »: une réforme qui, pour être vraie, commence par le cœur. On peut aussi y voir une référence à l'effort perpétuel de l'être humain, qui lutte chaque jour contre le repli sur soi et l'égoïsme, pour se tourner à nouveau vers les autres et vers Dieu.

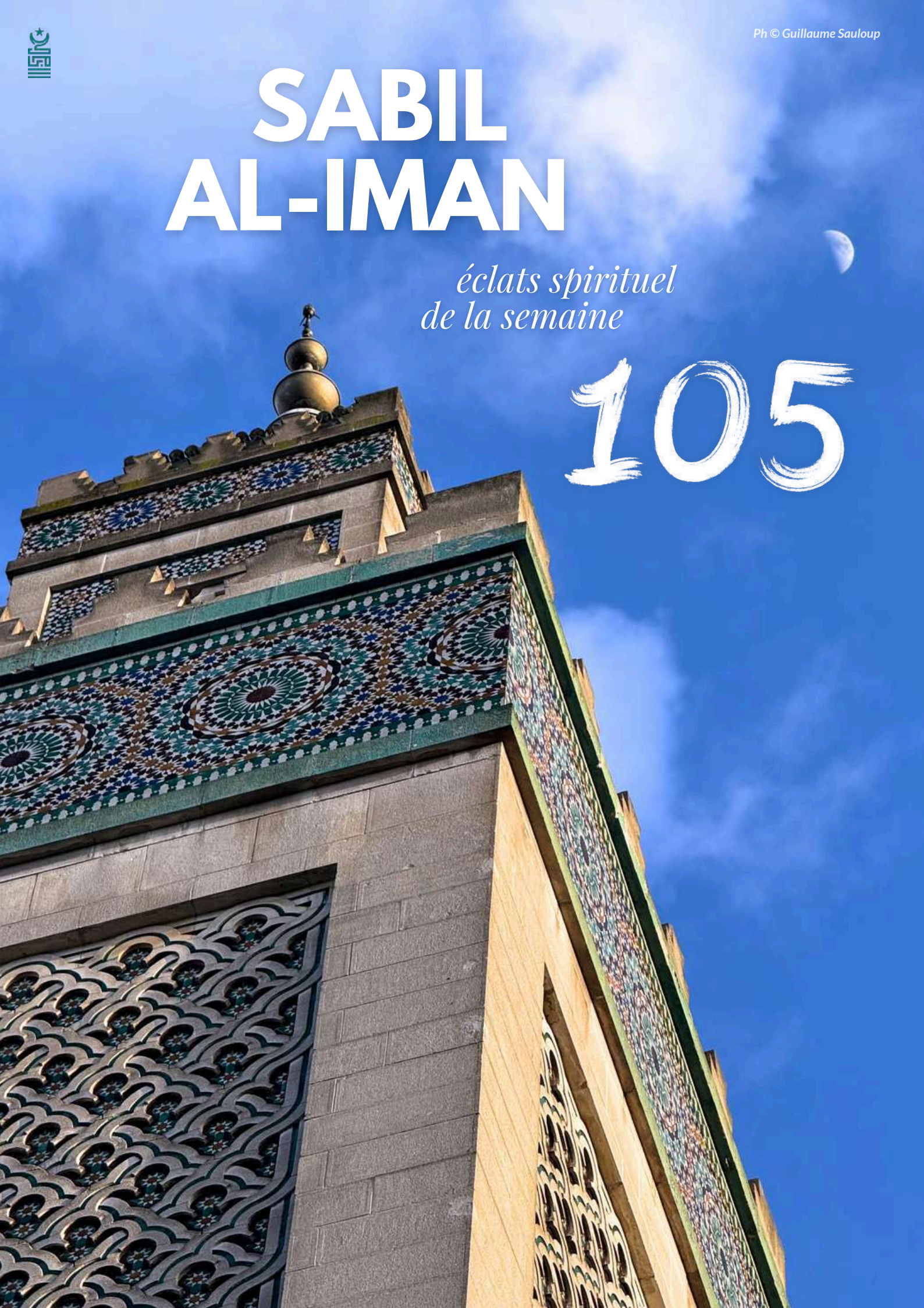
C'est ainsi transformés que les chrétiens d'Algérie, mais plus largement tous les croyants, sont appelés par le pape à demeurer des témoins de l'amour de Dieu: « *Témoignez de l'Évangile par des gestes simples, des relations authentiques et un dialogue vécu au jour le jour: vous donnerez ainsi saveur et lumière là où vous vivez* ».



Ph @ Vatican Media



Ph @ Radwan Menzer



SABIL AL-IMAN

éclats spirituel de la semaine

105

Accueillir sans se diluer :
la voie du croyant face à la différence

Par **Cheikh Khaled Larbi**

Aux carrefours des âmes où se croisent les regards,
Quand l'autre devient signe, ou parfois un miroir,
Entre crainte et sagesse, entre repli et élan,
Le croyant cherche une voie… celle de Sabil al-Imân.

A chaque époque ses épreuves, et parmi les nôtres figure celle de la rencontre. Rencontre des cultures, des idées, des croyances. Dans ce monde où les frontières physiques s'effacent mais où les frontières identitaires se crispent, le croyant est placé face à une responsabilité majeure : incarner une foi, à la fois enracinée et éclairée. La venue d'une figure religieuse chrétienne en terre musulmane, telle que l'Algérie, dépasse le simple cadre protocolaire. Elle interroge, parfois dérange, souvent divise. Pourtant, au lieu de céder aux réactions immédiates, le croyant est appelé à élever son regard : transformer l'événement en moment de discernement spirituel.

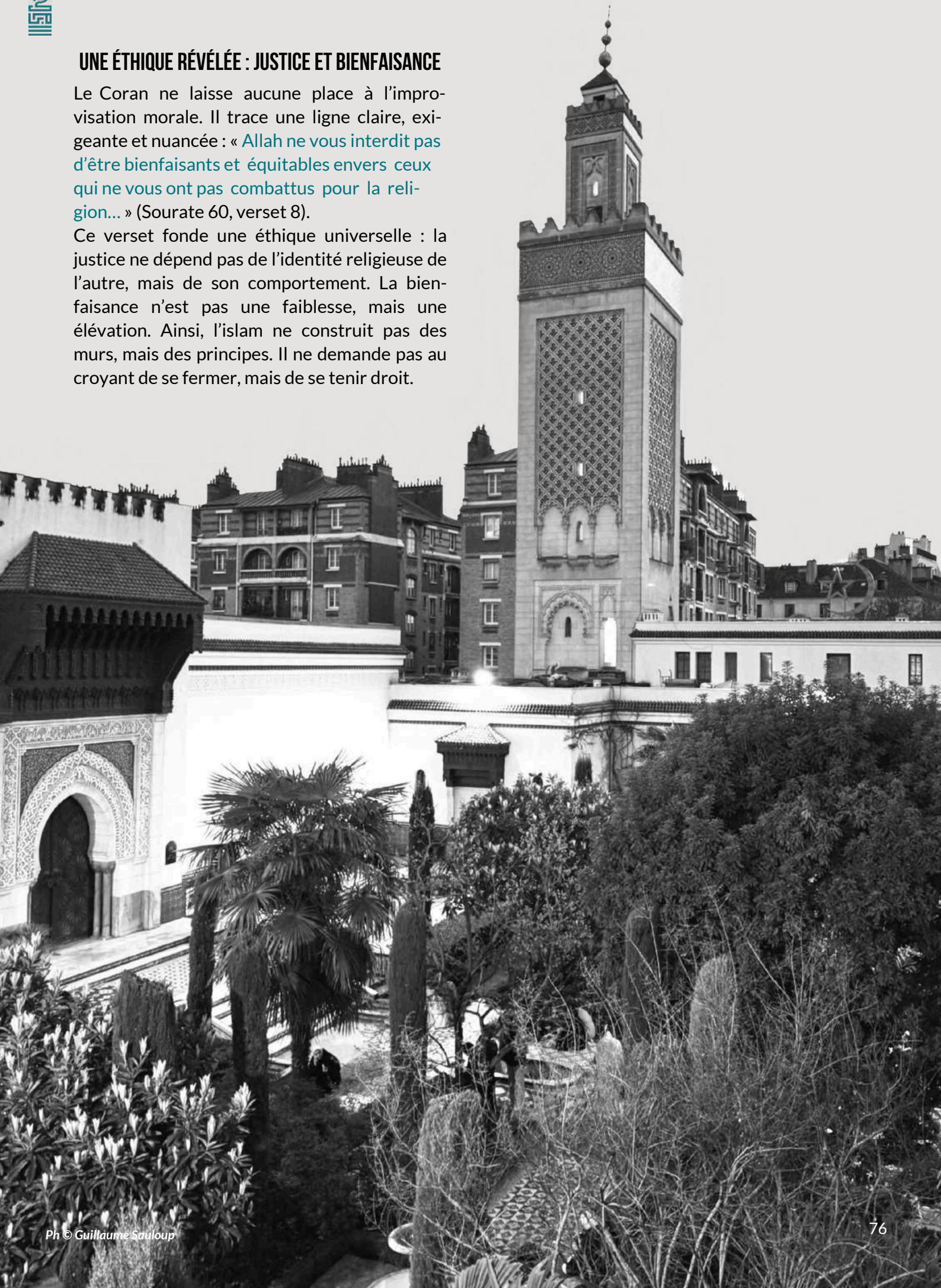


Ph © Guillaume Sauloup

UNE ÉTHIQUE RÉVÉLÉE : JUSTICE ET BIENFAISANCE

Le Coran ne laisse aucune place à l'improvisation morale. Il trace une ligne claire, exigeante et nuancée : « Allah ne vous interdit pas d'être bienfaisants et équitables envers ceux qui ne vous ont pas combattus pour la religion… » (Sourate 60, verset 8).

Ce verset fonde une éthique universelle : la justice ne dépend pas de l'identité religieuse de l'autre, mais de son comportement. La bienfaisance n'est pas une faiblesse, mais une élévation. Ainsi, l'islam ne construit pas des murs, mais des principes. Il ne demande pas au croyant de se fermer, mais de se tenir droit.



Ph © Guillaume Sauloup

LE PROPHÈTE ﷺ : LA MESURE PARFAITE

Loin des discours théoriques, la tradition prophétique offre une incarnation vivante de cet équilibre. Lorsque la délégation chrétienne de Najran fut reçue à Médine, le Prophète ﷺ leur accorda non seulement l'hospitalité, mais également la liberté de pratiquer leur culte au sein même de la mosquée. Ce geste n'était ni une concession, ni une confusion. Il était l'expression d'une force intérieure : celle d'une foi suffisamment solide pour ne pas craindre la présence de l'autre. Accueillir sans s'effacer, respecter sans se renier : telle est la voie prophétique.

CLARIFIER POUR NE PAS SE PERDRE

A l'heure des slogans rapides et des jugements simplistes, une distinction s'impose : tolérer, ce n'est pas approuver ; c'est reconnaître un droit à l'existence. Dialoguer, ce n'est pas relativiser ; c'est chercher à comprendre sans céder. S'ouvrir, ce n'est pas se diluer ; c'est rester soi tout en allant vers l'autre.

Le danger n'est pas dans la rencontre. Il réside dans la confusion.

Une foi qui se dilue au contact, n'était déjà plus solide. Une foi qui s'isole par peur, trahit un manque de confiance. Entre ces deux excès, le croyant trace une voie exigeante : celle de la lucidité.

LA FOI COMME FORCE, NON COMME FRAGILITÉ

Celui qui connaît sa religion ne redoute pas l'échange. Il sait que la vérité ne s'efface pas par la discussion, et que la lumière ne diminue pas en éclairant d'autres chemins.

La véritable question n'est donc pas de savoir si l'autre est une menace, mais si nous sommes à la hauteur de notre propre foi.

Car une foi vivante ne se contente pas d'être défendue : elle se manifeste, elle se ressent, elle se voit dans les comportements avant même de s'entendre dans les discours.

MAÎTRISER SES RÉACTIONS : UN SIGNE DE MATURITÉ

Les événements symboliques suscitent souvent des réactions vives : rejet instinctif, enthousiasme naïf, prises de position tranchées. Pourtant, la voie du croyant est celle de la maîtrise. « Les serviteurs du Tout Miséricordieux sont ceux qui marchent humblement sur terre… » (Sourate 25, verset 63). La dignité ne se trouve ni dans l'excès, ni dans la précipitation, mais dans la retenue éclairée. Savoir observer avant de juger, comprendre avant de réagir : voilà une marque de profondeur spirituelle.

ENTRE FERMETURE ET DILUTION : LA VOIE MÉDIANE

Deux dérives opposées menacent aujourd'hui la sincérité de la foi. Une fermeture rigide, qui transforme la religion en rejet de l'autre. Une ouverture sans repères, qui dissout toute identité dans un relativisme confus.

L'islam appelle à une voie médiane : une foi affirmée sans arrogance, une ouverture réelle sans compromission.

Être croyant, ce n'est ni fuir le monde, ni s'y perdre. C'est y être présent avec conscience.

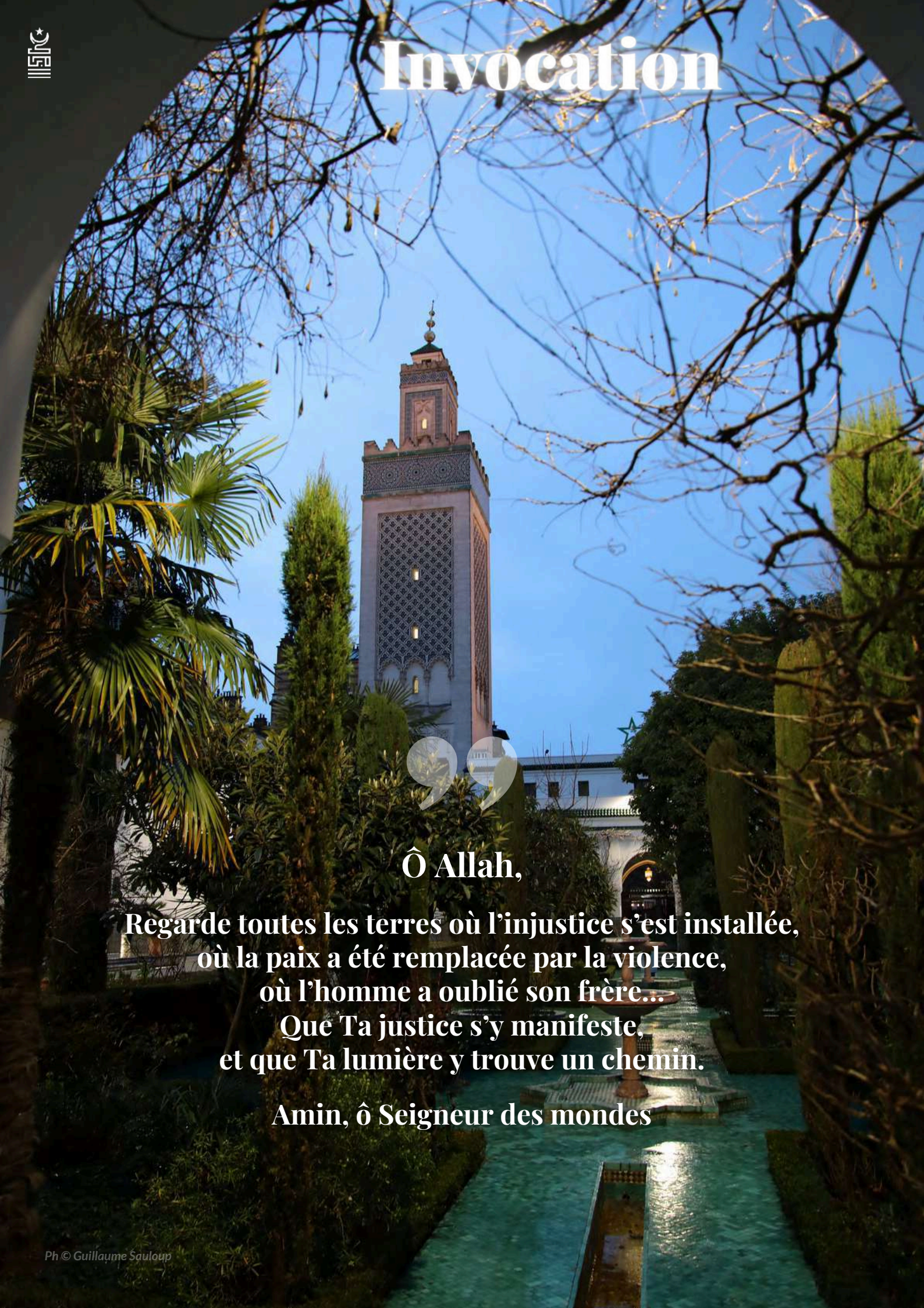
DONNER DU SENS À LA RENCONTRE

Chaque situation est une opportunité pour celui qui sait voir au-delà de l'apparence. Une visite, un échange, un événement médiatisé peuvent devenir : une occasion de montrer la noblesse de l'éthique islamique, un moment pour corriger les incompréhensions, une invitation à élever le niveau du dialogue.

Le croyant ne subit pas son époque. Il l'habite avec intelligence.

Ph © Guillaume Sauloup

Invocation



Ô Allah,

Regarde toutes les terres où l'injustice s'est installée,
où la paix a été remplacée par la violence,
où l'homme a oublié son frère…
Que Ta justice s'y manifeste,
et que Ta lumière y trouve un chemin.

Amin, ô Seigneur des mondes

Ph © Guillaume Sauloup



Ph © mtcurado

Le Hadith de la semaine

103 | L'UNITÉ DE LA PROPHÉTIE ET LA PLACE DE JÉSUS ('ÎSÂ), *PAIX SUR LUI*

Par **Cheikh Younes Larbi**

D'après Abou Hourayra (qu'Allah l'agrée), le Messager d'Allah ﷺ a dit :

« *Je suis le plus proche des gens de Jésus fils de Marie, ici-bas et dans l'au-delà. Les prophètes sont des frères issus de pères différents ; leurs mères sont diverses, mais leur religion est une. Et il n'y a entre lui et moi aucun prophète.* »

RAPPORTÉ PAR EL-BOUKHÂRÎ ET MOUSLIM

Voici que le Messager de l'islam ﷺ pose, comme à son habitude, une règle fondamentale dans la manière de considérer les prophètes, paix sur eux, et en particulier Jésus fils de Marie ('Îsâ ibn Maryam), en affirmant qu'il est le plus digne de lui, dans ce monde comme dans l'au-delà. Il établit ainsi que les prophètes sont liés par une fraternité fondée sur une origine unique, celle du Tawhid, malgré la diversité de leurs législations et la pluralité de leurs voies.

Ainsi se dévoile la profondeur de cette orientation prophétique, tant dans sa dimension dogmatique que dans sa portée humaine : elle ouvre la voie à une compréhension juste et universelle de la relation des musulmans à l'ensemble des prophètes, et corrige nombre de représentations erronées attribuées à l'islam, en dehors de son cadre coranique et prophétique, lequel repose sur la réunion entre une foi sincère et le respect absolu de tous les messagers d'Allah. Allah Très-Haut dit : « Nous ne faisons aucune distinction entre Ses messagers » (Sourate El-Baqara :285).



Ainsi, la foi en tous les prophètes, sans exception, constitue un fondement essentiel de la croyance musulmane. Croire en Jésus (‘Îsâ), paix sur lui, relève donc du cœur-même de la foi.

Lorsque le Prophète ﷺ dit : « *Les prophètes sont des frères issus de pères différents* », il exprime une réalité profonde : ils partagent une même origine, le monothéisme pur, tandis que leurs législations diffèrent selon les peuples et les époques. La diversité des législations ne signifie donc nullement une pluralité de divinités, mais procède de la sagesse divine dans l’accompagnement des sociétés humaines.

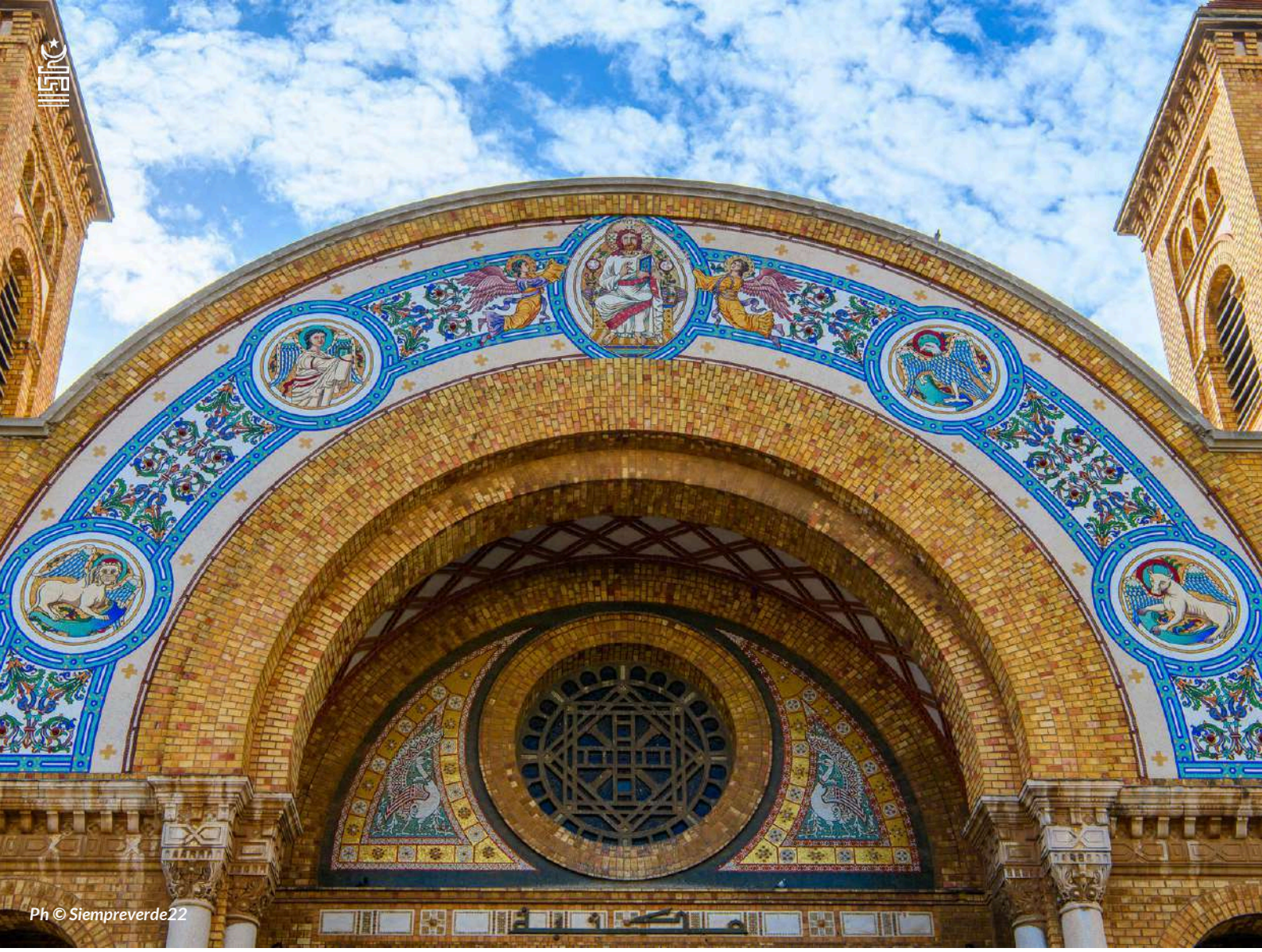
Dès lors, il apparaît clairement que le message mohammadien n’est pas venu abolir les révélations antérieures, mais les parachever et les accomplir. Le Prophète ﷺ l’a illustré dans un autre hadith en comparant la prophétie à une construction achevée à laquelle il manquait une seule brique : « *Mon exemple et celui des prophètes avant moi est celui d’un homme ayant construit une maison qu’il a embellie et perfectionnée, sauf l’emplacement d’une brique… Je suis cette brique, et je suis le sceau des prophètes* ». Il s’agit là d’une expression lumineuse de la continuité et de l’achèvement, et non de la rupture.

Dans les sociétés occidentales contemporaines, marquées par la pluralité religieuse, cette orientation prophétique constitue un fonde-ment solide pour l’élaboration d’un discours alliant clarté dogmatique et ouverture humaine. Ainsi, lorsque le musulman évoque Jésus (‘Îsâ), paix sur lui, il ne le considère pas comme une simple figure symbolique, mais comme un noble prophète parmi les plus éminents, dont la reconnaissance fait partie intégrante de la foi.

La biographie prophétique illustre concrètement cette vision, notamment à travers l’épisode de la délégation des chrétiens de Najran. Ceux-ci vinrent à Médine au cours de la neuvième année de l’Hégire. Lorsqu’ils entrèrent dans la mosquée du Prophète ﷺ et que l’heure de leur prière arriva, ils demandèrent la permission de prier. Le Prophète ﷺ ne les en empêcha pas ; au contraire, il leur permit d’accomplir leur culte dans la mosquée, tournés vers leur propre direction. Cette scène témoigne d’une remarquable ouverture et d’un profond respect dans le cadre du dialogue et de la coexistence. Un échange eut également lieu entre eux et le Prophète ﷺ au sujet de Jésus (‘Îsâ), à la suite duquel furent révélés les premiers versets de la sourate El ‘Imrân, exposant la vérité avec sagesse et argumentation, sans contrainte ni rupture. Puis ils repartirent en sécurité, sous la protection d’un pacte.

Ce comportement prophétique constitue un principe fondamental dans la relation avec les non-musulmans pacifiques : respect, justice et reconnaissance de leur droit à pratiquer leur culte, tout en maintenant clairement l’identité musulmane sans compromission.

Dès lors, depuis la Grande Mosquée de Paris, il convient de s’adresser à ceux qui vivent dans des environnements homogènes sur le plan religieux, et qui ne font pas l’expérience quotidienne de la diversité. A ceux dont la perception reste limitée, et qui réduisent la relation avec l’autre, à la méfiance ou à la confrontation, il faut rappeler que la voie du Prophète ﷺ n’a jamais été une voie d’exclusion, mais une voie vécue, façonnée dans l’épreuve, fondée sur la


Ph © Siempreverde22

sagesse du dialogue, la justice et la noblesse du comportement.

La divergence religieuse n'implique ni la négation de l'humanité de l'autre, ni la légitimation de la rupture ou de l'agression. Elle appelle plutôt à un désaccord encadré par l'éthique, la miséricorde, et un dialogue serein, tout en gardant un cœur animé par le désir sincère de guidée pour autrui. Allah, Très-Haut, dit : « Si ton Seigneur l'avait voulu, tous ceux qui sont sur la terre auraient cru. Est-ce à toi de contraindre les gens à devenir croyants ? » (Sourate Younus : 99), et : « Tu ne guides pas qui tu aimes, mais Allah guide qui Il veut » (Sourate El-Qasas : 56), ainsi que : « Il n'incombe au Messager que la transmission claire » (Sourate En-Nour : 54), et : « S'ils se détournent… il ne t'incombe que la transmission » (Sourate Esh-Shourâ : 48).

Ces versets établissent que la guidée appartient exclusivement à Allah, et que la mission du croyant est celle d'une transmission fidèle, empreinte de sagesse et de miséricorde, loin de toute contrainte ou exclusion.

Ce principe apparaît également dans la vie du Prophète ﷺ lorsqu'il perdit son oncle Aboû Tâlib, qui l'avait soutenu et protégé, mais qui mourut sans embrasser l'islam. Le Prophète ﷺ en éprouva une profonde tristesse, sans jamais transformer cette douleur en rejet ou en hostilité, illustrant ainsi que la fidélité aux principes peut s'accompagner d'une élévation morale exemplaire.

C'est cet équilibre prophétique dont notre époque a le plus grand besoin, afin que les relations humaines reposent sur la justice, la miséricorde et la connaissance mutuelle, plutôt que sur la tension, l'incompréhension et l'affrontement.

LA JEUNESSE FRANÇAISE DE CONFESSION MUSULMANE

Découvrons-là

26- DANS LA VRAIE VIE « LE PAPE EN ALGÉRIE… ÇA NOUS CONCERNE VRAIMENT ? »

Par **Cheikh Abdelali Mamoun**

C'est la récré de midi. Samir, 17 ans, est assis sur un muret, téléphone en main. Des images du pape en Algérie défilent sur son écran. Les commentaires s'enflamment en dessous. Des avis tranchés, des mots forts, parfois des insultes. Il s'arrête sur une vidéo. La regarde deux fois. Pose son téléphone sur ses genoux.

Le lendemain, dans la cour, il en parle avec Yassine et Lina.

– Franchement, je comprends pas… pourquoi ça fait autant réagir ? C'est quoi le problème avec cette visite ?

Yassine hausse les épaules, mais pas d'indifférence.

– C'est le chef des catholiques du monde entier. Ça a forcément un sens qu'il vienne ici.

– Ouais, mais nous on est musulmans. Concrètement, ça change quoi pour nous ?

Lina, qui jusque-là mangeait son sandwich sans rien dire, lève les yeux.

– Ça dépend de comment tu vis ta religion, je crois.

– C'est-à-dire ?

Elle réfléchit une seconde avant de répondre.

– Je sais pas… Si ta foi, elle tient que quand t'es entre toi et les tiens, forcément dès que quelque chose vient de dehors, ça dérange. Mais si elle est solide en toi, tu peux regarder sans avoir peur.

Yassine fronce les sourcils.

– Donc si ça dérange les gens, c'est qu'ils sont faibles ?

– Non, c'est pas ce que j'ai dit. Je dis juste que ça pose une question. Pas sur le pape, pas sur les catholiques… sur nous.

Samir n'a pas répondu. Il repensait aux commentaires de la veille. Certains parlaient de "danger". D'autres de "respect mutuel". Deux mots, deux mondes.

– En vrai, reprend-il au bout d'un moment, ce qui me bloque c'est que je sais pas où me mettre. Parce que fermer la porte à tout… c'est nul. Mais tout accepter sans réfléchir, c'est nul aussi.

– Y'a peut-être autre chose, dit Lina.

– Quoi ?

– Rencontrer sans devenir l'autre. Rester toi, mais pas te barricader.

Un silence s'installe. Pas un silence gêné. Plutôt le genre de silence qui arrive quand quelque chose mérite qu'on le laisse reposer.

Yassine finit par dire :

– C'est plus compliqué que ce qu'on lit dans les commentaires, en tout cas.

Samir sourit, range son téléphone dans sa poche.

Pour la première fois depuis qu'il avait vu ces vidéos, il avait l'impression que la question valait mieux que toutes les réponses qu'il avait lues.





Ph @ mtcurado

Le Coran m'a appris

45 | À SE RENCONTRER SANS SE PERDRE

Par **Cheikh Khaled Larbi**


Ph © Guillaume Sauloup

La venue d'une figure majeure du christianisme en terre musulmane n'est pas un simple événement diplomatique. Elle agit comme un révélateur. Elle met à nu, souvent sans bruit, notre rapport à l'autre, à la différence, à nous-mêmes. Et elle oblige, plus que l'actualité ordinaire, à se situer.

Face à cela, deux réactions surgissent presque mécaniquement. La première est la fermeture. Elle se drape dans le langage de la protection identitaire, mais traduit le plus souvent une inquiétude plus profonde : celle d'une foi fragilisée, qui redoute le contact comme une menace. La seconde est l'adhésion sans distance. Elle se veut généreuse et ouverte, mais confond parfois la rencontre avec l'effacement, le dialogue avec la dilution. Entre ces deux mouvements symétriques, le Coran trace une voie plus étroite et plus exigeante.
Il ne commence pas par nier la différence. Il la pose comme un fait, et plus encore, comme une volonté constitutive :

« **Si Allah avait voulu, Il aurait fait de vous une seule communauté.** »

Ce verset ne résout pas la question de la pluralité religieuse. Il la déplace entièrement. Car dès lors, la diversité n'est plus un problème à corriger ni une anomalie à surmonter. Elle est une réalité voulue, inscrite dans l'ordre des choses, et à ce titre, une réalité à comprendre plutôt qu'à fuir ou à lamenter.

Comprendre ne signifie pas tout accepter. Le Coran ne demande pas au croyant de suspendre sa conviction, de mettre entre parenthèses ce qu'il tient pour vrai le temps d'une rencontre polie. Il lui impose quelque chose de différent, et de bien plus difficile : une maîtrise de soi, une discipline intérieure.

« **Ne discutez avec les gens du Livre que de la meilleure manière.** »

La formule est lapidaire, mais son exigence est totale. Il ne s'agit pas seulement de parler calmement, d'adopter un ton courtois pour préserver les apparences. Il s'agit de parler justement, sans arrogance, sans caricature, sans cette peur sourde qui déforme l'autre avant même qu'il ait ouvert la bouche.
Dans cette exigence, le dialogue cesse d'être une stratégie de communication ou un exercice de bonne volonté. Il devient une épreuve intérieure. Car rencontrer l'autre sérieusement, ce n'est pas seulement l'écouter avec patience. C'est se confronter à ce que sa présence révèle de soi-même : la solidité ou la fragilité de sa propre foi, la sincérité ou l'illusion de sa propre ouverture. L'autre, en ce sens, n'est pas seulement celui qu'on accueille. Il est aussi le miroir dans lequel on se découvre.



Le Coran fixe alors une frontière simple dans sa formulation, mais décisive dans ses implications :

« **À vous votre religion, et à moi ma religion.** »

Ce verset n'est ni un refus de l'autre ni un abandon du dialogue. Il n'est pas non plus la proclamation d'une indifférence tranquille. Il établit une ligne claire entre la rencontre et la confusion, entre la coexistence et la fusion. Vivre ensemble sans se confondre, coexister sans se renier : voilà ce que ce verset rend possible, en posant les conditions d'une proximité qui ne soit pas une capitulation.

Dans ce cadre, accueillir ne devient réellement possible qu'à une condition : ne pas chercher à devenir l'autre, et ne pas craindre de demeurer soi. Ces deux renoncements vont ensemble.

L'un sans l'autre produit soit la fermeture hautaine, soit la dissolution anxieuse. Ensemble, ils rendent possible quelque chose de rare : une présence à l'autre qui ne soit ni absorption ni rejet, mais reconnaissance authentique. C'est peut-être là que se joue l'essentiel. Une foi qui s'évanouit au contact de l'autre n'était déjà plus solide avant la rencontre. Et une foi qui refuse tout contact trahit, elle aussi, une fragilité qu'elle cherche à dissimuler sous les traits de la rigueur. Dans les deux cas, c'est la même peur qui gouverne, simplement vêtue de costumes opposés.

Entre fermeture et dilution, le Coran ne propose pas de position confortable. Il propose une tenue. Une manière d'être au monde, d'habiter la différence, d'y faire face debout. Une posture où l'ouverture ne se paie pas par l'effacement de soi, et où la fidélité à soi ne se transforme pas en refus de l'autre.

À l'heure où les rencontres entre traditions religieuses se multiplient, souvent sous les yeux d'un monde qui attend de voir si elles révèlent des fractures ou des passerelles, cette exigence apparaît dans toute sa clarté et toute sa difficulté. Le Coran ne promet pas que la rencontre sera facile. Il dit seulement comment elle peut être digne.

Rencontrer sans se perdre.

Notre mosquée


Ph @ AFP

70 | LA VISITE DE LÉON XIV EN ALGÉRIE VUE PAR LE RECTEUR DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

Par **Nassera Benamra**

Dès les premières heures de l'annonce de sa venue, la visite du pape Léon XIV en Algérie a pris une dimension particulière. Dans les conversations, les milieux religieux, et jusque dans les cercles diplomatiques, elle circule comme un événement rare, presque suspendu hors du temps. Une visite officielle mais qui ne ressemble pas aux autres.

Pour le recteur de la Grande Mosquée de Paris, Chems-eddine Hafiz, cette arrivée porte en elle une résonance singulière. Il parle d'un moment que beaucoup vivent comme historique. « *Le monde du Maghreb musulman est enchanté par cette visite, qui est une visite historique* », dit-il, rappelant que « d*epuis l'antiquité, l'Algérie n'a pas accueilli un pape* ».

Dans son regard, ce déplacement dépasse le protocole. Il raconte une traversée symbolique, celle d'un pape qui « *entre en Afrique par la grande porte de l'Algérie* ». Et dans cette entrée, presque solennelle, il voit un geste adressé directement aux Algériens. Une salutation simple, presque familière mais purement mu-

sulmane, qui résonne différemment selon lui : « *Essalam Alaykoum* », à laquelle il sera répondu par : « *wa Alaykoum Es-salam wa Rahmatou Allah* ». Il s'agit ici d'une scène de langage partagé, qu'il décrit comme « *une osmose entre Léon XIV et le peuple algérien* ».

Au détour d'une réunion de rédaction du magazine IQRA, Chems-eddine Hafiz remonte le fil de souvenirs plus intimes. Il évoque l'Église d'Algérie non pas comme une institution lointaine, mais comme une présence humaine, presque familière. Il se souvient notamment de son enfance, lorsque sa mère l'inscrivait, durant les vacances d'été, à des cours de soutien organisés par des sœurs à l'église. Un souvenir simple, mais révélateur d'une proximité vécue, loin des représentations figées, il était avec d'autres musulmans dans les salles de cours.

Il se souvient notamment de Mgr Henri Teissier, archevêque d'Alger, rencontré peu avant son décès. Le regretté avait confié aux présents à sa conférence du mercredi du savoir à la salle Emir Abdelkader, une phrase qui les a marqués : « *l'Église d'Algérie peut être une forme originale par rapport aux autres Églises* ».

Il a parlé d'une Église minoritaire par ses fidèles, mais insérée dans une relation particulière avec la société algérienne. « *Ce que nous avons de particulier, c'est que l'Église en Algérie a tout un peuple à ses côtés* », disait Mgr Tissier. Et le recteur de prolonger : « *le peuple algérien a toujours été extrêmement proche, avec une forme d'amour pour cette Église* ».





Ph © Vatican Media

Dans cette proximité silencieuse, Chems-eddine Hafiz voit le cœur de la visite pontificale non pas une institution qui rencontre une autre, mais un peuple qui en retrouve un autre, dans une continuité humaine.

Une visite qui s'inscrit dans une continuité historique

Le déplacement de Léon XIV s'inscrit aussi dans une mémoire plus profonde. Celle d'un territoire où s'est enracinée l'évêque de Hippone, le saint Augustin, penseur né en terre algérienne et devenu référence universelle du catholicisme.

Pour le recteur, ce lien n'est pas un simple rappel historique, il donne une profondeur particulière au geste du pape, chef de file des augustiniens, qui marche symboliquement sur les traces de cette pensée qui perdure dans le temps.

Sur ce pont de la fraternité universelle, les frontières religieuses s'effacent par moments pour laisser apparaître une idée plus simple, d'une humanité traversée par les mêmes interrogations, les mêmes élans spirituels, les mêmes exigences de dignité.

Une visite sans frontières

A mesure que la visite approche, Chems-eddine Hafiz insiste sur l'exigence de ne pas réduire cette visite à une lecture religieuse. « *C'est un message à la fois symbolique, spirituel et très politique* », dit-il sans détour. Car derrière les images officielles, il voit aussi un pays qui se montre, qui affirme sa place dans le monde, et qui exige d'être regardé autrement.

Dans cette visite, le recteur voit un moment suspendu, où un pape, un peuple et une mémoire commune se croisent sans se confondre.

Et au centre de cette rencontre, une idée simple revient, comme une ligne silencieuse, celle d'une fraternité possible, au-delà des appartenances. « *Le fait que Léon XIV vienne fouler la salle de prière de la Grande Mosquée d'Alger est extrêmement symbolique* », souligne-t-il. Avant de conclure sur une idée essentielle : *« celui qui est différent de nous est notre frère en humanité »*.

Le recteur insiste sur la portée universelle de l'événement. « *Cette visite résonne comme un puissant message d'espoir et de fraternité* », explique-t-il, rappelant l'importance du dialogue interreligieux dans un monde fragmenté.

Le déplacement du pape Léon XIV dépasse ainsi le seul cadre religieux. Il s'inscrit dans une géopolitique des symboles, où chaque geste prend une dimension internationale.

Pour Hafiz, l'Algérie en sort renforcée, elle apparaît comme un espace de dialogue et de stabilité. « *L'Algérie veut lancer un message d'ouverture* », reconnaît-il, tout en soulignant que ce message dérange parfois certains discours extrémistes.

Dans cette perspective, la visite du pape devient aussi un révélateur des tensions d'interprétation entre lecture politique, religieuse et médiatique.



Ph © Vatican Media



Ph © Guillaume Sauloup



Ph © Guillaume Sauloup

Mizan El-Qadhaya

LES AFFAIRES CONTEMPORAINES
À LA LUMIÈRE DU TEXTE ET DE LA SAGESSE

25 | LA PRIÈRE DANS LES LIEUX DE CULTE NON MUSULMANS : ENTRE PERMISSION ET NÉCESSITÉ

Par **Cheikh Younes Larbi**

La question de la prière du musulman dans les lieux de culte non musulmans, tels que les églises et autres, compte parmi celles qui se posent fréquemment dans le contexte des minorités musulmanes, en particulier dans les sociétés occidentales, où les possibilités d'accomplir la prière, notamment la prière du vendredi et les prières en commun, peuvent parfois être restreintes. Il s'agit d'une question ancienne dans ses fondements, mais renouvelée dans ses applications, ce qui requiert une analyse fondée sur les textes, la compréhension de leurs finalités, ainsi que la prise en compte des réalités vécues.

Il convient, en premier lieu, d'établir un principe général attesté par les textes authentiques : toute la terre constitue un lieu apte à la prière. Le Prophète ﷺ a dit : « *La terre m'a été rendue mosquée et moyen de purification* », et : « *Où que la prière te surprenne, accomplis-la, car tout lieu est mosquée* ». Ce principe exprime l'aisance de la législation et la levée de la gêne, et constitue une spécificité de cette communauté.

Cependant, cette généralité n'est pas absolue, car d'autres textes viennent la restreindre, en interdisant certains lieux ou situations, comme la prière dans les cimetières ou dans des endroits contenant des images et des statues. Cela s'explique par la préservation du monothéisme, l'évitement de l'imitation des polythéistes et la prévention des dérives dans la croyance.

C'est dans ce cadre que les juristes ont divergé quant au statut de la prière dans les églises et autres lieux de culte non musulmans.

La majorité des savants, parmi les écoles hanafite, malikite, shaféite, ainsi qu'un avis au sein de l'école hanbalite, ont considéré cette pratique comme réprouvée (*makrouh*), non pas en raison de la prière elle-même, mais en raison de ce qui caractérise ces lieux : la présence d'images et de statues, ou leur appartenance à des rites non islamiques. Ils se fondent notamment sur le hadith de 'Aïcha (qu'Allah l'agrée), ainsi que sur la parole de Omar ibn el-Khattâb : « *Nous n'entrons pas dans vos églises en raison des statues qui s'y trouvent* », et sur l'avis d'Ibn 'Abbâs qui réprouvait la prière dans les églises contenant des représentations.

A l'opposé, un groupe de savants, position dominante dans l'école hanbalite et rapportée de plusieurs pieux prédécesseurs, a autorisé la prière dans ces lieux, en s'appuyant sur la généralité des textes établissant que toute la terre est un lieu de prière, ainsi que sur certaines traditions rapportant que des Compagnons ont prié dans des églises. Ils invoquent également la prière du Prophète ﷺ dans la Ka'ba lors de la conquête de La Mecque, bien que cet argument soit discuté, certains précisant que les images y avaient été effacées.

Quant au récit selon lequel Omar (qu'Allah l'agrée) aurait refusé de prier dans l'église du Saint-Sépulcre par crainte qu'elle ne soit transformée en mosquée après lui, il ne repose pas sur une chaîne de transmission authentique. Le premier à l'avoir rapporté est Ibn Khaldoun, sans isnad, ce qui impose la prudence. De plus, son contenu est problématique, car il n'est pas établi qu'une simple prière entraîne un changement de statut du lieu.

L'examen des textes et des récits des Compagnons conduit à une approche nuancée, fondée sur les causes : Si l'église est exempte d'images et de statues et qu'elle est pure, la prière y est permise, notamment en cas de nécessité, comme l'absence d'un autre lieu, ou la crainte de manquer le temps de la prière. En revanche, si des images ou statues y sont présentes, la prière y est réprouvée selon la majorité, tout en demeurant valide, car l'interdiction ne porte pas sur l'essence même de la prière.

Toutefois, la réflexion juridique ne se limite pas au jugement abstrait, mais intègre les finalités, surtout dans le contexte des minorités. Faire de ces lieux des espaces habituels de prière, sans nécessité, ne correspond ni à la préservation de l'identité cultuelle, ni à la distinction des rites. La présence de symboles peut également affecter le recueillement ou créer une confusion sur la spécificité de l'islam.

La nécessité doit donc être appréciée avec mesure, et peut, dans certains cas, atteindre le degré de contrainte réelle, notamment lorsque les musulmans ne disposent d'aucun autre lieu de prière. Dans ce cas, la permission s'inscrit dans la logique de la facilitation et de la levée de la gêne, sans devenir un principe général.

Ainsi, l'approche équilibrée conduit à dire que la prière dans les lieux de culte non musulmans est globalement valide, mais variable selon les situations :

- Elle est permise en cas de nécessité.
- Elle est encore plus admissible, si le lieu est exempt d'images et de statues.
- Elle est réprouvée en leur présence, tout en restant valide.
- Elle est déconseillée sans besoin, et son abandon est préférable.

Donc, La prière du musulman dans les lieux de culte non musulmans, tels que les églises et autres, est permise en cas de nécessité, réprouvée en présence d'éléments problématiques, tout en demeurant valide, et il est préférable de s'en abstenir en situation d'aisance et de choix.

Et Allah, Très-Haut, est plus Savant.


Ph © Guillaume Sauloup

Hadiths forgés, rectifiés

par les traditions prophétiques transmises

1 | INTRODUCTION À NOTRE NOUVELLE RUBRIQUE

Par **Cheikh Rachid Benchikh**

Après la clôture de la rubrique « Propos populaires, mais non Hadith authentique », nous ouvrons, à partir de ce numéro, une nouvelle rubrique consacrée à la distinction entre l'authentique et le forgé, dans ce qui est attribué au Prophète ﷺ, et cela, au service du savoir réel et pour la préservation de la Sunna. Il s'agit de la série intitulée : « Hadiths forgés (inventés), rectifiés par les traditions prophétiques transmises ».

Il s'agit, avec la permission d'Allah Le Très-Haut, d'une série bénie, dans laquelle nous mettrons en lumière un ensemble de hadiths devenus courants et largement répandus parmi les gens, alors qu'ils relèvent en réalité de hadiths forgés. Il nous a paru opportun de consacrer ce numéro à quelques notions préalables qu'il convient de bien connaître : la définition du hadith forgé, la différence entre celui-ci et la parole simplement répandue, ainsi que les causes qui ont conduit à l'apparition de la falsification dans le hadith prophétique. Je conclurai cette introduction par une brève présentation de la méthode que je suivrai pour exposer cette série dans les prochains numéros.

1. Définition du hadith forgé

Le hadith forgé est une parole inventée et mensongèrement attribuée au Prophète ﷺ, qu'elle ait été fabriquée délibérément ou transmise sans vérification alors même qu'elle est fausse. Il constitue la forme la plus grave de faiblesse dans la transmission, et il n'est en aucun cas permis de l'attribuer au Prophète ﷺ,


Ph © alnusukinstitute

car celui-ci a dit : « *Celui qui ment sciemment à mon sujet, qu'il se prépare à prendre place en Enfer*. »

2. Différence entre le hadith forgé et la parole célèbre

Le hadith forgé est une fausse parole attribuée mensongèrement au Prophète ﷺ. Quant à la parole célèbre, il s'agit d'une formule répandue parmi les gens, qui peut être une maxime, une sentence ou une parole provenant d'un savant ou d'un homme de lettres, sans être pour autant un hadith prophétique. Elle n'est donc pas nécessairement fausse en elle-même ; l'erreur réside plutôt dans le fait de l'attribuer au Prophète ﷺ.

3. Les causes de l'apparition des hadiths forgés

Les causes de la fabrication de hadiths sont multiples. Parmi les plus importantes figurent le fanatisme doctrinal ou politique, la volonté de gagner l'adhésion des gens par l'exhortation et l'intimidation sans fondement scientifique, l'ignorance religieuse et le manque de scrupule, la recherche de la notoriété ou d'un intérêt matériel, ainsi que les manœuvres de certains hérétiques cherchant à porter atteinte à la religion.

4. Le statut de la citation du hadith forgé

Les savants de la loi religieuse sont unanimes sur le fait qu'il n'est pas permis de citer un hadith forgé ni de le rapporter, sauf en précisant sa nature et en mettant en garde contre lui, en raison du mensonge qu'il constitue à l'égard du Prophète ﷺ, lequel compte parmi les interdits les plus graves.

5. L'alternative au hadith forgé

Les hadiths forgés trouvent leur véritable alternative dans le retour aux hadiths authentiques et bons, dûment établis dans les recueils reconnus de la Sunna. Ils constituent une source pleinement suffisante : leur exposé est plus véridique, et leur bénédiction, comme leur effet, sont incomparablement plus grands.

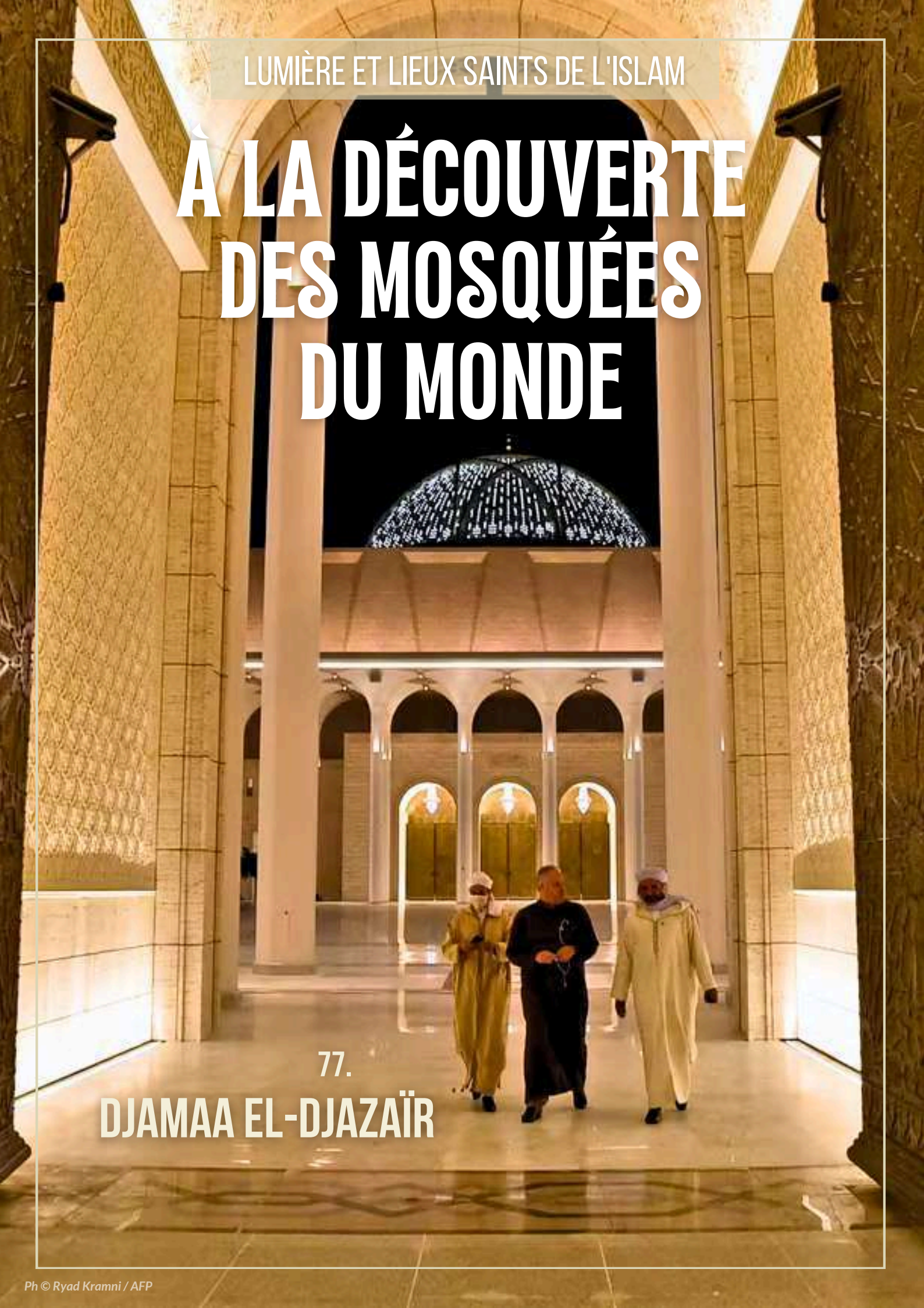
6. Méthodologie de cette rubrique

Dans cette série, nous adopterons une démarche scientifique, claire et accessible, fondée sur des étapes bien définies :

- Premièrement : présenter le « hadith du numéro », en rapportant les avis des savants à son sujet, en précisant son degré d'authenticité et en signalant les raisons de sa diffusion parmi les gens.
- Deuxièmement : examiner ce hadith à la lumière de la Sunna transmise, afin de montrer dans quelle mesure il concorde avec ce qui est authentiquement établi du Prophète ﷺ, ou au contraire s'en écarte.
- Troisièmement : proposer l'alternative authentique, à savoir des hadiths reconnus et établis, qui suffisent à en tenir lieu et permettent d'atteindre l'objectif visé par la Loi.
- Enfin, clore l'article par une rubrique intitulée « En somme », qui offrira une synthèse concise réunissant les principales conclusions auxquelles l'étude aura abouti.

LUMIÈRE ET LIEUX SAINTS DE L'ISLAM

À LA DÉCOUVERTE DES MOSQUÉES DU MONDE



77.

DJAMAA EL-DJAZAÏR

Ph © Ryad Kramni / AFP

DJAMAA EL-DJAZAÏR,
LA MOSQUÉE DU LARGE

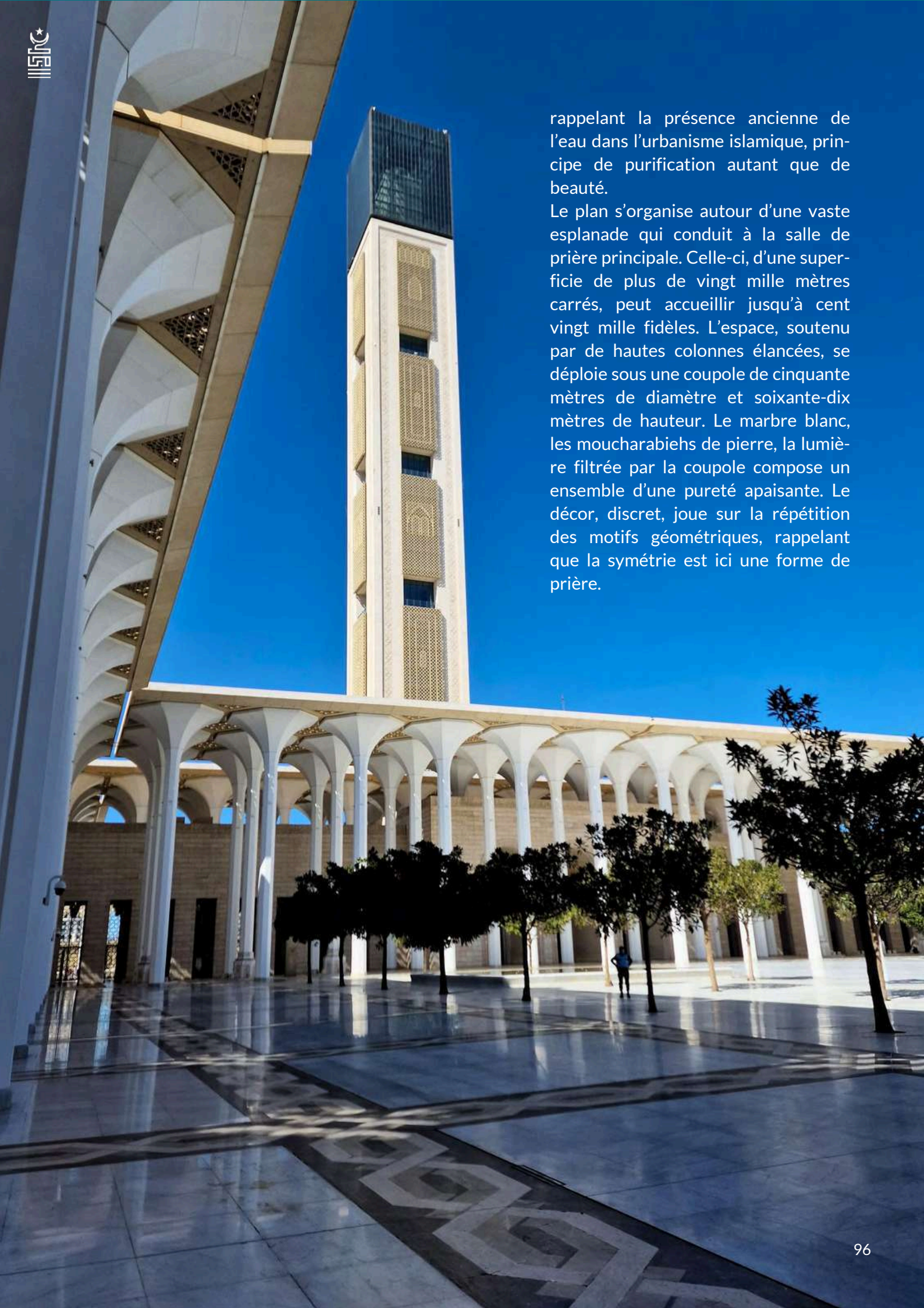
Par **Noa Ory**

Entre la mer et la ville, dans cette plaine où le soleil d'Algérie se dépose comme un voile d'or, s'élève un monument que le temps semblait attendre : Djamaâ El-Djazaïr, la Grande Mosquée d'Alger. Plus qu'un lieu de culte, l'ensemble s'impose comme une composition architecturale majeure du monde arabo-musulman contemporain, un dialogue entre l'immensité du ciel et la mesure humaine de la prière.

Édifié sur vingt hectares, le complexe s'inscrit dans un axe symbolique reliant la baie d'Alger aux collines du Sahel. La mer, visible à chaque détour, agit comme un miroir qui prolonge la blancheur du marbre et l'éclat des arcades. À l'ouest, le cours du Harrach borde les jardins,



Ph © Farouk Toumi

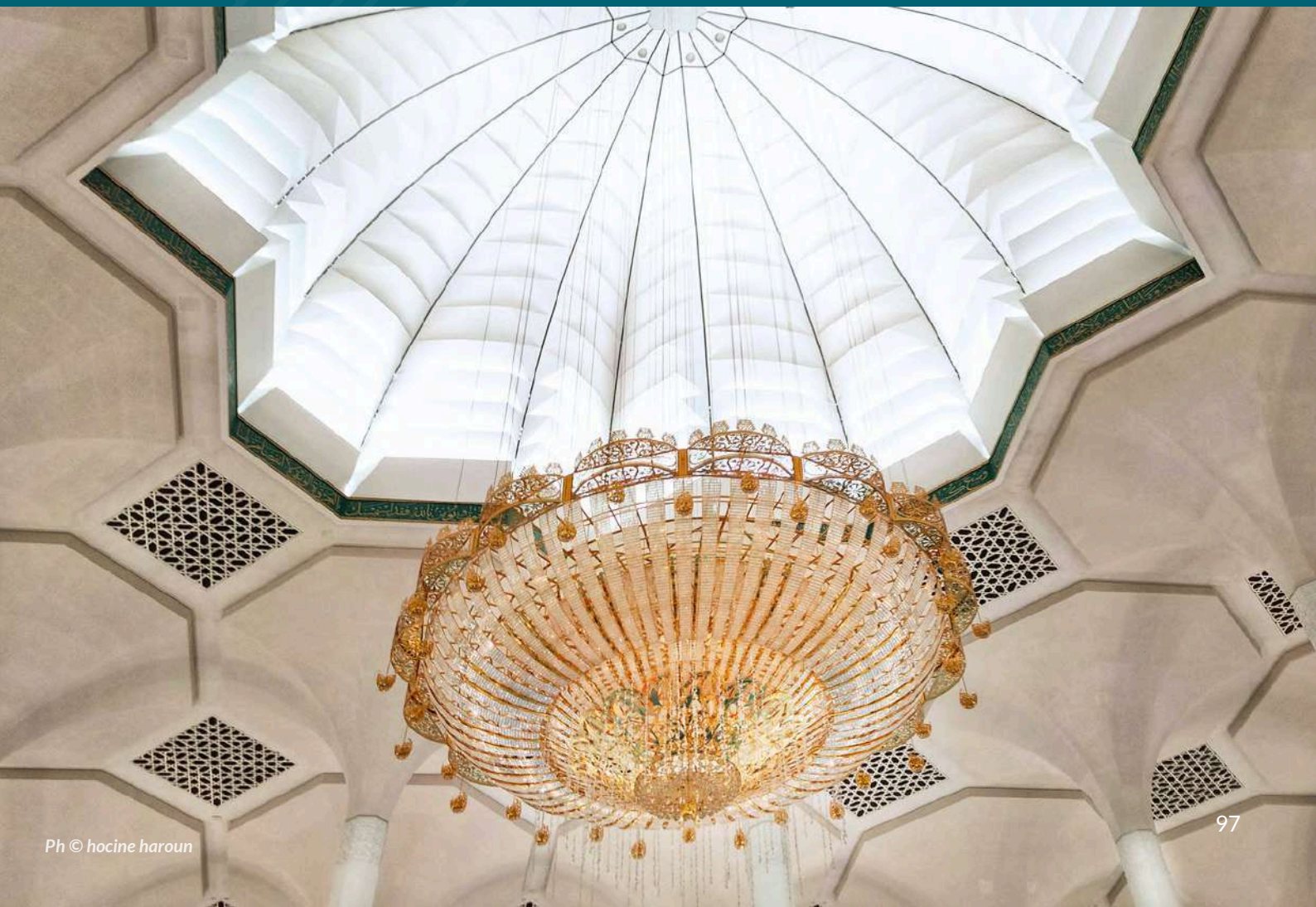


rappelant la présence ancienne de l'eau dans l'urbanisme islamique, principe de purification autant que de beauté.

Le plan s'organise autour d'une vaste esplanade qui conduit à la salle de prière principale. Celle-ci, d'une superficie de plus de vingt mille mètres carrés, peut accueillir jusqu'à cent vingt mille fidèles. L'espace, soutenu par de hautes colonnes élancées, se déploie sous une coupole de cinquante mètres de diamètre et soixante-dix mètres de hauteur. Le marbre blanc, les moucharabiehs de pierre, la lumière filtrée par la coupole compose un ensemble d'une pureté apaisante. Le décor, discret, joue sur la répétition des motifs géométriques, rappelant que la symétrie est ici une forme de prière.



À l'extérieur, les colonnades abritent de larges galeries donnant sur un patio planté d'orangers et de figuiers. L'eau des bassins y répercute la lumière du ciel et le murmure des pas. Cette disposition évoque à la fois les cloîtres andalous et les medersas du Maghreb, où le mouvement du jour rythme la vie spirituelle. Chaque façade, percée de baies en arc outrepassé, marie le dépouillement contemporain et la permanence des canons traditionnels.



Ph © hocine haroun





Ph © Vatican Media

Dominant l'ensemble, le minaret s'élève à deux cent soixante-cinq mètres, la plus haute du monde. Sa verticalité ne traduit pas une démesure, mais l'aspiration d'une civilisation qui cherche à inscrire la foi dans la modernité. Sa partie supérieure, vitrée, offre un belvédère sur la baie : un phare spirituel autant qu'un repère urbain. Le soir, sa silhouette s'allume comme une flamme dans le crépuscule, rappelant les anciens minarets qui guidaient jadis les marins.

Autour du sanctuaire s'articulent douze bâtiments complémentaires : une école coranique, une bibliothèque de plusieurs centaines de milliers d'ouvrages, un musée d'art islamique, une salle de conférences et des jardins suspendus. L'ensemble est conçu comme une cité du savoir, un pôle de rayonnement intellectuel où la culture et la foi se rejoignent sans s'opposer.

Résistant aux séismes, accessible par la route, le tramway ou même par la mer, le site incarne la maîtrise technique et la vision d'un urbanisme ouvert sur le monde. L'architecture de Djamaâ El-Djazaïr ne s'impose pas : elle s'élève doucement, portée par la lumière du large, à la manière d'une invocation silencieuse.

Ainsi, au cœur de la baie d'Alger, un monument relie désormais la mer au ciel, le savoir à la prière, et l'histoire d'un peuple à la promesse de sa continuité.



Ph © hocine haroun





Ph © Fawzi Dahmane



Ph © hocine haroun



Ph © hocine haroun


Ph © Makrouf Walid



Les Mots voyageurs



Ph © doidam10

D'après le *Dictionnaire des mots français d'origine arabe* de Salah Guermiche

91 | AMEN / AMINE

Par Noa Ory

Certains mots semblent avoir précédé les frontières, les dogmes et même les langues qui les portent aujourd'hui. Des mots qui, à force d'être murmurés dans l'intimité des oratoires, des synagogues et des mosquées, dans le recueillement des cellules monastiques comme dans la ferveur des grandes assemblées, finissent par constituer une sorte de patrimoine commun de l'humanité croyante. Amen et Amine appartiennent à cette catégorie discrète mais essentielle : celle des mots qui unissent sans bruit, qui traversent les siècles sans vieillir, et que l'on prononce encore aujourd'hui avec la même conviction que les premiers fidèles.

A l'oreille profane, la différence est presque imperceptible, comme une légère variation d'accent, un souffle plus ou moins fermé sur la voyelle finale. Pourtant, derrière ces deux formes si proches se déploie une histoire longue, stratifiée, où se croisent philologie sémitique, traditions liturgiques, mystiques comparées et expériences spirituelles millénaires. Car Amen et Amine ne sont pas simplement deux mots voisins : ils sont les deux rives d'un même fleuve, alimentées par une source unique, coulant vers des rivages distincts sans jamais perdre la mémoire de leur origine.

La racine : ce qui tient

Leur origine commune plonge dans l'antique racine sémitique ʾ-m-n, dont la richesse sémantique mérite qu'on s'y attarde longuement, car elle révèle quelque chose d'essentiel sur la manière dont les civilisations du Proche-Orient ancien ont pensé le rapport entre la parole, la vérité et la confiance. Cette racine dit à la fois la solidité, la stabilité, la fiabilité, la confiance, la fermeté de ce qui résiste à l'ébranlement. Ce sont là des notions qui, dans les langues sacrées, ne relèvent pas seulement du registre moral, mais de l'ordre ontologique : ce qui est vrai tient debout, et ce qui tient debout mérite confiance.

En hébreu biblique, ce qui est *āmēn* est ce qui ne vacille pas, ce qui constitue un fondement

sur lequel on peut s'appuyer sans crainte. De cette même racine dérivent des mots fondamentaux : la *émouna*, qui désigne la foi, non comme une adhésion intellectuelle abstraite, mais comme une fidélité active, une relation de confiance maintenue dans la durée ; ou encore *emet*, la vérité, entendue non comme une proposition correcte mais comme une réalité stable et fiable. En arabe, la même racine enfante *īmān*, qui désigne la foi comme adhésion confiante et intérieure, et *amāna*, la fiabilité, le dépôt confié à celui qui mérite d'être cru. Dans les deux cas, la même intuition première : la vérité est ce qui tient, et croire, c'est s'amarrer à ce qui tient.

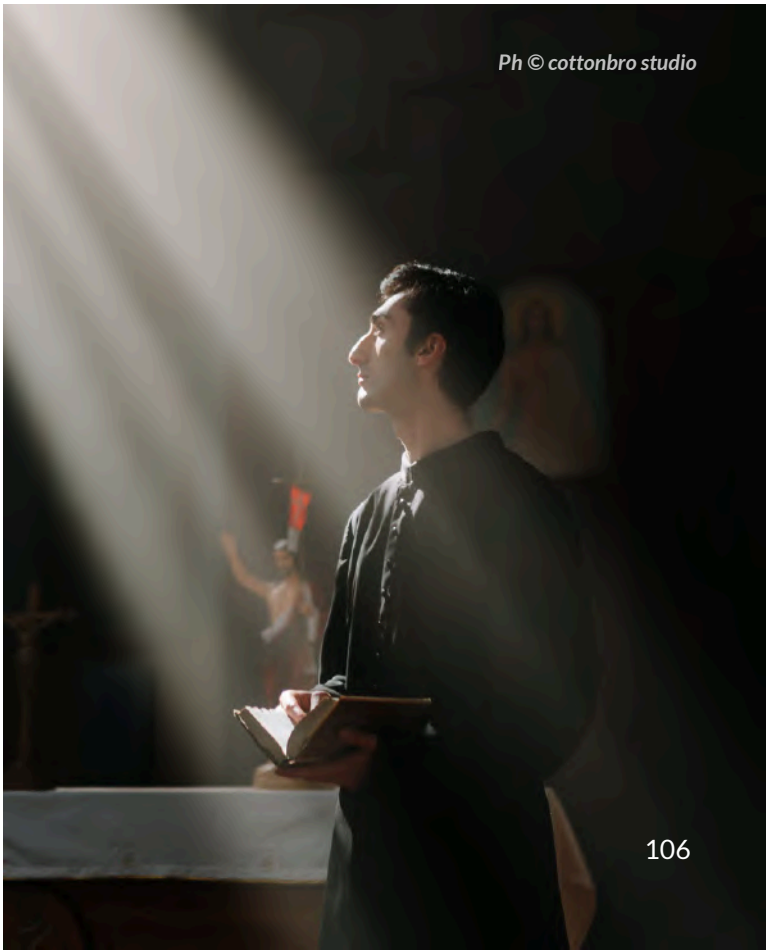
Dire Amen ou Amine, ce n'est donc pas conclure une prière comme on referme un livre, comme si la parole sacrée était une affaire terminée, une liste de requêtes soumises à un interlocuteur lointain. C'est en sceller la vérité, s'y engager intérieurement, y inscrire sa propre parole comme une signature qui engage toute la personne. Le mot est un acte d'adhésion, et c'est à ce titre qu'il traverse les traditions sans perdre sa force.

Un mot qui voyage à travers les monothéismes

L'histoire de ce mot épouse celle des monothéismes abrahamiques avec une fidélité remarquable, et c'est peut-être là l'un des signes les plus éloquents de la continuité profonde qui unit ces traditions, en dessous des divergences doctrinales et des différends historiques.

Dans la tradition juive, Amen ponctue les bénédictions et les psaumes depuis des millénaires, fonctionnant comme une signature collective apposée à la parole sacrée. Il est réponse : lorsqu'un officiant prononce une bénédiction, l'assemblée répond Amen, signifiant par là qu'elle s'associe à cette parole, qu'elle la ratifie, qu'elle en accepte la vérité pour elle-même. Le Talmud précise même les conditions dans lesquelles ce Amen doit être prononcé pour être valide : ni trop vite ni trop lentement, avec intention et concentration, de manière à ce que la bouche et le cœur soient accordés. Ce détail, apparemment technique, révèle en réalité une profonde compréhension de ce que ce mot exige : non une récitation automatique, mais un engagement authentique.

Le christianisme hérite du mot sans le traduire, et ce refus de traduction est en soi extraordinairement significatif. Alors que les premières communautés chrétiennes s'efforcèrent de rendre accessibles les Écritures en grec, puis en latin, en syriaque, en copte, ce mot-là reste en hébreu. C'est un signe de continuité assumée, voire revendiquée. Il devient à la fois conclusion liturgique et affirmation solennelle de vérité, jusqu'à être placé, dans les Évangiles selon Jean, au seuil même de certaines paroles du Christ : « *Amen, amen, je vous le dis* » précède les annonces les plus importantes, comme pour en garantir l'autorité, comme si ce mot antique fonctionnait comme un sceau de véracité apposé avant même que la parole ne soit prononcée. Chez Paul, le Amen final d'une doxologie est l'instant où la communauté tout entière se rassemble dans un seul souffle, où le « je » de la prière personnelle devient le « nous » de l'Église.


Ph © cottonbro studio

L'islam, à son tour, reçoit et reprend la substance sous la forme Āmīn, prononcée à la fin de la Fātiha, la sourate ouvrière qui ouvre le Coran et que tout musulman récite plusieurs fois par jour. Il ne s'agit pas d'un simple emprunt lexical, d'un mot importé sans examen. C'est une fidélité à une fonction spirituelle héritée d'un fond commun : celle d'un assentiment qui engage le cœur autant que la langue, qui transforme la récitation en participation, la répétition en présence. Certains commentateurs classiques de la jurisprudence islamique ont longuement réfléchi à la valeur exacte de ce Amine prononcé en commun derrière l'imam, et leurs réflexions rejoignent, à travers les siècles et les traditions, celles des sages talmudiques et des Pères de l'Église : on n'est pas quitte d'un mot aussi grave en le prononçant machinalement.

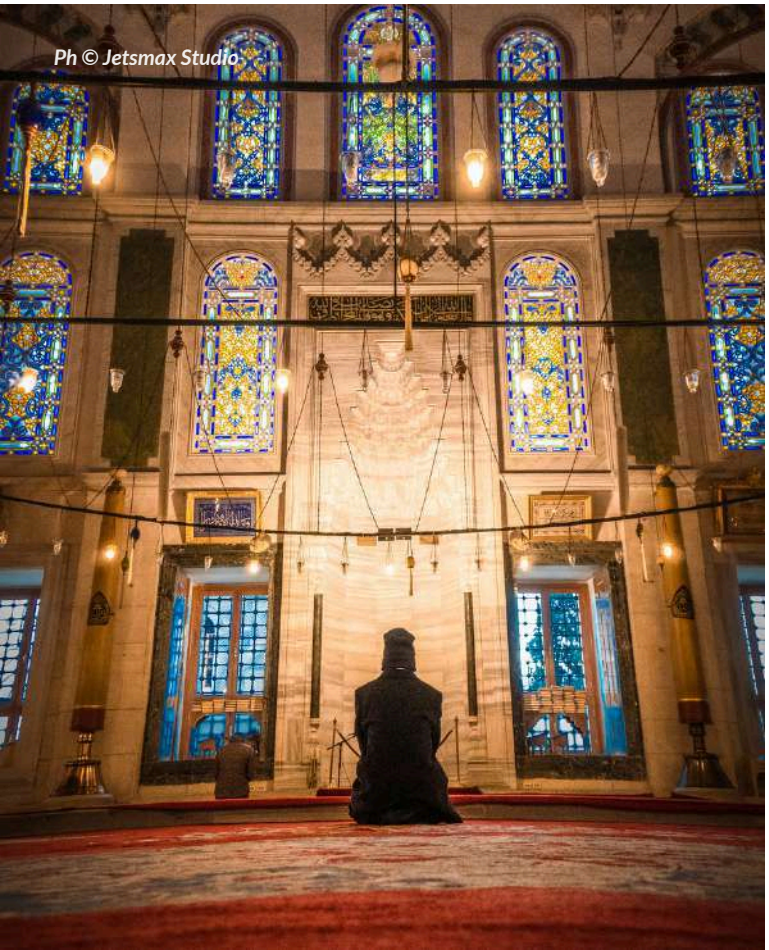
Un acte de langage, ou la parole qui fait ce qu'elle dit

Ce qui frappe, dans cette circulation remarquable du mot à travers les traditions, ce n'est pas seulement sa permanence phonétique, la reconnaissance quasi immédiate qu'il suscite d'une langue à l'autre, d'un rite à l'autre. C'est la constance absolue de sa signification profonde et de sa fonction spirituelle. Dans les trois traditions, il demeure avant tout un acte, et non une simple description ou un commentaire extérieur à la prière.

Il ne décrit pas la foi : il la met en mouvement. Il ne commente pas la prière : il y participe pleinement, il l'accomplit dans son dernier geste. Il ne signifie pas « *voilà ce que j'ai dit* » mais « *voilà ce que je suis, voilà où je me tiens, voilà à quoi je consens* ». A cet égard, Amen / Amine relève de ces formes linguistiques que les philosophes du langage, depuis John L. Austin et John Searle, qualifient de performatives : des paroles qui ne se contentent pas de décrire une réalité extérieure, mais qui font ce qu'elles disent, qui produisent par leur énonciation-même l'effet qu'elles désignent. Promettre, jurer, bénir, maudire, déclarer : autant d'actes de parole qui transforment la situation en se produisant. Amen appartient à cette famille rare.

Prononcer ce mot, c'est déjà croire, ou du moins, c'est se placer dans la posture du croyant, orienter tout son être dans la direction de ce qui vient d'être dit.

Mais les philosophes du langage eux-mêmes seraient peut-être en peine d'épuiser ce que ce mot recèle, car il excède la simple performativité. Il y a dans Amen une dimension contemplative que la théorie des actes de langage ne suffit pas à capturer. C'est aussi un mot du silence : celui qui suit la prière, celui dans lequel la parole se dépose et s'apaise. Un mot de seuil, en quelque sorte, entre le dire et le taire, entre l'expression articulée et le recueillement intérieur.


Ph © Jetsmax Studio

Une anthropologie du consentement

Il y a plus encore, et c'est peut-être ce qu'il convient de méditer le plus longuement. Car ce mot, dans sa brièveté même, dans son dépouillement phonétique presque total, porte une anthropologie implicite d'une grande profondeur. Il dit quelque chose d'essentiel sur la posture humaine face au divin, une posture qui n'est ni la soumission aveugle ni la revendication orgueilleuse, mais quelque chose de

plus subtil et de plus juste : un consentement éclairé, une reconnaissance intime, une réponse qui suppose qu'une parole a été entendue.
Dire Amen, c'est accepter que la vérité ne soit pas entièrement produite par soi, construite de toutes pièces par l'intelligence individuelle. C'est faire l'hypothèse, ou l'expérience, que quelque chose de vrai peut être reçu, transmis, hérité, partagé. C'est faire place à une altérité qui fonde plutôt qu'elle n'écrase, qui stabilise plutôt qu'elle n'efface. En ce sens, le mot dit non pas l'effacement du sujet croyant, mais son enracinement : je dis Amen, donc je me plante quelque part, je me tiens dans quelque chose.
C'est pourquoi il serait inexact de voir dans Amen une simple clôture, un point final apposé à la prière comme on tire le rideau après le spectacle. Il est plutôt une ouverture vers l'invisible, un passage vers ce que la parole ne peut que désigner sans l'atteindre. La prière s'achève dans le son, mais le Amen la prolonge dans le silence qui suit, dans l'espace intérieur où l'effet de la prière commence à travailler. Mystiques juifs, chrétiens et soufis ont tous, à leur manière et dans leurs vocabulaires propres, médité cette dimension : après le Amen, quelque chose continue, quelque chose qui n'est plus de l'ordre du langage mais de l'ordre de la présence.

Une fraternité linguistique du sacré

Il est frappant, à une époque où les appartenances religieuses sont si souvent mobilisées comme des lignes de fracture, des marqueurs d'identité exclusive et des vecteurs de méfiance, de constater que ce mot, lui, échappe avec une constance remarquable à la logique de séparation. Il circule d'une tradition à l'autre sans perdre sa substance ni sa dignité, comme si les langues elles-mêmes conservaient, dans leurs couches les plus profondes, la mémoire d'une proximité plus ancienne que tous les différends théologiques, plus ancienne que les conciles, les schismes et les conquêtes.
Amen / Amine devient alors, à sa discrète façon, un témoin précieux de ce que l'on pourrait appeler une fraternité linguistique du sacré. Non pas une fraternité sentimentale qui dissoudrait les différences dans une vague unité émotionnelle, non pas un syncrétisme paresseux qui ferait comme si les traditions étaient interchangeables. Mais une fraternité de fond, ancrée dans la matière même du langage religieux, qui atteste que les grandes traditions monothéistes ont pensé des problèmes communs, ont cherché des mots pour dire des expériences partagées, et que ces mots, parfois, sont les mêmes.
Il ne s'agit pas d'effacer les différences ni de les réduire à une unité artificielle et trompeuse. Les différences sont réelles, importantes, souvent irréductibles, et les respecter c'est respecter les traditions elles-mêmes dans leur intégrité. Mais reconnaître que, dans le cœur même des pratiques les plus quotidiennes et les plus intimes, subsistent des points de convergence qui ne doivent rien au hasard ni à l'imitation, c'est accéder à une compréhension plus fine et plus juste de ce que l'expérience religieuse humaine a pu partager à travers les âges. Ces convergences disent quelque chose d'une condition commune : le besoin d'ancrer la parole, de la rendre ferme, de lui donner poids et vérité, de ne pas laisser les mots sacrés flotter dans l'indifférence ou la routine.

La même manière de dire oui

Ainsi, à la fin d'une prière murmurée dans le silence d'une synagogue un soir de shabbat, à la fin d'une eucharistie dominicale dans une église de village, à la fin de la Fātiha récitée à l'aube dans une mosquée, lorsque s'élève ce mot bref et dense, ce souffle qui porte en lui des millénaires de foi, il est difficile de ne pas percevoir que c'est moins une différence qui s'exprime qu'une mémoire commune qui affleure. Comme si, au-delà des langues, des rites, des théologies et des histoires souvent douloureuses qui séparent ces traditions, persistait une même manière fondamentale de se tenir devant ce qui dépasse, de consentir à ce qui fonde, de ratifier dans un seul souffle tout ce que la prière avait longuement et patiemment cherché à dire.
Amen. Amine. Deux souffles sur une même braise.



Ph © Guillaume Sauloup



Ph © Guillaume Sauloup





Ph © Chirila Sofia's Images

Plumes en éveil : un livre coup de cœur

LÉON XIV, PAPE MISSIONNAIRE D'UNE ÉGLISE MONDIALISÉE
ELISE ANN ALLEN

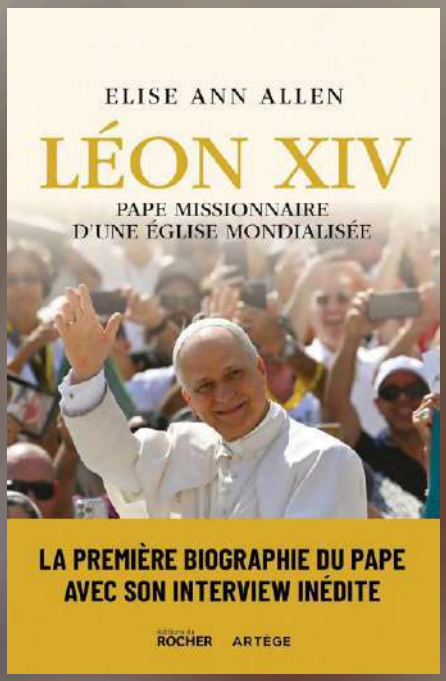
RÉSUMÉ

Robert Francis Prevost, né en 1955, est le premier pape américain de l'histoire. Son élection a été une surprise pour beaucoup. Cette biographie dresse un portrait détaillé de l'homme qui occupe aujourd'hui le siège de saint Pierre, à travers les témoignages d'amis proches et de collaborateurs, aux États-Unis, au Pérou et à Rome, mais aussi à travers les entretiens exceptionnels que l'auteure a pu avoir avec le nouveau pape.

Au fil de ce livre, le pape Léon revient sur toutes les grandes étapes de sa vie qui l'ont façonné : de son enfance aux États-Unis, au rôle de missionnaire au Pérou, jusqu'à son arrivée au cœur de la Cité vaticane. Il décrit aussi sa relation avec le pape François et partage ses impressions personnelles sur la façon dont il a vécu le conclave et sa propre élection au pontificat.Mais Léon XIV a également le regard tourné vers l'avenir. Que signifie pour lui d'être le premier pape américain et péruvien ? Quelle compréhension du rôle de la papauté ? Comment ouvrir des voies de dialogue dans un monde plus que jamais conflictuel ? Quelle vision des problématiques institutionnelles de l'Église ?

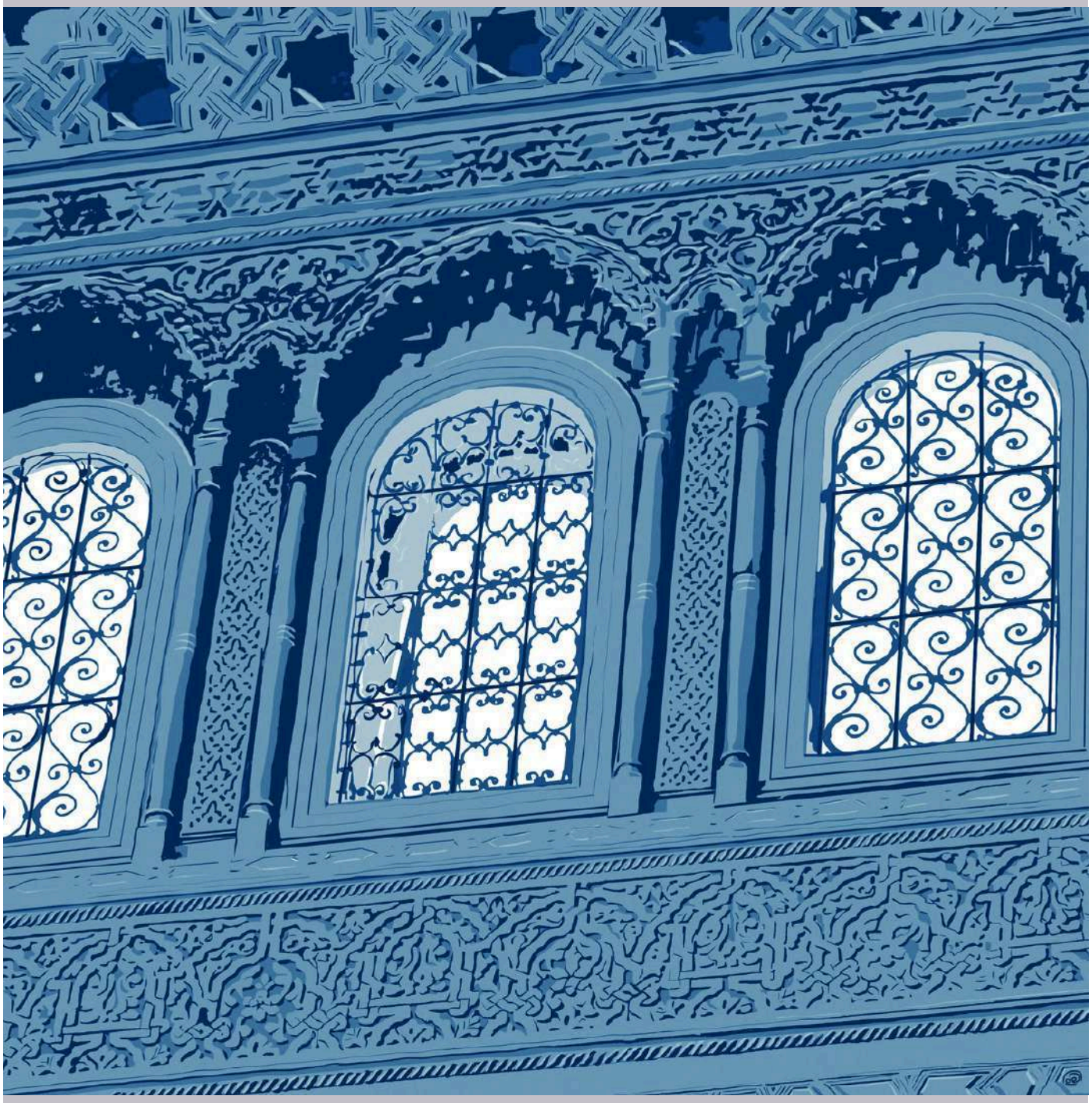
À travers ses réponses, les différents témoignages et la première interview accordée depuis son élection, il est possible d'esquisser ce que seront son pontificat, ses enjeux dans un monde polarisé, guerrier, gagné par l'intelligence artificielle.

Un document exceptionnel dans lequel le nouveau pontife partage ses priorités, ses convictions et sa vision pour l'avenir de l'Église et du monde.



Le dessin de la semaine

PAR JUSTIN MARRON



La citation
de la semaine

AUGUSTIN D'HIPPONE

**Celui qui aime son frère
demeure dans la lumière.**

IN EPISTOLAM IOANNIS AD PARTHOS TRACTATUS
- IV/VE SIÈCLE -

Événements

à venir ou en cours

JOURNÉES D'INFORMATION

Présentation de notre École nationale Ibn Badis et ses formations

Les enseignants et les étudiants de notre École nationale Ibn Badis vous accueilleront les samedi 18 et dimanche 19 avril 2026 (14h-18h) à la Grande Mosquée de Paris, pour présenter nos différentes formations, dont la formation des imams, mourchidates et aumôniers.

SAMEDI 18 ET DIMANCHE 19 AVRIL 2026
14H-18H

GRANDE MOSQUÉE DE PARIS
PLACE DU PUITS DE L'ERMITE, 75005 PARIS

CONFÉRENCE

"Omar Racim : miniaturiste, calligraphe et homme politique" avec Dr Abderrahman Ali Khodja

Notre cycle de conférences Les Mercredis du Savoir accueillera Dr Abderrahman Ali Khodja pour une rencontre consacrée à Omar Racim, artiste et homme politique algérien, à sa vie et à ses engagements.

MERCREDI 22 AVRIL 2026
18H-20H

GRANDE MOSQUÉE DE PARIS
PLACE DU PUITS DE L'ERMITE, 75005 PARIS

INSCRIPTION GRATUITE
GRANDEMOSQUEEDEPARIS.FR

CONFÉRENCE

"Al-Ghazâlî, revivificateur des sciences religieuses" avec Hassan Boutaleb

Les Éditions Albouraq et la Grande Mosquée de Paris vous invitent à une conférence consacrée à Al-Ghazâlî, figure majeure de la pensée islamique classique, connu comme le rénovateur du siècle et le revivificateur des sciences religieuses. Présentée par Hassan Boutaleb.

SAMEDI 25 AVRIL 2026
14H-17H

GRANDE MOSQUÉE DE PARIS
PLACE DU PUITS DE L'ERMITE, 75005 PARIS

INSCRIPTION GRATUITE
GRANDEMOSQUEEDEPARIS.FR

ÉVÉNEMENT

"Célébration du cheval arabe" autour de l'œuvre de Marine Oussedik

En cette année de centenaire, la Grande Mosquée de Paris vous invite à redécouvrir la place singulière que le majestueux cheval arabe occupe dans la culture et la spiritualité du monde arabo-musulman, source d'une rencontre entre l'Orient et l'Occident.
Cet événement exceptionnel mettra à l'honneur le travail de Marine Oussedik, artiste de renommée internationale, qui a consacré sa vie et son œuvre aux chevaux, grâce à l'exposition Chevaux du vent (du 29 avril au 29 mai 2026) et à des ateliers de dessin qu'elle donnera en mai. Deux conférences, de Xavier Guibert et de François Pouillon, enrichiront encore la découverte du thème.
Retrouvez le programme de l'événement et les moyens de s'inscrire aux activités sur notre site internet grandemosqueedeparis.fr

29 AVRIL AU 29 MAI 2026
TOUS LES JOURS SAUF LE VENDREDI

GRANDE MOSQUÉE DE PARIS
PLACE DU PUITS DE L'ERMITE, 75005 PARIS



Ph © Guillaume Sauloup


مسجد باريس الكبير
المدرسة الوطنية ابن باديس
GRANDE MOSQUÉE DE PARIS
ÉCOLE NATIONALE IBN BADIS
SAMEDI 18 AVRIL
ET DIMANCHE 19 AVRIL 2026
14H-18H
JOURNÉE D'INFORMATION
sur notre formation des imams
et toutes nos autres formations
à la Grande Mosquée de Paris
Place du Puits de l'Ermite (5e ar.)
INFORMATIONS ET INSCRIPTIONS SUR
ecoleibnbadisgmp.fr

GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

Les Mercredis du Savoir

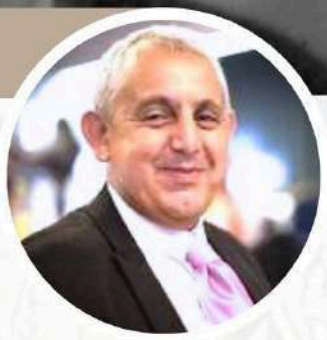


conférence

OMAR RACIM

miniaturiste, calligraphe et homme politique

MER. 22 AVRIL 2026 18H-20H



DR ABDERRAHMAN
ALI KHODJA



À LA MÉMOIRE D'UN HOMME DE CULTURE ET DE LIBERTÉ

Cette conférence nous donne un regard sur la vie et l'action d'Omar Racim, personnage important de l'histoire de l'Algérie.

Fils d'une lignée d'artistes et d'artisans très connue à Alger, il était une personnalité de grande culture. Journaliste, créateur du premier journal nationaliste, il fut condamné à mort pour ses actions révolutionnaires et ses contacts avec les nationalistes arabes dans les années précédant la Première guerre mondiale.

Il fut un calligraphe et miniaturiste de talent, et son frère Mohamed fut aussi un miniaturiste connu mondialement.

Omar Racim, dès sa libération, enseigna les arts dans lequel il excellait.

Grâce à cette conférence, nous ferons une balade culturelle, historique et politique dans la ville d'Alger, de la fin du XIXe siècle à la première moitié du XXe siècle.

GRANDE MOSQUÉE DE PARIS
Salle Émir Abdelkader
Place du Puits de l'Ermite 5e ar.

INSCRIPTION GRATUITE
www.grandemosqueedeparis.fr/evenements

grandemosqueedeparis.fr

GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

CONFÉRENCE
À LA GRANDE MOSQUÉE
DE PARIS

ALBOURAQ



Al-Ghazâlî

Revivificateur des sciences religieuses

Hassan Boutaleb

Sam. 25 avril 2026
de 14h à 17h
à la Grande Mosquée de Paris

INFOS

2 bis Pl. du Puits de l'Ermite, Paris 75005
Place Monge

Inscription gratuite en ligne

100 ANS DE LUMIÈRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

CÉLÉBRATION DU CHEVAL ARABE

Exposition des œuvres de
Marine Oussedik



grandemosqueedeparis.fr

GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

Exposition
du 29 avril
au 29 mai 2026





Ph © Leonid Andronov

MAQUETTE MISE EN PAGE - CHILLAWAE SAULQUIPROUT LA GRANDE MOSQUEE DE PARIS



Ph © Vatican Media

Publié le 16 avril 2026

Grande Mosquée de Paris
Tous droits réservés



Ph © ALBERTO PIZZOLI/AFP

GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

100 ANS DE LUMIÈRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS